



LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

LE VISAGE ACTUEL DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE



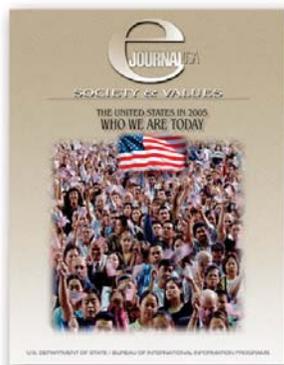


Directeur de la rédaction.....Steven Lauterbach
Rédacteur en chef.....Neil Klopfenstein
Directeur artistique.....Thaddeus Miksinski
Responsable de la photographie.....Barry Fitzgerald
Rédactrice adjointe.....Kathy Spiegel
Coordonnatrice.....Tracy Nelson

Directrice de la publication.....Judith Siegel
Réviseur.....Guy Olson
Responsable de la production.....Christian Larson
Responsable adjointe de la production.....Sylvia Scott
traduction.....Service linguistique
IIP/G/AF
Maquette de la version française.....ARS, Paris

CONSEIL DE RÉDACTION

George Clack Kathleen Davis Peggy England
Alexander Feldman Francis Ward



*Des citoyens américains récemment naturalisés agitent
des drapeaux après leur prestation de serment
à Los Angeles (Californie) le 25 juin 2003.*

Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis publie cinq revues électroniques – « Perspectives économiques », « Dossiers mondiaux », « Démocratie et droits de l'homme », « Les Objectifs de politique étrangère des États-Unis » et « La Société américaine » – qui examinent la société, les valeurs, la pensée et les institutions des États-Unis, ainsi que les principales questions intéressant les États-Unis et la communauté internationale.

Chacune de ces revues est cataloguée par volume (le nombre d'années de publication) et par numéro (numéros publiés dans l'année). Une nouvelle revue est publiée chaque mois en anglais et est suivie deux à quatre semaines plus tard d'une version en français, en portugais et en espagnol. Certains numéros sont également traduits en arabe et en russe.

Les opinions exprimées dans les revues ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis. Le département d'État des États-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites Internet indiqués en hyperlien ; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles publiés dans ces revues peuvent être librement reproduits en dehors des États-Unis, sauf indication contraire ou sauf mention de droit d'auteur. Les photos protégées par un droit d'auteur ne peuvent être utilisées qu'avec l'autorisation de la source indiquée.

Les numéros les plus récents, les archives ainsi que la liste des journaux à paraître sont disponibles sous divers formats à l'adresse suivante :

<http://usinfo.state.gov/journals/journals.htm>.
Veuillez adresser toute correspondance au siège de l'ambassade des États-Unis de votre pays ou bien à la rédaction :

EDITOR, eJOURNAL USA: LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE
IIP/T/IS
U.S. DEPARTMENT OF STATE
301 4TH ST. S.W.
WASHINGTON, D.C. 20547
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
E-mail: ejvalues@state.gov

AVANT-PROPOS

Les États-Unis en 2005 : qui sommes-nous ? Puisqu'il y a près de 300 millions de citoyens américains, il existe des millions de réponses à cette question. En tant que rédacteurs, nous nous sommes efforcés de relever dans cette revue un défi quasi impossible : décrire en moins d'une cinquantaine de pages qui sont aujourd'hui les habitants des États-Unis. Il y a certains points que nous pouvons cependant affirmer avec certitude.

Les États-Unis ont de plus en plus d'habitants et une population toujours plus diverse aux racines reliant maintenant ce pays aux quatre coins de la terre. De fait, les langues que nous, Américains, parlons, les lieux où nous pratiquons notre religion et les aliments que nous servons à table constituent une version à échelle réduite du monde. Nous chérissons nos libertés et notre individualité et nous nous attendons à ce que nos enfants aient un meilleur avenir. En même temps, nous débattons vigoureusement de la façon de préserver ces libertés, d'exprimer notre individualité et de garantir de meilleurs lendemains. « Américain » est un terme général, que nous appliquons généreusement, car devenir américain consiste à adopter un ensemble d'idéaux et un mode de vie plutôt qu'à incarner un groupe ethnique, une religion ou une culture donnés. Et si nous sommes une société mobile, il nous importe aussi de nous sentir liés à un endroit particulier, souvent au quartier ou à la ville où nous avons grandi.

Dans cette revue, nous commençons par recenser les principales caractéristiques et valeurs qui définissent le mieux les Américains. Dans le premier article, Marc Pachter, de la Smithsonian Institution, décrit comment ces caractéristiques et ces valeurs, qui ne sont pas exclusivement américaines, se conjuguent aux États-Unis pour former une identité américaine unique. La démographe Audrey Singer analyse les derniers faits et chiffres et nous dépeint le visage démographique des États-Unis en 2005. Ensuite, nous allons à la rencontre de 13 Américains. Certains sont très connus, mais la plupart ne le sont pas. Ces portraits sommaires donnent un aperçu de la diversité des États-Unis, de la façon dont certains Américains vivent leur vie au quotidien et de ce qui est important à leurs yeux. Nous nous penchons ensuite sur certains des débats de société actuels. Ces débats font partie intégrante de la société américaine depuis ses débuts. Paradoxalement, notre respect de l'individu et de son droit à s'exprimer librement et avec passion sur des sujets controversés est l'une des principales raisons pour lesquelles notre pays maintient son unité depuis plus de 200 ans. Nous terminons par deux retours aux origines, après de nombreuses années : pour un écrivain, le lieu où il a grandi est méconnaissable ; pour un autre, peu de choses ont changé. Divers encadrés illustrent quelques-unes des valeurs qui caractérisent notre pays depuis sa création.

LA RÉDACTION



LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS / DÉCEMBRE 2004 / VOLUME 9 / NUMÉRO 2
<http://usinfo.state.gov/journals/journals.htm>

Le visage actuel de la société américaine

4 L'IDENTITÉ AMÉRICAINE

MARC PACHTER, DIRECTEUR DE LA NATIONAL PORTRAIT GALLERY,
SMITHSONIAN INSTITUTION

L'auteur examine le « contrat social durable » sur lequel reposent les États-Unis d'Amérique et fait valoir que la polémique nationale actuelle sur les valeurs américaines représente non pas leur répudiation mais la vérification de leur application à des circonstances plus vastes.

LE CREUSET AMÉRICAIN

9 LE VISAGE CHANGEANT DE L'AMÉRIQUE

AUDREY SINGER EST SPÉCIALISTE DE L'IMMIGRATION À LA BROOKINGS
INSTITUTION

La rapidité et la diversité de l'immigration contemporaine modifient rapidement le panachage racial et ethnique de l'Amérique et, de plus en plus souvent, les Américains décrivent leur population comme étant « multiraciale ». Dans un encadré, on explique succinctement les critères d'obtention de la nationalité américaine.

15 PORTRAITS

Des correspondants des quatre coins du pays ont fait le portrait de plusieurs personnes dont l'histoire personnelle est représentative du parcours américain. Pour certaines, il s'agit de gens ordinaires, pour d'autres de personnalités ayant atteint une certaine notoriété.

- HIBBA ABUGIDEIRI : PROFESSEUR D'UNIVERSITÉ
- ENES ELEZOVIC : ÉTUDIANT
- HELEN FITZHUGH : PROFESSEUR DE SCIENCES

- REYMUNDO GOVEA : SUPERVISEUR D'ÉQUIPES DE PAYSAGISTES
- MICHAEL JINBO : CHEF D'ORCHESTRE
- STEPHEN JOHNSON : HOMME D'AFFAIRES INTERNATIONAL
- ANNE KORFF : AUTEUR, DIRECTEUR DE CHORALE
- HALEY JOEL OSMENT : ACTEUR
- COLIN POWELL : SOLDAT ET HOMME D'ÉTAT
- CRAIG SAFFOE : GARDIEN DE GUÉPARD
- RENE SLATER : PASTEUR
- W. RICHARD WEST : DIRECTEUR DE MUSÉE
- RAY ET DIANE YOUNG PARKER : RESTAURATEURS

TOUJOURS UNIS

Depuis la création des États-Unis, les débats au sujet de questions politiques, religieuses et sociales font partie intégrante de la société américaine, mais cela n'empêche pas les habitants de ce pays de rester unis.

29 E PLURIBUS UNUM ? OUI, CETTE DEVISE EST TOUJOURS VRAIE

ALAN WOLFE, PROFESSEUR DE SCIENCES POLITIQUES ET DIRECTEUR DU
BOISI CENTER FOR RELIGION AND PUBLIC LIFE AU BOSTON COLLEGE
(MASSACHUSETTS)

Face à la grande diversité qui caractérise les États-Unis, certains disent que les Américains n'ont pas de culture commune. Ils se trompent.

34 LE DÉBAT SUR L'IMMIGRATION

MICHAEL BARONE, JOURNALISTE DE L'HEBDOMADAIRE U.S. NEWS
& WORLD REPORT ET VICTOR HANSON, DIRECTEUR DE RECHERCHE À LA
HOOVER INSTITUTION

Ces deux spécialistes font valoir des vues différentes en ce qui concerne les conséquences des tendances actuelles de l'immigration aux États-Unis.

RETOUR AU PAYS

40 UNE VALLÉE DE CALIFORNIE

JAMES HOUSTON, AUTEUR

Des lotissements et des entreprises « high tech » ont aujourd'hui remplacé les vergers de pruniers et les autres cultures qui assuraient jadis le pain quotidien des habitants de la région, mais les vagues d'immigrants qui se sont succédé ont enrichi la diversité culturelle de la vallée de Santa Clara.

44 UNE PETITE VILLE DE VIRGINIE-Occidentale

HENRY LOUIS GATES, TITULAIRE DE LA CHAIRE DE LETTRES W.E.B. DUBOIS À L'UNIVERSITÉ HARVARD ET PRÉSIDENT DE SON PROGRAMME D'ÉTUDES AFRO-AMÉRICAINES

Dans cette reproduction d'un article paru en 1996 dans l'une de nos revues électroniques, l'auteur se souvient d'une jeunesse passée à Piedmont, une petite ville de Virginie-Occidentale. Mark Jacobs, l'un de nos correspondants, fait le point de la situation dans cette petite ville ouvrière des Appalaches.

INFORMATIONS SUPPLÉMENTAIRES

49 BIBLIOGRAPHIE (EN ANGLAIS)

50 SITES INTERNET (EN ANGLAIS)

L'IDENTITÉ AMÉRICAINE

MARC PACTER

L'auteur examine le « contrat social durable » sur lequel reposent les États-Unis d'Amérique et définit la société et la culture nationales. « Dès le début, il n'y a guère eu d'utopisme dans le grand courant politique américain, ni le sentiment d'un État idéal ou d'une condition humaine idéale qu'il faudrait obtenir grâce à la planification sociale. C'est la condition même de l'effort personnel, du devoir, de l'expérience d'un mode de vie sans entrave qui enflamme l'imagination nationale. » Certains mots révélateurs tels que liberté, individualisme, mobilité et pragmatisme « éclairent sur la mentalité américaine ». La polémique nationale actuelle sur les valeurs américaines représente non pas leur répudiation mais la vérification de leur application à des circonstances plus vastes. La question difficile qui s'est toujours posée à la démocratie américaine a été de résoudre le problème des rapports entre égalité et liberté.

Marc Pacter est directeur de la National Portrait Gallery de la Smithsonian Institution à Washington. Il était précédemment adjoint du sous-secrétaire chargé des relations extérieures à la Smithsonian Institution. Il est l'auteur et l'éditeur de plusieurs livres et a participé à de nombreux programmes de radio et de télévision consacrés à l'histoire des États-Unis et à la civilisation américaine. L'article ci-après est tiré de l'ouvrage intitulé *Identities in North America, the Search for Community*, édité par Robert Earle et John Wirth. Copyright © 1995 by the Board of Trustees of Leland Stanford University. Tous droits réservés. Utilisé avec l'autorisation de la Stanford University Press. www.sup.org. Press, www.sup.org.

(...) Ce qu'on ne saurait comprendre sans en avoir déjà été le témoin, c'est l'activité politique qui règne aux États-Unis. À peine êtes-vous descendu sur le sol de l'Amérique que vous vous trouvez au milieu d'une sorte de tumulte (...) On ne saurait travailler plus laborieusement à être heureux.

– Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*.



Le président Bush se tient aux côtés de 29 Américains nouvellement naturalisés devant la Statue de la Liberté, à Ellis Island (New York). (Photo AP/Ron Edmonds)

Les tentatives de définition de la nature de la société américaine commencent souvent par une citation de ce chef-d'œuvre du XIX^e siècle qu'est *De la démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville. Il est remarquable qu'un livre consacré à un pays considéré comme étant en perpétuelle évolution, résolument

moderne et totalement privé d'un sens des traditions ait pu être écrit-il y a plus de 150 ans et demeurer si juste en tant que description de sa situation actuelle. Il est encore plus surprenant que l'étude faite par de Tocqueville d'une population rurale essentiellement composée de protestants anglo-saxons (ainsi que d'esclaves afro-

américains) puisse s'appliquer le moins du monde à la nation urbaine, industrielle et multiculturelle que des centaines de millions de personnes habitent aujourd'hui.

Si des observations faites dans la première moitié du XIX^e siècle sont encore applicables aux États-Unis du début du XXI^e siècle, il est raisonnable de supposer que la société américaine possède un noyau tenace. Mais, pour le comprendre, il faut faire la distinction entre le sentiment d'appartenance à une nation qu'éprouvent les Américains et celui des membres de sociétés traditionnelles qui tirent leur identité de liens créés par la religion, l'appartenance à un groupe ethnique particulier et la mémoire. Parler d'une identité américaine exige que l'on réexamine les liens qui unissent une collectivité et ce qui constitue une culture nationale.

Être Américain à part entière, comme les États-Unis définissent leurs citoyens, n'implique pas un lien ancestral avec la nation, ses origines ethniques ou ses traditions religieuses dominantes. En tant qu'individus, les Américains appartiennent à une multitude de cultures historiques mais ils ont en commun une chose tout à fait différente. Leur nationalité repose sur un contrat social durable et sur le processus dynamique qu'il déclenche. Le présent essai a pour objectif de saisir le sens de ce contrat et l'évolution de ce processus.

CHOIX ET RESPONSABILITÉ

L'appartenance à la communauté nationale n'exige que la décision de devenir américain, une décision politique qui a également une dimension morale. Tous les Américains, y compris les Américains de naissance, sont censés l'être de propos délibéré et non pas simplement du fait de l'histoire. La passion du « choix » est peut-être, en fait, l'idée directrice, la valeur essentielle de la société. C'est l'élément actif de la société qui suppose non seulement l'absence de limites politiques ou économiques mais la faculté de choisir parmi une longue liste de possibilités. Sur son plan le plus

superficiel, la société s'abandonne à cette valeur face à la prolifération d'un choix infini, souvent dénué d'intérêt, de produits de consommation.

À un niveau plus profond, il y a, dans cet amour du choix, le souvenir de la possibilité d'échapper à l'impasse de l'existence dans les cultures ancestrales et de se créer, dans un Nouveau Monde, la vie que l'on choisit. De nombreux Américains répètent littéralement ce phénomène de migration en allant s'installer dans les États de l'Ouest ou, symboliquement, dans leur vie professionnelle ou sociale, à la recherche de nouveaux départs, de nouvelles chances. Et si l'expérience tragique des Amérindiens et des Afro-Américains a longtemps bafoué ce principe national du choix, ces derniers en sont venus à exiger, eux aussi, de pouvoir choisir leur propre destin et de pouvoir partager les possibilités qui sont censées être le droit imprescriptible de tout Américain.

L'Amérique croit en la réussite de l'individu par ses propres moyens et célèbre le « self-made man » et maintenant la « self-made woman ». Cette croyance repose sur la conviction que les circonstances héritées et les ancêtres sont bien moins importants que la direction dans laquelle on choisit de s'engager et les efforts qu'on investit dans ce choix. Les héros de l'Amérique « viennent de nulle part » et réussissent par eux-mêmes. En dehors des obstacles tenaces et hétérodoxes de la race, dont je parlerai plus tard, les Américains estiment, pour eux-mêmes comme pour leur prochain, que leurs origines peuvent enrichir leur existence mais ne définissent pas leur destinée.

Bien qu'il soit libérateur en tant que principe et en tant qu'idéal, ce concept de libre arbitre social et économique impose à l'individu un lourd fardeau, la responsabilité de son propre destin. Dans une société en perpétuel devenir, il n'existe pas d'absolus sociaux ou économiques, pas d'admission de l'impossibilité pour l'individu d'améliorer sa propre existence, pour quelque raison que ce soit. Quand leur ambition est

contrariée, quand la prospérité leur est refusée, les Américains y voient une perversion de l'ordre naturel des choses.

Si la passion du choix est le moteur de l'individualisme américain, elle fournit également le moyen de corriger un comportement égoïste. Aux yeux de sociétés plus traditionnelles, les Américains peuvent sembler appartenir à un pays composé, sur le plan social, d'individus fractionnés et pris dans une chute libre; en fait, ils n'ont pas éliminé le sentiment d'obligation envers la société; ils ont simplement remplacé sa base héréditaire.

Les Américains sont grégaires, enclins au bénévolat et philanthropes. Ils assument librement une série d'obligations et de responsabilités et exploitent leur individualisme à des fins sociales. Si les Européens, les Asiatiques, les Africains et les Latino-Américains s'étonnent de l'absence, aux États-Unis, d'un esprit de famille élargie, de liens ancestraux et d'esprit de classe, les Américains, pour leur part, s'étonnent de ce qu'ils considèrent comme l'hésitation peu généreuse des membres des cultures traditionnelles à saisir des possibilités non religieuses et non familiales de bénévolat ou de soutien financier à des causes valables.

L'ÉCLECTISME EN TANT QUE VALEUR

La société américaine associe cette éthique du choix à une gamme infinie de traditions, d'idées et de possibilités. Le mélange de gens et de coutumes qu'on rencontre dans la vie quotidienne aux États-Unis et la coupure spectaculaire dont la plupart des communautés ont fait l'expérience en quittant leur pays natal ont mené à une pratique qui consiste à expérimenter, à mélanger les styles, les rites et avant tout les cuisines. En Amérique, cet éclectisme, qui peut paraître désordonné à des sociétés plus homogènes sur le plan historique, devient une valeur, un signe de vitalité. C'est lui qui, en définitive, donne un caractère national à la majeure partie de l'art et de la littérature du pays. Les artistes, écrivains et architectes américains

considèrent comme leur prérogative le fait de choisir entre divers éléments de cultures étrangères et de les combiner en un tout américain.

Le dynamisme au cœur du système américain de valeurs, de croyances et d'identité a trouvé sa première expression la plus lyrique dans les « droits inaliénables » de tous les êtres humains, droits que la Déclaration d'indépendance a décrits (en 1776) comme « la vie, la liberté et la recherche du bonheur ». Ce n'était pas le bonheur que l'auteur de cette déclaration, Thomas Jefferson, revendiquait pour ses compatriotes et pour l'humanité tout entière mais sa « recherche ». Dès le début, il n'y a guère eu d'utopisme dans le grand courant politique américain, ni le sentiment d'un État idéal ou d'une condition humaine idéale qu'il faudrait obtenir grâce à la planification sociale. C'est la condition même de l'effort, du devenir, l'expérience d'un mode de vie sans entrave, qui enflamme l'imagination nationale. Les mots qui émeuvent les Américains sont révélateurs : « liberté », « mobilité », « individualisme », « possibilités », « dynamisme », « pragmatisme », « progrès », « renouveau », « concurrence ». Il ne s'agit pas de termes secs, descriptifs, mais de mots qui traduisent le tempérament américain.

Dans sa campagne électorale fructueuse de 1992, Bill Clinton avait choisi comme cri de ralliement l'un des mots les plus évocateurs du vocabulaire américain, le mot « changement ». L'attrait du changement dans la culture américaine est ancré en partie dans l'espoir que tout changement amènera une amélioration. Mais l'idée optimiste selon laquelle le changement représente ipso facto un progrès est beaucoup moins importante que la forte tendance à détester et même à craindre la permanence dans le pouvoir et en politique. Durant les débats ayant précédé l'approbation du projet de constitution, Thomas Jefferson avait prévenu que le simple fait d'accorder à un Président plus qu'un mandat de quatre ans, sans garantie de rotation, risquerait de faire de ce dernier un

« Président à vie ». La crainte de Jefferson était basée sur la conviction américaine fondamentale que la souveraineté réside dans le peuple et qu'elle n'est accordée à un chef d'État que temporairement et à certaines conditions.

LES LIMITES DU POUVOIR

Le caractère tumultueux, antagoniste, du processus américain a pour but d'assurer une protection contre l'enracinement. Aucun parti, aucun individu ne peut se voir confier le pouvoir pendant trop longtemps. Les hommes sont corruptibles, la politique perd son intérêt. Quand un parti occupe trop longtemps la Maison-Blanche, la fièvre monte dans l'électorat. Avec le temps, aucun ensemble d'idées, aucun groupe de dirigeants ne conservera son allégeance. C'est la dynamique du système lui-même qui donne aux Américains ce dont ils ont besoin, ce en quoi ils ont confiance : un équilibre des forces, un contrôle de la vérité grâce à la remise en question et à la transparence, un rappel de l'arrogance et des dangers du pouvoir, des avantages du changement, de la croissance et de l'expérimentation et, ce qui n'est pas négligeable, l'attrait d'un nouveau départ.

Paradoxalement donc, l'Amérique obtient sa continuité grâce à son insistance sur le changement et sa stabilité grâce à l'incorporation de la contestation. Ce n'est pas simplement la pratique d'une rude tradition électorale mais une stratégie incorporée dans la structure même du gouvernement. L'historien Michael Kammen définit le système établi en 1789 par les auteurs de la Constitution comme un système fondé sur « la contestation au sein du consensus ». Un autre historien, Marcus Cunliffe, explique : « Ils ont intentionnellement incorporé la friction dans ce document, comme protection contre la corruption et la dictature. »

Ce n'est assurément pas une garantie d'efficacité. Alors que la technologie et la gestion américaines exaltent l'idéal d'efficacité, la nation, en tant que force politique, se méfie profondément de

la planification à long terme, de la concentration du pouvoir, d'un processus trop coulant de prise de décision. Le gouvernement constitutionnel contrecarre délibérément l'action unifiée grâce à la séparation des pouvoirs et à un système de poids et contrepoids. Ce système politique peut mener, et mène effectivement, à des dissensions, à des déceptions et à une impasse occasionnelle en l'absence d'un compromis raisonnable ou de philosophies politiques compatibles dans l'exécutif, le législatif et le judiciaire, mais il assure aussi une protection virtuelle contre l'usurpation du pouvoir.

Ce système politique encourage également, entre le gouvernement fédéral, les États et les municipalités, un équilibre des pouvoirs qui mène, sur le plan national, à une profonde hésitation à imposer une politique dans de nombreux domaines. Les États-Unis n'ont pas de système éducatif unique, pas de ministère de la culture, pas de système de santé directement administré de Washington. Dans ces domaines comme dans d'autres, la politique s'élabore principalement grâce à la persuasion, à la coordination, à la formation de coalitions et à la négociation entre les parties, l'électorat, les groupes d'intérêts et les régions. Un rôle très important est joué par le vaste secteur privé, reflétant le dynamisme d'un marché ouvert d'idées, de programmes et de ressources ; une presse méfiante est également un protagoniste important.

ÉGALITÉ CONTRE LIBERTÉ

Malgré la tradition de limitation du pouvoir du gouvernement, de nombreux Américains ont proposé, au cours des cents dernières années, une nouvelle conception du rôle de l'État. Si une société a uniquement besoin d'être affranchie du joug gouvernemental pour jouir des bienfaits de la liberté, le but des réformes politiques est atteint quand les pires tendances du gouvernement sont déjouées et les forces sociales libérées. Mais cela suppose que les réalités politiques, sociales et économiques sous-jacentes permettent une égale jouissance

par tous des avantages de la liberté ou, inversement, que seuls certains membres de la société ont les qualités requises pour être des participants actifs. Des générations de réformateurs américains ont demandé que la société reconnaisse ceux qu'elle a exclus et qu'elle utilise alors le gouvernement comme garant de la faculté de ces derniers de profiter des promesses américaines. Ils ont constamment été défiés par ceux qui craignaient de voir l'octroi de ce pouvoir au gouvernement porter atteinte à la liberté. En définitive, la question, pour la démocratie américaine, a été facile à poser mais très difficile à résoudre : quels sont les rapports entre égalité et liberté ?

Selon les normes du XVIII^e siècle, la nouvelle nation avait radicalisé l'idée de consentement politique en attribuant le pouvoir décisif au peuple, à tous ces gens qui, selon les termes de la Déclaration d'indépendance, « naissent égaux ». Mais la participation effective à la nouvelle communauté politique américaine était limitée de façons que les Américains modernes jugeraient intolérables, voire inconcevables.

La Guerre de Sécession des années 1860 a corrigé l'obscénité que constituait l'esclavage dans une société libre et a été suivie des quatorzième et quinzième amendements à la Constitution qui ont accordé des droits politiques à la moitié de la population afro-américaine. Les femmes ont dû attendre l'adoption, en 1920, du XIX^e amendement qui a finalement admis dans la communauté politique le plus grand groupe de citoyens jusque-là privés du droit de représentation.

Les droits politiques ont encore été renforcés sur le plan législatif avec la Loi de 1964 sur les droits civiques et la Loi de 1965 sur les droits électoraux. Cependant, même après des années de mesures délibérées et ciblées visant le respect des droits politiques les plus fondamentaux et les pressantes revendications du mouvement en faveur des droits civiques, le problème le plus fondamental, celui de l'égalité en tant que condition nécessaire de la liberté, restait sans solution dans la société américaine au milieu du siècle. Lorsqu'il aurait finalement

UN AMÉRICAIN HORS DU COMMUN LIBERTÉ DE RELIGION



Thomas Jefferson (1743-1826), qui fut un puissant champion de la liberté politique et religieuse, est l'auteur du document le plus cher aux Américains, la Déclaration d'indépendance. Ces lignes : « Nous tenons ces vérités pour évidentes par elles-mêmes que tous les hommes naissent égaux, que leur Créateur les a dotés de certains droits inaliénables, parmi lesquels la vie, la liberté et la recherche du bonheur » sont parmi les premières qu'apprennent les écoliers américains. La Loi de Virginie sur la liberté de religion (1786) garantissait la liberté du culte et interdisait à l'État de soutenir une religion quelconque ou de lui attribuer des deniers publics. Thomas Jefferson fut le troisième Président des États-Unis de 1801 à 1809, après avoir été secrétaire d'État, vice-président et ambassadeur des États-Unis en France. Architecte, linguiste et naturaliste accompli, il disait souhaiter qu'on se souvienne de lui pour trois choses : en tant qu'auteur de la Déclaration d'indépendance, en tant qu'auteur de la Loi de Virginie sur la liberté religieuse et en tant que fondateur de l'Université de Virginie.

été résolu, le problème de l'accès équitable, sur un pied d'égalité, aux droits politiques ne garantirait pas à tous une pleine jouissance des promesses de l'Amérique. Tout argument selon lequel cette inégalité de circonstances était due aux limitations « inhérentes » de certaines communautés et catégories d'Américains menaçait la notion même d'idéalisme américain. La simple idée qu'une personne pouvait être prisonnière de son sort en raison de problèmes mesquins de classe, de race et de sexe était odieuse. S'il s'agissait, par contre, de barrières artificielles dressées par la société, déclaraient certains, – en particulier de racisme mais aussi de sexisme et de facteurs sociaux et économiques – alors la question était la suivante : quelle est la responsabilité de la nation ?

Les réformateurs plaidaient généralement en faveur de l'intervention dans le cadre de la dynamique américaine. Le gouvernement était présenté comme un protagoniste actif dans la vie économique du pays durant l'ère progressiste du début du XX^e siècle, puis, sous le « New Deal » de Franklin Delano Roosevelt (au milieu du siècle), comme contrepois des forces sociales et économiques qui menaçaient l'équité de la société. À partir de la seconde moitié du XX^e siècle, la politique sociale est devenue encore plus militante dans ses efforts pour influencer sur les conditions dans lesquelles les Américains se préparent, rivalisent entre eux et interagissent. Depuis quelque temps, la politique sociale reflète la question fondamentale concernant le rôle du gouvernement, à savoir comment et dans quelle mesure régler le mécanisme économique et social dans une société qui prise hautement le principe de liberté individuelle sur lequel elle a d'ailleurs été fondée et prôner l'initiative individuelle, l'enthousiasme et l'autonomie.

Quand la plupart des Américains parlent d'égalité, ils veulent dire l'égalité des chances et non pas des revenus. Dès le départ, les Américains ont rarement plaidé en faveur d'une société égalitaire en matière de propriété ou de conditions de vie. Le rêve américain repose en partie sur la conviction, la

valeur, selon laquelle étant donné qu'ils diffèrent sur le plan de l'esprit d'initiative, du dynamisme et des talents, les gens devraient jouir des fruits disparates de leurs efforts. Il n'existe aucune garantie en matière de résultats. La majorité des Américains ne veulent pas d'une société dans laquelle tous auraient le même standing. Ce qu'ils souhaitent, en revanche, c'est que les règles du jeu soient les mêmes pour tous.

Est-ce vraiment ce qu'ils veulent ? La société américaine est confrontée à un perpétuel dilemme du fait que les généralisations sur les objectifs, les valeurs et le climat de la société s'effondrent quand elles se heurtent à une division raciale héritée du passé, Mais il est vrai également que les Américains recourent depuis longtemps à une autocritique acrimonieuse, à une rhétorique passionnée et à l'affrontement des forces sociales pour aller de l'avant. Les jérémiades sur le déclin de certaines communautés ou de la nation tout entière remontent au temps des Puritains et ont servi, à chaque époque suivante, à stimuler le changement et l'action, témoignant de l'impatience et des espérances obstinées de l'Amérique.

Ce qu'exige le courant dominant du militantisme de la fin du xx^e siècle (et du début du XXI^e), c'est l'application de la logique de la démocratie américaine. Le problème n'est pas uniquement politique et économique, il est aussi culturel. Même si les valeurs déclarées de la société définissent l'Américain en tant que participant à un contrat social plutôt qu'à un patrimoine particulier, on a continué à partir du principe que le vrai Américain avait un certain passé racial et culturel (ses origines étaient définies comme anglo-saxonnes, et par la suite plus largement comme européennes), une religion (il était protestant et, après des années d'hostilité, pouvait être catholique et, avec encore plus de réticence, juif) et, pour ce qui était du statut économique et politique, il était de sexe masculin. La notion de creuset du début du xx^e siècle affirmait, du moins pour certaines communautés, que les gens n'avaient pas besoin d'antécédents

particuliers mais qu'on s'attendait à ce qu'ils deviennent Américains non seulement sur le plan culturel mais aussi sur le plan politique – à ce qu'ils perdent, en fait, ce qui les différenciait de la majorité de la population.

L'argument en faveur de la nécessité fondamentale de reconnaître la diversité des cultures et des antécédents, non seulement pour la réalité américaine mais pour les idéaux américains, a contraint la société à s'interroger de nouveau sur les implications de cette notion inhabituelle de communauté nationale en tant que processus et en tant qu'interaction. À partir des années 1960, les partisans de la diversité ont tenté, pour définir la société américaine, de créer une métaphore d'inclusion plutôt que d'exclusion ou de creuset. Chaque génération successive a prôné la notion d'une diversité américaine d'opinions, de gens, de religions, de cultures et dernièrement de langues, à tel point que beaucoup ont craint de voir le centre disparaître. Jusqu'à maintenant, le bilan de la cohésion nationale fait espérer en l'avenir mais cet avenir est loin d'être universellement considéré comme garanti, face aux craintes de certains membres des communautés majoritaires de voir la structure s'effriter et à celles de membres des communautés minoritaires de ne jamais être sincèrement considérés comme les bienvenus dans le panachage américain.

LA MISE À L'ÉPREUVE DES VALEURS

Sous d'autres rapports également, la controverse actuelle sur les valeurs américaines représente non pas leur répudiation mais la vérification de leur application dans un cadre plus vaste. La croissance du mouvement féministe américain nous rappelle que la biologie était censée exclure la moitié de la population américaine d'une inclusion politique puis professionnelle dans la dynamique de la vie nationale. Les obstacles auxquels se heurtaient les femmes n'ont pas été complètement éliminés mais ils font l'objet d'attaques constantes. La révolution en cours dans les espérances américaines porte également sur des structures sociales

fondamentales comme celles de la famille qui sont continuellement influencées par l'éthique du choix et de la réussite personnelle. Dès le XIX^e siècle, les Américains ont transformé leurs traditions matrimoniales pour permettre le libre choix d'un conjoint. Cette notion s'est développée avec le temps pour inclure le droit à la cohabitation « sans recours au clergé » ou le droit de se marier puis de divorcer, et elle mène de plus en plus souvent à une controverse sur la définition de ce qui constitue une famille dans le cadre législatif et en dehors de ce cadre. Les rapports entre parents et enfants et entre les générations éprouvent de plus en plus, et à un degré inimaginable dans le passé, les limites de l'autorité et du consentement.

Telles sont les tendances actuelles de la société américaine mais ce sont également, dans une moindre mesure, celles des autres sociétés démocratiques industrielles. Les Américains doivent commencer à se demander à quel point la culture qui leur conférait autrefois un caractère unique est devenue, tout au moins sous certains de ses aspects, celle du monde moderne. On a été stupéfait de voir plusieurs pays asiatiques être salués comme des nations du XXI^e siècle en raison de leurs progrès technologiques et industriels, de voir les Européens de l'Ouest être identifiés avec la notion d'une grande union d'États, un Commonwealth dynamique, de voir les nouvelles démocraties d'Europe centrale et d'Europe de l'Est être identifiées, malgré leurs épreuves, en vertu des aspirations d'un électorat enthousiaste.

Malgré tout cela, les Américains peuvent constater l'avantage que leur confère leur longue histoire d'ouverture politique et de changement, de tolérance de la controverse, de dynamisme dans les affaires et de panachage culturel. La souplesse de leur histoire peut servir de formule de stabilité durant les secousses actuelles du modernisme mondial, renforçant les traditions nationales au lieu de les ébranler. ■

Note : les opinions exprimées dans le présent article ne reflètent pas nécessairement les vues ou la ligne d'action du département d'État des États-Unis.

LE VISAGE CHANGEANT DE L'AMÉRIQUE

AUDREY SINGER

L'auteur étudie les changements en cours dans la composition raciale et ethnique de la population américaine et fait part de certaines de ses idées sur sa future diversité. En 1970, les États-Unis pouvaient être décrits, sur le plan racial, comme étant essentiellement peuplés de Blancs et de Noirs. Mais au cours des trois dernières décennies, des immigrants d'Asie, d'Amérique latine, d'Afrique et des Caraïbes ont enrichi la diversité démographique du pays. En conséquence, les Américains utilisent de plus en plus le terme « multiracial » pour décrire leur population. Le gouvernement continue à réunir des données sur la base de caractéristiques raciales et ethniques pour tenir son engagement de faire respecter les lois qui interdisent la discrimination et garantissent l'égalité de traitement et l'égalité des chances. « Un passé marqué par l'incorporation de groupes disparates dans une seule et unique société, une seule et unique nation, justifie grandement l'optimisme », conclut l'auteur.

Audrey Singer est spécialiste de l'immigration au Metropolitan Policy Program de la Brookings Institution. Elle était précédemment membre de la Carnegie Endowment for International Peace et du corps enseignant du département démographique de l'Université de Georgetown. Elle est l'auteur de nombreux écrits sur les tendances de l'immigration américaine, la migration non documentée et l'évolution de la composition raciale et ethnique des États-Unis, y compris un ouvrage récent intitulé *The Rise of New Immigrant Gateways*.



Ci-dessus, des immigrants arrivent à Ellis Island (New York) au début du *xx^e* siècle. Environ 16 millions de personnes sont passées par Ellis Island de 1892 à 1954. (Photo AP)



En dessous, à gauche, Francisco Sarauia (86 ans), originaire d'El Salvador, était le plus âgé des 433 immigrants naturalisés lors d'une cérémonie qui s'est déroulée le 4 juillet 2003 à Seattle (État de Washington). (Photo AP/Jim Bryant)

(...) Point n'est besoin d'encouragement : si on peut s'interroger sur le bien-fondé d'une politique ou sur les avantages d'une immigration qui se fait en groupe (je veux dire l'installation d'un bloc d'immigrants) car, ce faisant, les immigrants conservent la langue, les usages et les principes (bons ou mauvais) qu'ils apportent avec eux, en revanche, lorsqu'ils se mêlent à notre population, eux-mêmes ou leurs descendants, assimilent nos coutumes, nos dispositions et nos lois : en un mot, ils deviennent bientôt un peuple.

- George Washington, dans une lettre à John Adams en date du 15 novembre 1794.

Depuis la fondation des États-Unis, il y a plus de 225 ans, la question de savoir qui fait partie de leur population est au cœur même de l'histoire du pays. Les controverses actuelles sur les niveaux d'immigration et d'assimilation font écho aux sentiments exprimés par George Washington. Cependant, la question de savoir qui fait partie de la population américaine et comment les immigrants devraient s'adapter s'est transformée plusieurs fois avec des vagues successives de nouveaux venus. En effet, l'idée que ce pays se faisait de lui-même a dû s'adapter, se modifier en fonction de la diversité des origines des immigrants. Ce faisant, les États-Unis ont réussi à rassembler des gens disparates sur les plans social, politique et économique tout en leur permettant de revendiquer leur identité comme ils l'entendaient. Dans la conscience nationale, l'immigration

semble à la fois renforcer et contester l'idée que l'Amérique est un pays auquel n'importe qui peut appartenir.

Néanmoins, la rapidité et la diversité de l'immigration contemporaine modifient rapidement le panachage racial et ethnique de l'Amérique. Et, une fois de

Et la discrimination, le racisme, et l'inégalité qui en a résulté, sont les réalités pénibles susceptibles de découler de tels phénomènes historiques.

Les immigrants actuels permettent de vérifier de nouveau la souplesse de la structure sociale, culturelle et

évolution pose des problèmes aux nouveaux venus comme aux résidents établis.

Comment l'immigration du xx^e siècle a-t-elle modifié la composition raciale et ethnique des États-Unis? Le présent essai examine l'évolution actuelle de cette composition et considère ensuite l'avenir de la diversité de l'Amérique.

PAYS D'ORIGINE DE L'IMMIGRATION

L'Amérique du xx^e siècle sera inévitablement différente de celle du xx^e. Le recensement de 2000 montre déjà que, sur les plans ethnique, racial, culturel et linguistique, sa diversité est plus grande que jamais. Il y a tout juste 30 ans, la plupart des Américains pouvaient assez facilement être classés soit parmi les Blancs soit parmi les Noirs. Actuellement, le portrait national s'enrichit de plus en plus d'Asiatiques, de Latino-Américains et de personnes issues du croisement de plusieurs races. Le nombre élevé d'immigrants, de mariages entre gens d'ethnies différentes et les enfants nés de ces unions ainsi que les importants changements apportés à la façon dont le gouvernement américain réunit les données sur ses habitants contribuent tous aux changements progressifs observés dans ce domaine au cours des décennies passées.

La figure 1 illustre l'histoire de l'immigration aux États-Unis au xx^e siècle. Quand il a pris fin, ce siècle comptait plus de trois fois plus d'immigrants (10,3 millions) qu'à son début. Il convient cependant de tenir compte du fait que la population américaine avait alors un pourcentage plus grand de personnes nées à l'étranger (près de 14 pour cent) qu'en 2000 (11,1 pour cent).

Comme le montre ce graphique, le nombre d'immigrants avait augmenté régulièrement pendant les trois premières décennies du xx^e siècle avant de commencer à baisser à la fin des années 1930, durant la grande crise économique mondiale. La politique restrictive d'immigration appliquée pendant la seconde guerre mondiale a maintenu



Le prix Ellis Island Family Heritage Awards a été institué en 2001 pour rendre hommage aux immigrants ou descendants d'immigrants qui ont fait des contributions exceptionnelles à la société américaine dans divers domaines. Sur cette photo figurent les lauréats de 2004 ou leurs parents.

plus, l'immigration fait naître la crainte d'une faille dans la société américaine. Les attentats terroristes de septembre 2001, les conséquences de la guerre en Irak et les inquiétudes au sujet de l'économie pourraient-elles mener à une érosion de l'attitude favorable du public à l'égard des immigrants? Ou l'Amérique va-t-elle continuer à déceler des promesses dans les nouvelles vagues d'immigrants d'origines diverses et surmonter les difficultés que celles-ci font naître?

Ce qui complique encore les relations entre groupes est le fait que l'immigration actuelle s'ajoute aux couches historiques du peuplement des États-Unis. Les legs de l'esclavage et de la conquête, en particulier, sont d'importants éléments de la diversité démographique de l'Amérique.

économique des États-Unis. Certes, le gouvernement américain a toujours réglementé le nombre de personnes admises aux États-Unis mais il n'intervient guère directement pour aider les immigrants après leur arrivée. Le gouvernement fédéral ne propose ni cours de langue ni programmes de formation professionnelle à la majorité des immigrants. Il part du principe que ceux-ci s'en sortiront avec l'aide de parents et d'amis. Et s'ils ont besoin d'une assistance supplémentaire, ils pourront se tourner vers des groupes communautaires et des organisations religieuses. Mais sur le plan social et culturel, l'adaptation à une Amérique diverse et en constante

l'immigration à de bas niveaux pendant les 40 années suivantes. Ces niveaux plus bas, ajoutés à l'augmentation des taux de natalité parmi les habitants des États-Unis et le « baby boom » qui en a résulté, se reflètent dans la faible proportion d'immigrants enregistrée en

Caraïbes et d'Afrique.

Les conflits sociaux et la compétition actuellement observés en raison du changement d'origine de l'immigration en faveur de pays ayant des antécédents ethniques, linguistiques, religieux et des traditions politiques différents de

MESURE DE LA COMPOSITION RACIALE ET ETHNIQUE

Évaluer la composition raciale et ethnique de la population américaine n'est pas chose facile. Cela tient en partie au fait que presque tous les recensements

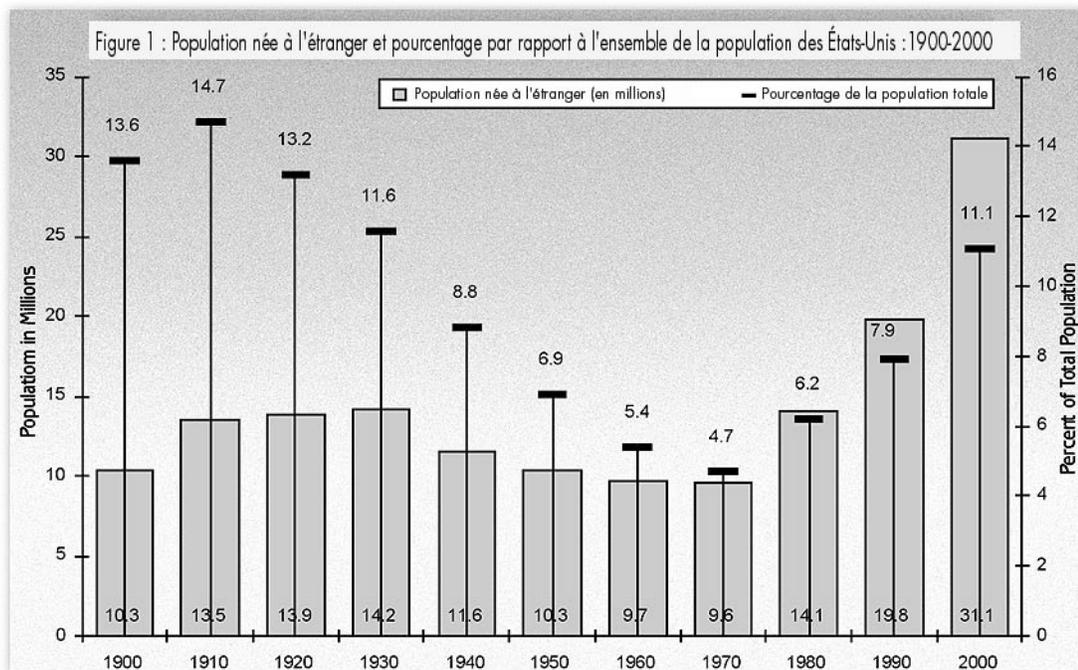
effectués au cours des 200 dernières années ont collecté différemment les données raciales. Les catégories ont changé avec le temps, reflétant principalement des changements de puissance politique et de représentation. La situation a encore été compliquée par la forme qu'a revêtu le recensement de 2000.

Premièrement, le recensement de 2000 permettait pour la première fois aux immigrants de s'identifier avec plus d'une race (figure 2).

La question sur la race

comportait six grandes catégories : Blanc ou Caucasiens ; Noir ; Afro-Américain ou Noir ; Amérindien ou natif de l'Alaska ; Asiatique ; Hawaïen et natif d'autres îles du Pacifique ; et « Autre race ». En donnant aux immigrants la possibilité de cocher plus d'une catégorie, on faisait passer à 63 combinaisons possibles les quelques catégories raciales initiales.

Deuxièmement, le Bureau du recensement posait des questions distinctes sur la race et l'ethnicité hispanique/latino-américaine. En conséquence, en plus d'indiquer s'ils se considéraient comme hispaniques, les immigrants choisissaient une ou plusieurs autres catégories raciales en réponse à une question distincte. L'étiquette « Hispanique » est apparue aux États-Unis dans les années 1970 en tant que désignation administrative applicable aux Hispaniques d'origine latino-américaine vivant aux États-Unis. Le Bureau américain du recensement l'avait adoptée



Source: Profile of the Foreign-Born Population in the United States: 1997, Current Population Reports, Special Studies p23-195, Figure 1-1; U.S. Bureau of the Census, Census 2000

1950, 1960 et 1970. Toutefois, la Loi de 1965 sur l'immigration et la nationalité a éliminé certains contingents nationaux sur l'origine des immigrants, facilitant l'immigration en provenance de régions autres que l'Europe. Pendant les années 1980 et 1990, l'immigration a connu un essor. Le nombre d'Américains nés à l'étranger a en effet plus que doublé durant ces 20 années, passant de 14,1 millions à 31,1 millions.

Les changements intervenus dans l'origine des immigrants sont peut-être aussi importants que ceux des niveaux d'immigration. Au cours des deux premières décennies du xx^e siècle, 85 pour cent des 14,5 millions d'immigrants admis aux États-Unis étaient originaires d'Europe, principalement d'Europe méridionale et d'Europe de l'Est. Le contraste avec la situation en 2000 est frappant, le même pourcentage s'appliquant cette fois aux immigrants en provenance d'Asie, d'Amérique latine, des

Figure 2 : Questions relatives à l'ethnie et à la race hispanique/latino-américaine dans le recensement de 2000

NOTE: Please answer BOTH Questions 7 and 8.

7. Is Person 1 Spanish/Hispanic/Latino? Mark the "No" box if not Spanish/Hispanic/Latino.

No, not Spanish/Hispanic/Latino Yes, Puerto Rican
 Yes, Mexican, Mexican Am., Chicano Yes, Cuban
 Yes, other Spanish/Hispanic/Latino — Print group.

8. What is Person 1's race? Mark one or more races to indicate what this person considers himself/herself to be.

White
 Black, African Am., or Negro
 American Indian or Alaska Native — Print name of eridled or principal tribe.

Asian Indian Japanese Native Hawaiian
 Chinese Korean Guamanian or Chamorro
 Filipino Vietnamese Samoan
 Other Asian — Print race. Other Pacific Islander — Print race.

Some other race — Print race.

Source: U.S. Census Bureau, 2000

ceux de la majorité de la population ne diffèrent guère des circonstances qui avaient marqué les premières décennies du xx^e siècle. À l'époque, en raison de leurs particularités évidentes, un grand nombre d'immigrants d'Europe méridionale et d'Europe de l'Est étaient considérés avec autant de méfiance que le sont certains des immigrants actuels.

à temps pour le recensement de 1980. Toutefois, avant et depuis ce recensement, d'autres désignations ont été utilisées, notamment le terme « Latino-Américain », que le Bureau américain du recensement utilise indifféremment en remplacement du terme « Hispanique ». En ajoutant la

dans la catégorie Asiatique, Amérindien ou « autre race ». Pour le recensement de 2000, cette catégorie comprenait également toute personne ayant indiqué plus d'une race). Un tableau distinct suit la croissance de la population hispanique. En 1970, près de 99 pour cent de tous

enregistré en 2000 est la multiplication par dix du nombre d'enfants considérés autrement que comme noirs ou blancs, ce qui laisse présager un accroissement de la diversité future de la population. En 2000, les enfants avaient une fois et demie de plus de chances que les adultes d'être considérés autrement que comme noirs ou blancs, ce qui reflétait l'accroissement du nombre d'enfants issus de mariages interraciaux et le taux relativement élevé de natalité enregistré dans les groupes d'immigrants. Dans le recensement de 2000, les enfants avaient aussi plus de chances d'être considérés comme multiraciaux (avec l'indication de plus d'une race, vraisemblablement par un parent), environ 4 pour cent comparé à 2 pour cent d'adultes. Quand ces enfants atteindront l'âge adulte, il est vraisemblable que les États-Unis connaîtront une augmentation correspondante de l'identité multiraciale, au fur et à mesure que ce phénomène deviendra plus acceptable sur le plan social et que les membres de la cohorte actuelle d'enfants multiraciaux auront à leur tour des enfants qui se considéreront comme multiraciaux.

En 2003, le Bureau du recensement a fait la une des journaux quand il a annoncé que les Latino-Américains étaient plus nombreux que les Noirs aux États-Unis. En raison d'une immigration et d'un taux de natalité plus élevés, le pourcentage de la population hispanique dans les données recueillies à partir de 1980 est passé à 6,4 pour cent (jusque là, on n'avait pas recueilli de données distinctes pour ce groupe) et à 12,5 pour cent de la population totale. (Tableau 1).

En outre, le décalage est évident dans les divers États américains comptant une proportion d'immigrants en expansion rapide. Les minorités représentent déjà plus de la moitié de la population de moins de 18 ans dans l'Arizona, en Californie, à Hawaii, au Nouveau-Mexique et au Texas ainsi que dans certaines zones métropolitaines qui connaissent un important afflux d'immigrants. Il n'est pas surprenant que les villes qui attirent un très grand nombre d'immigrants

Tableau 1 : Population américaine en fonction de la race et de l'âge, 1970-2000

RACE	1970	1980	1990	2000	Différence between 1970 - 2000
Total					
White	87.4	83.2	80.3	75.1	-12.3
Black	11.1	11.7	12.0	12.3	1.2
Other ^a	1.4	5.2	7.6	12.5	11.1
Children^b					
White	84.8	78.6	75.1	68.6	-16.2
Black	13.7	14.7	15.0	15.1	1.4
Other ^a	1.5	6.7	9.9	16.3	14.8
Adults^c					
White	88.9	84.9	82.2	77.4	-11.5
Black	9.8	10.5	11.0	11.4	1.6
Other ^a	1.4	4.5	6.8	11.2	9.9
Hispanic Ethnicity^d	...	6.4	9.0	12.5	6.1 ^e

Source : Census of Population 1980. Characteristics of the Population. Vol.1, ch.8, Part 1 ; Census of Population and Housing, 1990 :Summary Tape File 3 on CD-ROM ; Census 2000 Summary File 1.

a) Pour 1970, 1980 et 1990, la catégorie « Other » (autre) se réfère aux personnes ayant indiqué une autre race que la race noire ou la race blanche, ce qui comprenait les Amérindiens, les Esquimaux ou Aléoutiens, les habitants des îles d'Asie et du Pacifique ainsi qu'une autre race.

Pour l'année 2000, « Other » comprend les Amérindiens et les natifs d'Alaska, les Asiatiques, les natifs d'Hawaii ainsi que l'appartenance à une autre race.

En outre, le recensement de 2000 permettait aux immigrants de cocher plus d'une race. Ces personnes sont incluses dans la catégorie « Other ».

b) Enfants de 0 à 17 ans

c) Adultes définis comme étant âgés de 18 ans et plus.

d) L'ethnie hispanique ou latino-américaine est enregistrée indépendamment de la race dans le recensement.

Les Hispaniques peuvent appartenir à n'importe quelle race ; la race et les antécédents hispaniques ne sont donc pas additifs.

e) Différence entre 1980 et 2000.

désignation Hispanique/Latino-Américain aux catégories raciales, on obtient 126 combinaisons possibles.

Compte tenu de ces questions de méthodologie, le tableau 1 montre comment la composition ethnique et raciale des États-Unis a évolué durant les trente dernières décennies du xx^e siècle en comparant les Blancs, les Noirs et une troisième catégorie raciale qui réunit « tous les autres » dans un seul groupe. (De 1970 à 1990, la catégorie « Autres » se référait aux personnes qui s'identifiaient autrement qu'avec la race blanche ou la race noire, c'est-à-dire qui se classaient

les Américains étaient considérés soit comme blancs soit comme noirs. Trente ans plus tard, ce pourcentage était tombé à 87 pour cent environ, le pourcentage de la population blanche étant passé de 87,4 pour cent en 1970 à 75,1 pour cent en 2000 et celui de la population noire de 11,1 pour cent à 12,3 pour cent pendant la même période. Le changement intervenu dans la population blanche était compensé par l'augmentation de la catégorie « autre » qui, de 1,4 pour cent en 1970 était passée à 12,5 pour cent en 2000.

Un changement plus important

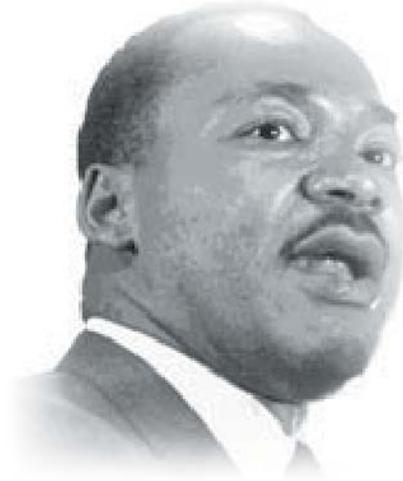
soient passées, au cours du siècle, de villes du nord-est et du centre comme Philadelphie, Buffalo et Saint-Louis à des métropoles du sud et de l'ouest comme Los Angeles, Miami et Houston. Et la population d'immigrants de ces nouvelles zones métropolitaines est devenue de plus en plus suburbaine. Dans certaines agglomérations comme Atlanta (Géorgie) et Washington, la croissance rapide du nombre d'immigrants a eu lieu presque exclusivement dans les banlieues. Le recensement de 2000 montre qu'au cours des dix dernières années, la diversité raciale et ethnique des zones suburbaines s'est considérablement accrue en raison de l'augmentation du nombre de natifs des États-Unis et de personnes nées à l'étranger ; la proportion de non-Blancs y est passée de 19 à 27 pour cent de l'ensemble de la population des banlieues.

L'IDENTITÉ RACIALE DE QUI ?

Les immigrants arrivent aux États-Unis porteurs d'une identité qui peut fort bien n'avoir aucun rapport avec les critères fédéraux de classification raciale. Certaines catégories du recensement sont très générales. Par exemple, « Asiatique » désigne toute personne ayant des racines en Extrême-Orient, dans le Sud-Est asiatique et dans le sous-continent indien. Cela comprend des personnes qui, dans le recensement de 2000, ont indiqué leur race comme étant asiatique, indienne, chinoise, philippine, coréenne, japonaise, vietnamienne ou « autre asiatique » ou qui ont donné comme réponse Birman, Hmong, Pakistanais ou Thaïlandais. Comme les Latino-Américains, la plupart des Asiatiques s'identifient davantage avec leurs compatriotes qu'avec la catégorie générale d'Asiatiques utilisée par le gouvernement américain.

Étant donné la rigidité des catégories raciales et la fluidité de l'identité raciale et ethnique avec laquelle s'identifient les immigrants, il n'y a rien de surprenant à ce que bien des gens résistent aux classifications du recensement. En remplissant les formulaires du recensement de 1990, un demi-million

UN AMÉRICAIN HORS DU COMMUN ÉÉGALITÉ DES DROITS



S'inspirant du Mahatma Ghandi dans l'utilisation de la non-violence et de la désobéissance civile, **le pasteur Martin Luther King** (1929-1968) a dirigé le mouvement américain en faveur des droits civiques dans le but d'éliminer les obstacles juridiques ou institutionnels dressés contre les Afro-Américains et d'autres groupes minoritaires. De 1957 à 1962, Martin Luther King a parcouru quelque deux millions de kilomètres, prononcé plus de 2 500 discours, dirigé de nombreuses manifestations et a été arrêté plus de 20 fois, selon la Fondation Nobel qui lui a décerné le prix Nobel de la paix en 1964. Ce prix venait un an après la Marche sur Washington, durant laquelle, devant une foule de 250 000 personnes, il avait proclamé l'espoir « qu'un jour, les enfants d'anciens esclaves et les enfants d'anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir à la table de la fraternité (...), que mes quatre jeunes enfants vivront un jour dans un pays où ils seront jugés non par la couleur de leur peau mais par leurs qualités morales. » Martin Luther King a été assassiné en 1968. Son assassin a été arrêté et condamné à la prison à vie.

de personnes ont protesté contre l'instruction qui leur était donnée de n'indiquer qu'une race et en ont coché deux ou plus. Cela a incité le Bureau du recensement à autoriser l'identification avec plusieurs races dans les réponses au recensement de 2000. Le fait est que bien des gens, en particulier ceux qui émigrent aux États-Unis à l'âge adulte ainsi que les enfants issus de mariages interracialisés, estiment ne pas appartenir à l'une des quelques catégories raciales mentionnées dans le formulaire.

Bien qu'on soit généralement d'accord pour penser que la race et l'ethnie devraient être définies socialement et individuellement, et qu'elles le soient, pourquoi le gouvernement continue-t-il à recueillir ces données ? Cela tient dans une large mesure au fait que la race continue à jouer un rôle dans l'égalité des chances dans bien des sphères de la société américaine. D'importantes différences existent, en fonction de la race, dans les tendances économiques, dans l'emploi, la société et la santé et l'intérêt porté par le gouvernement à la collecte de données sur la race aide à documenter ces tendances. Les lois, la politique et les programmes conçus pour empêcher la discrimination raciale, comme la Loi sur les droits civiques et les lois sur les crimes inspirés par la haine, ont besoin de ces données.

L'AVENIR DE LA DIVERSITÉ

Si les États-Unis décidaient aujourd'hui de stopper l'immigration, la diversité raciale et ethnique de leur population continuerait à augmenter pendant des générations à venir. Pourquoi ? En raison de deux grandes tendances : plusieurs décennies de forte immigration et la volonté des Américains de faire abstraction de la race et de l'ethnie lorsqu'ils choisissent un conjoint. Si le premier de ces facteurs reçoit une grande attention, le second est rarement remarqué par le public, bien que l'augmentation du nombre de mariages interracialisés ait été exponentielle au cours des trente dernières années.

La dichotomie des États-Unis entre Blancs et Noirs a certainement changé, mais comment le nouveau groupe s'intégrera-t-il dans la société américaine ? Comment les personnes originaires du Mexique, de la République dominicaine, du Viêt Nam et de l'Inde modifieront-elles la stratification raciale et ethnique qui a commencé avec les Noirs et les Blancs ? Les divisions se sont-elles approfondies ou la génération actuelle d'enfants beaucoup plus panachée que celle de leurs parents (sur le plan racial) va-t-elle former un noyau cohérent quand ils grandiront et attendront l'âge adulte ?

Un passé marqué par l'intégration dans une seule et unique société, une seule et unique nation, de groupes disparates justifie grandement l'optimisme. Indépendamment de leur origine, les immigrants ont réussi, dans l'ensemble, à gravir les échelons sociaux et économiques de la société américaine. C'est une tendance qui devrait se poursuivre. ■

Note : les opinions exprimées dans le présent article ne reflètent pas nécessairement les vues ou la ligne d'action du département d'État des États-Unis.

Qui peut avoir la nationalité américaine ?

À de rares exceptions près, toute personne née aux États-Unis a la nationalité américaine, indépendamment de ses antécédents ethniques ou du pays d'origine de ses parents. Dans ce domaine, les États-Unis diffèrent de nombreux autres pays qui ne confèrent pas automatiquement la nationalité uniquement sur la base de la naissance d'un individu dans leur juridiction nationale.

L'ouverture a toujours caractérisé le processus d'octroi de la nationalité américaine depuis la fondation des États-Unis, en dépit des changements apportés au cours des années à la législation et aux règlements s'y rapportant. Avant 1866, la citoyenneté des personnes nées aux États-Unis n'était définie, sur le plan de la nationalité, ni dans la Constitution ni dans la législation fédérale. Cependant, en vertu du jus soli (droit du sol), les personnes nées aux États-Unis avaient généralement la nationalité américaine à la naissance. La Loi du 9 avril 1866 sur les droits civiques, ratifiée deux ans plus tard en tant que 14^e amendement à la Constitution, a officialisé cette disposition, déclarant que « tout individu né ou naturalisé aux États-Unis et soumis à leur juridiction est citoyen des États-Unis ».

Ce principe de jus soli est toujours en vigueur. Toutefois, certaines personnes nées aux États-Unis comme les enfants de chefs d'État ou de diplomates étrangers n'obtiennent pas la nationalité américaine en vertu du jus soli. Certaines personnes nées en dehors des États-Unis sont considérées comme américaines de naissance du fait de leurs parents, en vertu du principe de jus sanguinis (droit du sang) qui affirme qu'un enfant a la nationalité de ses parents.

En plus d'être acquise par la naissance, la nationalité américaine peut être obtenue par le biais de la naturalisation. La naturalisation exige généralement qu'une personne ait le statut de « résident permanent légal » et qu'elle ait résidé aux États-Unis pendant un certain nombre d'années. Les lois et règlements relatifs aux conditions d'acquisition de la nationalité américaine sont complexes. L'ambassade ou le consulat des États-Unis le plus proche doivent être consultés pour l'obtention de renseignements complémentaires. Le Congrès des États-Unis a le pouvoir de voter les lois relatives à la nationalité. ■

PORTRAITS

Nous présentons ci-après le portrait de treize personnes dont la vie, les origines et la profession reflètent assez bien la façon dont les gens vivent aujourd'hui aux États-Unis. Pour les uns, il s'agit de gens ordinaires, pour d'autres de personnalités ayant atteint une certaine notoriété.

Renea Slater



Hibba Abugideiri



W. Richard West



Hailey Joel Osment



Diane Young Parker et Ray Young



Craig Saffoe



Enes Elezovic



Michael Jinbo



Reymundo Govea



Helen Fitzhugh

Anne Korff



Colin Powell



Stephen Johnson



PORTRAITS

Professeur d'université – Saisir les possibilités offertes

À bien des titres, **Hibba Abugideiri**, Américaine naturalisée, personnifie à la fois la société moderne et la société traditionnelle. Ses études supérieures (elle a un doctorat en histoire de l'Université de Georgetown) et sa carrière professionnelle (elle est professeur d'histoire du Moyen-Orient à l'Université George Washington) font d'elle une femme parfaitement moderne tandis que son profond attachement aux pratiques de l'Islam et sa vénération pour sa famille la maintiennent fermement ancrée dans les valeurs traditionnelles.

Née au Soudan, Hibba est arrivée aux États-Unis avec ses parents à un très jeune âge, pour permettre à son père de préparer un doctorat en agriculture à l'Université du Wisconsin située à Madison. Ses parents avaient la ferme intention de regagner le Soudan une fois que le père de famille aurait terminé ses études, étant donné qu'ils désiraient utiliser l'éducation qu'ils auraient acquise aux États-Unis pour contribuer au développement de leur pays natal. Mais ils en furent empêchés lorsque son père fut mis sur la liste noire pour raisons politiques et se vit refuser l'autorisation de revenir au pays. Dès les années 1980, la famille avait abandonné tout espoir de regagner le Soudan ; tous les membres de la famille Abugideiri, y compris Hibba, obtinrent la nationalité américaine en 1984.

Hibba profita au maximum des possibilités que lui accordait son pays d'adoption et elle obtint successivement une licence, une maîtrise et un doctorat dans des universités américaines. Elle est devenue une spécialiste de renom dans les domaines de l'histoire du Moyen-Orient et de l'Islam, consacrant de nombreux écrits à ces sujets et les enseignant au niveau universitaire. Elle a également partagé ses connaissances avec de nombreux auditeurs étrangers, notamment au Malawi, à Trinidad, en Ouzbékistan et en Azerbaïdjan, sous les auspices du Programme de conférenciers et spécialistes américains du département d'État.

Hibba pense que sa participation à ce programme lui a non seulement permis d'apporter une importante contribution à ses auditeurs étrangers mais qu'elle a été personnellement et professionnellement enrichissante. Jamais elle n'oubliera l'hospitalité chaleureuse et la bienveillance de ses hôtes étrangers, dans les villages comme

dans les grandes villes.

Elle a également été très impressionnée par les étudiants d'université qu'elle a rencontrés à l'étranger dans le cadre de ce programme, des étudiants qui non seulement étaient bien informés sur les États-Unis et les autres pays mais qui avaient aussi leurs propres idées sur le monde. En tentant de voir le monde à travers les yeux de ces étudiants, Hibba a pu envisager son expérience sous un nouveau jour et apprécier davantage la diversité culturelle, dit-elle. Comme elle l'explique : « Nous tenons souvent pour acquis les nombreux avantages qu'ont les gens dans ce pays, au point d'oublier parfois que les habitants des autres pays ont un patriotisme et un amour de leur pays qui leur sont propres et qui sont ancrés dans leur culture et dans leur histoire. »

En dépit de son succès américain, Hibba n'a jamais perdu de vue les valeurs islamiques traditionnelles, valeurs qu'elle juge compatibles avec des traditions séculaires américaines comme la liberté politique et l'égalité des chances. Elle se déclare encouragée par l'activisme politique croissant des musulmans américains qui, d'après elle, peuvent apporter une importante contribution au processus politique américain et jouer un rôle positif dans les rapports entre les États-Unis et les pays musulmans.

Quand on lui demande quels conseils elle donnerait à un jeune, aux États-Unis ou à l'étranger, elle répond qu'elle l'inciterait à rechercher le savoir sous toutes ses formes car c'est la clé du succès dans toutes les sphères de la société aussi bien que la clé de la réussite personnelle. La vie de Hibba en témoigne.

– Steven Lauterbach



HIBBA ABUGIDEIRI

Étudiant – Triompher de l'adversité

Enes Elezovic, réfugié bosniaque de 19 ans qui espère obtenir la nationalité américaine cet été, est étudiant de première année au collège universitaire Grand View, situé dans la ville où il habite, Des Moines (Iowa). Quand on apprend tout ce dont Enes a été le témoin dans son existence, quand on a vu l'horreur de près et personnellement, comme il l'a fait, les États-Unis sont un beau pays.

Enes avait six ans et vivait à Mostar, deuxième ville de Bosnie, lorsque la guerre éclata, en 1991. Les Elezovic menaient une vie aisée. Son père, Sedat, était pilote d'hélicoptère dans l'armée bosniaque depuis dix ans et vivait avec sa famille. Sa mère, Ljubica, « Lu » pour la plupart des gens, était psychiatre. Son frère Semir, actuellement élève de seconde dans un lycée de Des Moines, était bébé.

Les Elezovic sont partagés sur le plan religieux : Sedat est musulman et Lu catholique. Mais pendant longtemps, les familles avaient pu vivre sans craindre une oppression fondée sur des raisons religieuses ou ethniques.

Qu'arriva-t-il ? « La guerre éclata en Croatie mais nous savions que les Serbes et les Croates allaient venir en Bosnie parce qu'ils voulaient des terres », dit Enes. « Les bombardements commençaient chaque jour vers six heures du matin. Une cloche sonnait et nous devions tous descendre à la cave. Les avions lâchaient leurs bombes tout autour de nous. Les tirs d'artillerie étaient constants. J'avais très peur et tout allait si vite qu'il était difficile de comprendre ce qui se passait. »

« Pendant six mois, nous avons vécu je ne sais trop comment au milieu de la guerre, puis on nous a dit qu'il fallait partir. Nous avons un jour pour faire nos bagages et partir. Nous avons abandonné pratiquement toutes nos possessions. Autant que je me souvienne, nous ne savions pas si quelqu'un allait tenter de nous capturer, si on allait nous laisser sortir de Bosnie ou même si nous allions pouvoir entrer dans un autre pays. Nous devions simplement partir. »

Un oncle, qui s'était installé à Achen, en Allemagne, conseilla aux Elezovic de tenter de le rejoindre. « Nous avons dû quitter la Bosnie sans mon père. Nous ne savions pas si nous le reverrions un jour, dit Enes. Un grand nombre de mes amis ont perdu leur père dans la guerre. »

Au bout de trois jours, Lu Elezovic et ses deux jeunes fils sortirent de Bosnie et arrivèrent à

PORTRAIT

Achen. Six mois plus tard, Sedat les rejoignait. La famille se mit alors à se faire une nouvelle vie en Allemagne, espérant remplir les conditions requises, au bout de six ans de résidence, pour acquérir la nationalité allemande.

« Puis l'Allemagne décida que les réfugiés étaient trop nombreux et changea le règlement de sorte qu'il fallait désormais huit ans de résidence avant de pouvoir être naturalisé. Les gens qui vivaient dans le pays depuis moins longtemps devaient partir. »

Un ami bosniaque qui s'était établi dans l'Iowa, Hugo Smaljovic, contacta les Elezovic et leur suggéra de se joindre à lui. Après une visite à l'ambassade des États-Unis en Allemagne, les Elezovic apprirent qu'ils seraient les bienvenus aux États-Unis en tant que réfugiés. Le 16 février 1999, ils arrivèrent à Des Moines pour se joindre aux quelque 3 000 Bosniaques établis dans la capitale de l'Iowa.

Enes s'inscrivit dans une école de Des Moines, dans une classe de cinquième. Il parlait couramment la langue des Bosniaques, le serbo-croate, et était relativement à l'aise en anglais qu'il avait étudié pendant quatre ans en Allemagne.

Il connaissait également une autre forme de communication comprise et aimée à travers le monde : le football. Enes venait tout juste de commencer à jouer au football à l'âge de six ans quand la guerre avait éclaté. Il avait ensuite fait du foot pendant les six années de séjour de sa famille en Allemagne. Dans la région de des Moines, il fit bientôt partie d'équipes d'amateurs, certaines composées de joueurs de son âge, d'autres d'adultes. Il devint membre de l'équipe de première catégorie de son lycée, Roosevelt High School. Avec sa taille de 1 m 80 et ses 70 kg, il était l'un de ces joueurs qui semblent pouvoir courir toute une journée sans se fatiguer. En terminale, il fut sélectionné comme joueur de première équipe pour l'ensemble de l'État. Il avait été recruté par plusieurs collèges universitaires avant de choisir Grand View, où il projette d'étudier le commerce international.

Ses parents, maintenant âgés de 42 ans, ont parfaitement réussi à se recycler dans les milieux d'affaires américains. Sedat est chef de service dans une usine, Lu un agent immobilier prospère. Ils sont propriétaires de trois maisons et les loyers qu'ils perçoivent s'ajoutent à leur revenus. De plus, tous travaillent pour la société familiale, Tip Top Cleaning, entreprise

de nettoyage de maisons, de bureaux et de chantiers de construction.

Il y a trois étés, les parents d'Enes lui ont demandé d'accepter un emploi de manœuvre dans un entrepôt où beaucoup des adultes bosniaques de Des Moines ont leur premier emploi. « Ce faisant, mes parents cherchaient moins à me faire travailler qu'à me montrer clairement ce qu'est la vie, explique-t-il. Nous travaillions de dix-huit heures à cinq heures du matin. Quand j'ai vu nos compatriotes travailler si dur simplement pour subvenir aux besoins de leur famille, j'ai éprouvé pour eux un nouveau respect. »

Comme pour beaucoup de Bosniaques venus aux États-Unis en tant que réfugiés, sa famille est la chose la plus importante pour lui.

« A cause de tout ce par quoi nous sommes passés, j'ai le plus profond respect pour mes parents. La guerre les a contraints à adopter un nouveau genre de vie, à trouver de nouveaux emplois, de nouveaux amis, de nouveaux pays. Il est dur de survivre dans une société différente de la vôtre. Vous devez être capable de vous adapter à des valeurs différentes. »

Enes dit que son père compare la liberté et maintenant la possibilité de faire des études universitaires aux États-Unis à une clé. Mon père me dit : « Maintenant, c'est à toi de mettre la clé dans la serrure, de la tourner à gauche pour fermer ou à droite pour ouvrir, à toi de décider. »

Enes a du rêve américain une conception quelque peu différente de celle de certains Américains. « A mes yeux, ce n'est pas uniquement une question d'argent. C'est davantage l'idée d'être heureux dans ce qu'on entreprend et de ne jamais abandonner la partie. » – *Chuck Offenburger*



ENES ELEZOVIC

Professeur de Sciences – Défier les conventions

Helen Fitzhugh a vécu pendant la majeure partie du xx^e siècle. Elle est née en décembre 1910 et, à 94 ans, déborde toujours d'entrain, attendant de voir, avec son enthousiasme et son optimiste habituels, ce que le xx^e siècle apportera. Helen est une femme de petite taille, dynamique, pleine de vie et de curiosité intellectuelle. Elle se plaît dans la résidence Kendal pour personnes âgées située à Oberlin (Ohio) où elle vit, à proximité du Collège universitaire d'Oberlin et de son conservatoire de musique de renommée internationale. On la voit souvent dans le public de conférences et concerts, assise dans les premiers rangs pour ne rien perdre.

Sa vie a été non seulement longue mais pleine d'aventures et de réalisations. « J'appartiens à une lignée solide d'immigrants, explique-t-elle. Mes parents étaient Joseph Vassau, dont la famille franco-canadienne s'était établie au Wisconsin au milieu des années 1800, et Theresa Hirsch, membre d'une famille juive originaire d'Allemagne, qui était également arrivée aux États-Unis au milieu des années 1800 et avait fondé un commerce dans le Montana. À un moment donné, je ne sais pas exactement quand, les deux familles se sont rencontrées et trois des fils Vassau ont épousé trois des filles Hirsch. À l'époque de son mariage, mon père était acheteur de bétail pour une conserverie de viande de Saint-Paul, dans le Minnesota. »

Quelques années plus tôt, en 1862, le Congrès des États-Unis avait adopté le Homestead Act, loi qui accordait 64 hectares de terrain appartenant à l'État aux immigrants qui acceptaient de rester sur la propriété pendant cinq ans et de la mettre en valeur. Joseph Vassau fit sa demande et obtint un terrain dans le Dakota du Nord, à 24 kilomètres environ de la frontière canadienne, près de Willow City, un bourg de quelque 500 habitants. Sa femme et lui s'y installèrent, construisirent une maison, aménagèrent un vaste potager et élevèrent deux ou trois vaches, récoltant assez pour se nourrir. Joseph continuait à travailler à la conserverie. « La vie était difficile pour mes parents, dit Helen, et les hivers horriblement rudes mais ils persévèrent. » Leurs cinq enfants, quatre garçons suivis d'Helen, la benjamine, naquirent dans la ferme.

Quand Helen termina sa troisième année d'études secondaires à Willow City, la famille alla s'installer dans une petite ville du sud-est

PORTRAIT

du Montana. Dans sa nouvelle école, indique Helen, « le professeur de sciences me dit que ses cours m'intéresseraient peut-être ». Ce fut le cas en effet, au grand étonnement des autres élèves car, à l'époque, les sciences n'étaient pas considérées comme un sujet approprié pour les jeunes filles. Helen devint cependant la meilleure élève de sa classe et on l'envoya participer à un concours de science au niveau de l'État, qu'elle remporta, battant un certain nombre de garçons époustouflés.

Décrétant que les écoles du Montana n'étaient pas assez bonnes pour une fille aussi intelligente et curieuse qu'Helen, son père l'envoya vivre chez l'un de ses frères aînés qui habitait Minneapolis (Minnesota). Elle prit tous les cours de science que le lycée de Minneapolis lui offrait puis entra à l'Université du Minnesota où elle choisit comme matières principales les sciences et les mathématiques. Mais le professeur de chimie rendait la vie si difficile à Helen et aux autres étudiantes qu'elle finit par quitter l'Université du Minnesota en faveur de l'université du Colorado.

On était alors dans les années 1930, la grande crise économique avait commencé et « l'argent était rare ». Helen obtint un certificat d'aptitude à l'enseignement et, comme c'était une carrière qui faisait bon accueil aux femmes, elle trouva un poste d'institutrice dans une école rurale située dans l'est du Colorado. Elle logeait chez des fermiers et faisait la classe à huit ou dix élèves de tous les niveaux du primaire groupés dans une seule pièce. Elle enseigna pendant deux ans, suivant elle-même des cours pendant l'été pour obtenir son diplôme universitaire.

Helen se vit ensuite offrir un poste à Green River, dans le Wyoming. « Je l'acceptai, raconte-t-elle, découvrant, à ma plus grande joie, que j'enseignerais les sciences à tous les élèves des classes inférieures. C'est à ce moment là qu'à l'hôtel où je vivais, j'ai rencontré Edward Fitzhugh, dont le travail consistait à inspecter les terrains appartenant à la Union Pacific Railroad pour y déceler la présence éventuelle de minéraux.. « Nous avons passé de nombreuses soirées ensemble, à faire connaissance dans le drug store adjacent à l'hôtel ».

Ils se marièrent en août 1942. « Peu après, dit-elle, Ed fut appelé à Washington pour travailler pour le Bureau des Mines. La deuxième guerre mondiale était en cours et le gouvernement américain cherchait des gens pour l'aider à découvrir les minéraux dont on avait besoin pour l'effort de guerre. » Helen trouva presque

immédiatement un emploi de professeur de sciences, puis de chimie. « Tant d'hommes étaient dans l'armée que les femmes qui avaient des connaissances en sciences étaient soudainement très recherchées. »

Après la guerre, Helen et Ed vécurent plusieurs années dans l'État de New York où naquirent leurs enfants, Ann et Ned, puis ils allèrent s'installer à Cleveland (Ohio). Là, Ed devint géologue principal de la Republic Steel Corporation. Pendant des années, il fit de nombreux voyages pour la société, parcourant plus de 600 000 kilomètres à la recherche de minéraux, en Amérique du Sud, en Afrique, au Moyen-Orient et en Asie.

« Une fois que nos enfants ont été assez grands pour que je puisse m'absenter quelque temps, dit Helen, j'ai commencé à voyager avec mon mari. » Elle s'est rendue avec lui dans tous les pays d'Amérique du Sud ainsi qu'en Chine, au Japon, en Russie et dans différentes régions d'Europe.

Après le décès d'Ed, en 1989, Helen a continué à vivre à Cleveland jusqu'à 2001, date à laquelle elle est allée se fixer à Oberlin. Les services médicaux de la résidence prendront soin d'elle jusqu'à la fin de ses jours, bien qu'elle paraisse trop pleine de vitalité pour en avoir besoin de si tôt.

Quand elle jette un regard en arrière sur près d'un siècle d'existence, Helen est heureuse de la vie qu'elle a menée. « Il nous a fallu travailler dur pour obtenir ce que nous avons acquis, dit-elle, et nous le faisons de bon gré. Nous ne nous attendions pas à ce que quelqu'un nous en fasse cadeau. » Helen est également fermement convaincue que traiter les autres comme elle aimerait qu'on la traite est une très bonne façon de concevoir la vie, pour soi-même et pour son prochain. « J'essaie toujours de me demander si ce que je m'apprete à faire ou à dire risque de nuire à quelqu'un. Si seulement nous pouvions vivre de cette façon, nous nous en trouverions tous beaucoup mieux », dit-elle. – *Robert Taylor*



HELEN FITZHUGH

Responsable d'équipes de paysagistes – Faire les choses bien

« Je vais vous parler du rêve américain », annonce **Reymundo Govea**, âgé de 34 ans. « C'est la possibilité que j'ai eue de travailler, de faire des études, de faire mes preuves, de me marier, d'acheter une maison et de vivre dans un pays libre. »

Reymundo avait quatorze ans quand son oncle l'a encouragé à quitter San Joaquin (Mexique), qui comptait 40 habitants, pour aller vivre à Houston (Texas). Ce déménagement allait lui permettre de retrouver son père, qui travaillait à Houston pour envoyer de l'argent à sa femme et à ses quatre fils restés à San Joaquin. Reymundo a obtenu un visa temporaire pour se rendre à Houston, a décidé d'y rester et est entré en sixième année d'études. Il ne parlait pas anglais.

« Même si la langue me posait problème, les choses se sont bien passées à l'école pendant huit mois environ », raconte-t-il. Mais Reymundo s'est aperçu qu'il aimait bien avoir son propre argent pour ses propres besoins ou pour envoyer au Mexique. Il a donc arrêté ses études pour travailler dans des restaurants de Houston. Un an plus tard environ, un cousin qui travaillait à Baltimore (Maryland) pour le Groupe Brickman, prestataire national de services de jardiniers-paysagistes, a persuadé Reymundo, qui avait alors seize ans, de venir à Baltimore. Reymundo a mis de l'argent de côté et a acheté un billet d'avion.

« Quand mon cousin m'a accompagné chez Brickman pour faire une demande d'emploi, je leur ai dit que j'avais 18 ans parce que je voulais vraiment travailler chez eux », explique-t-il. Cela se passait en 1986 et pour travailler il suffisait de présenter une pièce d'identité et une carte de sécurité sociale, que Reymundo avait obtenue au Texas. Il a été engagé et affecté à une équipe chargée de tondre le gazon d'un grand ensemble d'appartements.

Reymundo n'oubliera jamais sa première journée de travail. Le complexe résidentiel était plus grand que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors, et tous les bâtiments, les routes et les pelouses se ressemblaient. On lui a indiqué où il devait tondre le gazon et où retrouver le reste de l'équipe quand il aurait terminé. « J'ai passé la tondeuse à gazon autour d'un bâtiment, et puis d'un autre et encore d'un autre, et je me suis ensuite aperçu que j'étais perdu. J'ai abandonné

PORTRAIT

la tondeuse et j'ai commencé à marcher, en espérant retrouver mon équipe. On s'est finalement rencontrés, mais il a ensuite fallu partir à la recherche de la tondeuse à gazon. »

Le premier supérieur hiérarchique de Reymundo était exigeant et strict : « Il m'a appris à tondre une pelouse, à tailler, à ratisser et à planter, et à bien le faire. Je devais corriger tout ce que je n'avais pas fait correctement. »

Reymundo était déterminé à apprendre autant de choses que possible pour pouvoir progresser, et quelques années plus tard, son dur labeur a porté ses fruits. On lui a donné la possibilité d'encadrer une équipe de travail. « J'étais content de cette promotion », se souvient-il, « mais j'ai dû alors admettre que j'avais menti sur mon âge pendant le recrutement. Je sais que je n'aurais pas dû le faire, mais j'avais besoin de ce travail pour aider ma famille. » Il avait alors 18 ans et Brickman a accepté qu'il garde son emploi mais a exigé qu'il obtienne un permis de travail et un permis de conduire, ce qu'il a fait. Il a également commencé à faire une demande de « carte verte » (pour établir sa résidence permanente aux États-Unis) et de nationalité américaine, qu'il a obtenue en 1995.

Pendant ses premières années à Baltimore, Reymundo travaillait le jour chez Brickman et apprenait l'anglais le soir. C'était difficile, mais il savait qu'il devait apprendre cette langue pour progresser. Et c'est ce qu'il a fait. Environ cinq ans après s'être perdu dans le complexe immobilier, Reymundo a été nommé responsable du service de maintenance de Brickman, à la tête de six équipes de cinq ou six hommes chacune, en majorité de jeunes Latino-Américains espérant également avoir la possibilité de faire leurs preuves. Les conseils qu'il leur donne sont les mêmes que ceux qu'il a reçus : « Vous pouvez réussir à condition d'être disciplinés et prêts à faire du bon travail. »

Reymundo estime que la plupart des problèmes d'ordre moral et éthique au travail peuvent être évités « tant que je dis aux membres de mes équipes ce que j'attends d'eux sur le plan professionnel et personnel, et ce qui se passera s'ils abusent de cette confiance. Heureusement, j'ai eu très peu de problèmes de ce type. » Manifestement, Reymundo adore son travail : « C'est le meilleur travail qui soit. J'ai l'occasion de travailler à l'extérieur, avec mes collègues et avec la direction, et je suis fier de ce que nous faisons. »

Reymundo travaille chez Brickman depuis 18 ans et est considéré comme un employé exceptionnel. D'après Mark Lucas, directeur de la filiale de Brickman à Baltimore : « Reymundo défend ses hommes ; il est très honnête, soucieux du bien-être d'autrui, travaille dur et c'est un plaisir d'être à ses côtés. » Reymundo apparaît dans les vidéos de formation de Brickman et parle souvent de son expérience à des groupes d'employés. « Je rappelle aux gens de ne pas considérer comme acquis les privilèges extraordinaires que nous avons dans ce pays », dit-il.

Beaucoup de choses ont changé depuis que Reymundo a immigré aux États-Unis il y a vingt ans. « La technologie est le plus grand changement, et j'ai mis du temps à m'habituer à l'informatique », explique-t-il. « Aujourd'hui, il y a également des hispanophones partout et beaucoup de boutiques hispaniques. »

Reymundo est marié et a un beau-fils. Dès que l'occasion se présente, il conseille aux jeunes de « faire des études ; si vous travaillez dur, vous pourrez réussir ». Lorsqu'il n'est pas à son travail ou en train de regarder l'équipe de football américain des Baltimore Ravens, Reymundo aide ses voisins, dont beaucoup sont âgés, à faire et à aménager leur jardin.

Il y a 10 ans environ, Reymundo a fait venir sa mère et ses frères pour qu'ils vivent à Baltimore. « Ma famille et ma foi sont les choses les plus importantes de ma vie », dit-il.

– *Cathy Lickteig Makofski*



REYMONDO GOVEA

Chef d'orchestre – Concilier liberté et responsabilité

Né dans une famille d'origine américano-japonaise à Honolulu (Hawaï), **Michael Jinbo** est devenu un grand nom de la musique classique américaine. Il est directeur musical de l'École Pierre Monteux des chefs d'orchestre et musiciens d'orchestre située à Hancock (Maine) et chef d'orchestre de la « Nittany Valley Symphony » à State College (Pennsylvanie). Lorsqu'il n'est pas dans l'un ou l'autre de ces lieux, il vit à New York.

Les arrière-grands-parents de Michael ont quitté le Japon pour Hawaï à la fin du XIX^e siècle. Hawaï était une monarchie jusqu'en 1893, est devenu un territoire des États-Unis en 1900 et le cinquantième État de l'Union en 1959. Ce statut d'État a été accordé trois ans seulement après la naissance de Michael en mai 1956 ; il ne se souvient donc pas s'être jamais considéré comme autre chose qu'un citoyen américain, bien que cette certitude n'ait pas été partagée par tous. Adolescent, il a eu l'occasion d'assister à un festival de musique en Californie et plusieurs fois on lui a demandé si c'était sa première visite aux États-Unis. « Cela ne m'a pas beaucoup plus », se souvient-il.

C'est à l'école primaire que Michael a commencé à s'intéresser à la musique. « Je suis allé dans des établissements scolaires publics », raconte-t-il, « et en cinquième année de primaire, nous avons tous passé un test d'aptitude musicale pour évaluer notre perception des notes et du rythme. En fonction de ce test, certains élèves ont eu la possibilité d'apprendre à jouer, en groupe, d'un instrument à cordes en sixième année. Je me souviens avoir tout de suite su que c'était ce que je voulais faire, même si je n'avais pas écouté de musique classique à la maison. L'idée de jouer du violon me plaisait. »

Il a suivi les cours d'instruments à cordes de l'école publique en sixième et en septième année d'études et a commencé l'année suivante à prendre des cours particuliers de violon. « Bien que j'aie commencé 'tard' pour un joueur d'instrument à cordes, dit-il, j'ai progressé très rapidement et suis devenu l'un des meilleurs à Hawaï. À la fin de mes années de lycée, j'étais premier violon de la Symphonie de jeunes d'Hawaï et de l'orchestre de l'État d'Hawaï. Lauréat d'un concours de concerto, j'ai joué en solo avec la symphonie d'Honolulu pendant ma

PORTRAIT

dernière année de lycée. »

Après avoir été classé premier de son lycée, il a été accepté par cinq grandes universités. Il a fini par choisir l'université de Chicago « en raison du montant de l'aide financière qui était offerte », explique-t-il. « Compte tenu de la qualité de l'enseignement, des frais de scolarité et du montant de l'aide financière accordée, l'université de Chicago était la meilleure université dans laquelle ma famille pouvait se permettre de m'envoyer, et seulement au prix de grands sacrifices financiers. »

Pendant ses quatre années passées à l'université, Michael a été le premier violon de l'orchestre de l'université et de la collectivité locale et a commencé à diriger un orchestre durant sa quatrième année. « Une amie m'a proposé de me confier un petit orchestre de jeunes qu'elle ne souhaitait plus diriger », explique Michael. « C'était un emploi à mi-temps. J'ai suivi le seul cours de direction d'orchestre offert à l'université, ai fait quelques remplacements de chef d'orchestre et ai ensuite dirigé tout seul quelques concerts. »

Après avoir obtenu une licence en musique de l'université de Chicago et une maîtrise de chef d'orchestre de l'école de musique de l'université Northwestern, Michael a commencé pendant l'été 1983 à suivre les cours de l'école Pierre Monteux. (Pierre Monteux, l'un des plus grands chefs d'orchestre du XXe siècle né en France et naturalisé américain en 1942, a fondé en 1943 dans l'État du Maine une université d'été qui attire encore aujourd'hui des chefs d'orchestre et musiciens du monde entier. Lorsque Michael est arrivé, l'école était dirigée par Charles Bruck, qui avait été l'élève de Pierre Monteux à Paris et l'avait remplacé à sa mort en 1964.)

La carrière de Michael Jinbo n'a pas tardé à prendre son essor. « En 1990, raconte-t-il, on m'a proposé d'être directeur musical et chef d'orchestre de la Nittany Valley Symphony en Pennsylvanie. Puisque c'était un poste à mi-temps, je faisais l'aller-retour de Chicago, où je vivais, lorsque cela était nécessaire. J'ai également continué à travailler comme violoniste indépendant à Chicago. Quelques années plus tard, j'ai été sélectionné, au terme d'une audition, comme chef d'orchestre assistant de la North Carolina Symphony. Enfin, vers l'âge de 35 ans, j'étais chef d'orchestre à plein temps. »

Par ailleurs, Michael a continué à aller étudier auprès de Bruck tous les étés dans le

Maine à l'école de Monteux, et a fini par devenir l'assistant de ce dernier. À la mort de Bruck durant l'été 1995, au milieu d'un programme de six semaines, Michael a assuré la direction des cours ; il a fini le programme et a ensuite été nommé directeur musical par le conseil d'administration de l'école. Il a démissionné de ses fonctions à la North Carolina Symphony, mais en est maintenant à sa quinzième saison à la Nittany Valley Symphony et fêtera pendant l'été 2005 ses dix ans passés au poste de directeur musical de l'école de Monteux.

La réussite de Michael confirme sa conception du rêve américain : « C'est un pays qui nous donne la liberté d'être ce que nous voulons être et de faire ce que nous voulons faire, tant que nous acceptons la responsabilité et les limites qui doivent coexister avec cette liberté. »

Michael constate cependant à quel point les choses changent. « Non seulement notre pays mais également le monde entier semblent maintenant évoluer beaucoup plus rapidement et être beaucoup plus complexes », dit-il. « J'ai l'impression que, en tant qu'Américains, nous ne sommes plus considérés de la même façon par le reste du monde, et nous ne nous voyons pas non plus de la même manière. Je trouve bien dommage qu'il y ait tellement de sensibilités exacerbées et d'antagonismes entre les différents groupes. »

Mais il ne perd pas espoir. « Nous pouvons retrouver notre sentiment d'identité, dit-il, en suivant simplement quelques règles élémentaires : faire de son mieux, toujours essayer de nourrir les meilleures pensées à l'égard des autres, et apprendre à persister. C'est peut-être ce dernier point qui est le plus dur. »

– Robert Taylor



MICHAEL JINBO

Homme d'affaires international – Gérer les risques

Stephen Johnson, qui vit à Singapour depuis 13 ans, est actuellement directeur du groupe d'investissement mondial Asiawerks. Steve a des origines familiales peu communes, ainsi qu'un parcours intéressant. Il est né dans l'État du Michigan, d'un père amérindien à 100 %, membre de la tribu des Saginaw Chippewa, et d'une mère d'extraction polonaise-catholique et russe-juive. Ses parents se sont rencontrés pendant leurs études à l'université du Michigan.

Pendant son adolescence, le talent de Steve pour le football américain, ainsi que ses excellents résultats scolaires au lycée, ont attiré l'attention des recruteurs de plusieurs universités de premier plan, dont l'université de Pennsylvanie à Philadelphie, où il a été membre et capitaine de l'équipe de football américain et a fait ses études supérieures. L'Université de Pennsylvanie, où il a obtenu un diplôme de finance à l'école Wharton, a fourni à Steve une éducation qui dépassait le seul cadre scolaire. Ainsi qu'il le dit lui-même : « J'y ai beaucoup appris, le plus souvent en dehors des salles de classe. L'université était un mélange de gens venant de tous les horizons, qui se motivaient tous les uns les autres pour réaliser de grandes choses. »

C'est également en dehors des salles de classe que Steve a appris à quel point il était important de travailler dur. Pendant la plupart des vacances d'été durant ses années d'université, il a travaillé dans le secteur du bâtiment, six jours par semaine, et jusqu'à 12 heures par jour. Passionné d'aventure et de voyages, il a passé un été au Royaume-Uni dans le cadre d'un programme d'échange lui donnant un titre de travail. Il est parti pour Londres sans avoir obtenu au préalable d'emploi et sans même savoir où loger, pensant qu'il serait facile de trouver emploi et logement. Il s'est vite aperçu du contraire et a dû chercher longtemps et sans ménager aucun effort avant de finalement trouver un travail de barman dans un pub de South Kensington du nom d'Anglesea Arms.

PORTRAIT

Mais il ne s'en est pas contenté et a continué à chercher jusqu'à ce qu'il trouve finalement un poste dans le secteur de la finance. La journée, il travaillait dans la finance, mais a gardé son travail de barman trois soirs par semaine, parce que les contacts avec la population locale et la découverte de la vie britannique lui plaisaient. Steve estime que son travail de jour lui a donné les bases nécessaires à la réussite de sa carrière et que son séjour à Londres a fait naître chez lui un intérêt pour les cultures et les peuples étrangers.

Steve a passé la plus grande partie de sa carrière dans le secteur instable et complexe, mais très intéressant et valorisant, de l'échange des produits dérivés et de la gestion du risque. Comme l'explique Steve : « Les taux de change sont souvent le premier indicateur subissant les conséquences des événements mondiaux, et c'est fascinant d'aller travailler et d'avoir une tâche qui change tous les jours. »

Son travail lui a également permis de voyager dans de nombreux pays d'Asie et de découvrir les divers cultures et peuples de ce continent. Cela a été à son avis très valorisant, sur le plan personnel et professionnel, de découvrir de façon approfondie des cultures étrangères comme on ne peut le faire qu'en y vivant à long terme et en gardant l'esprit ouvert. D'après lui, les Américains qui ne voyagent que rarement ou jamais en dehors des États-Unis ont tendance à avoir une vision des choses trop axée sur les États-Unis et pourraient profiter d'une plus grande ouverture sur différentes cultures. De même, ses longs séjours à l'étranger lui ont permis de considérer son propre pays avec plus d'objectivité que s'il était resté toute sa vie aux États-Unis.

Les nombreuses années que Steve a passées à l'étranger n'ont cependant en rien diminué l'admiration qu'il porte aux États-Unis ni la fierté qu'il ressent vis-à-vis de ses origines amérindiennes. Il a fait le voyage de Singapour à Washington pour participer en septembre 2004 aux cérémonies d'ouverture du Musée national des Indiens d'Amérique. Être présent à l'ouverture et défilé sur l'esplanade nationale de Washington en compagnie de dizaines de milliers d'Amérindiens en costume traditionnel a été une profonde expérience pour lui. Comme de nombreuses personnes d'origine amérindienne, Steve a parfaitement conscience des injustices commises par le passé à l'encontre des peuples amérindiens et estime que l'ouverture du Musée

national des Indiens d'Amérique rend finalement hommage comme il se doit aux premiers habitants de la nation et aux nombreuses contributions que les Amérindiens ont apportées à tous les aspects de la vie de la culture américaine. – *Steven M. Lauterbach*



STEPHEN JOHNSON

Auteur, directrice de chorale, etc. – être fidèle à soi-même

« Ma première ambition dans la vie était d'essayer tout ce qui retenait mon intérêt et ma curiosité, de faire beaucoup de voyages et d'étudier les gens, et de ne jamais oublier que le succès, c'est de se relever une fois de plus qu'on ne tombe », confie **Anne Korff**, de Newport News (Virginie). Même si elle dit avec modestie « être encore en cours de fabrication », le fait est qu'elle a déjà beaucoup accompli dans la vie.

Son curriculum vitae le confirme : elle a servi dans la marine des États-Unis et été chanteuse de cabaret, animatrice d'émissions télévisées sur les arts culinaires, présentatrice d'un bulletin météorologique au petit écran, et la liste continue. Deux fois veuve alors qu'elle est encore jeune, elle élève cinq enfants en cumulant deux emplois. Dans la mesure du possible, elle les amène sur le lieu de son deuxième emploi de la journée, leur aménageant un petit lit dans sa loge au night-club ou sous le comptoir du bureau de location de voitures à l'aéroport.

Aujourd'hui dans sa soixante-dixième année et mariée à un officier de l'armée de l'air à la retraite, Anne est plus occupée que jamais : elle dirige une chorale féminine de trente-deux voix (dont elle est la fondatrice), voyage et organise des tournées en Écosse, rédige des articles pour des magazines et des bulletins d'information, et travaille comme bénévole pour son église, pour un centre d'interprétation de la nature et pour diverses organisations civiques et militaires. « Je veux finir épuisée, et non rouillée », dit-elle en riant.

Anne grandit à Savannah (Géorgie), en plein cœur du sud des États-Unis. Ses grands-parents maternels avaient émigré d'Europe de l'Est vers 1900 ; c'est aux États-Unis qu'ils se sont rencontrés et qu'ils se sont mariés. Son père, Écossais, se rendait souvent aux États-Unis en compagnie d'une troupe musicale et il a fini par s'installer en Géorgie un jour où il n'avait pas les fonds nécessaires pour regagner son pays. Quand elle était enfant, son père sillonnait le sud du pays, participant à des spectacles de variétés qui donnaient dans le vaudeville.

En 1950, avec la guerre de Corée pour toile de fond, Anne, qui n'a pas les moyens de poursuivre des études supérieures, s'engage dans la marine. « Je voulais vraiment servir mon pays parce que j'avais peur que nous ne perdions notre liberté si nous n'étions pas prêts à lutter pour elle.

PORTRAIT

C'était aussi l'occasion pour moi de parfaire mon éducation », se souvient-elle.

À l'époque, les femmes enrôlées dans la marine n'avaient pas le droit de partir en mer. « Mais pour beaucoup d'entre nous, c'était la première fois que nous étions payées autant que les hommes pour faire le même travail qu'eux », se rappelle-t-elle. La population civile n'appréciait pas toujours, ajoute-t-elle. « On nous soupçonnait de chercher un mari ou d'être des femmes de petite vertu. À la vérité, on nous serrait bien la vis. On logeait dans des casernes ; on devait respecter le couvre-feu et les hommes n'avaient pas le droit de s'avancer au-delà d'un certain point là où on habitait. On se serait presque cru au couvent. »

Après trois ans et demi de service actif dans des bases situées de la Floride à Pearl Harbor, Anne quitte la marine et va s'inscrire à l'université grâce au programme de bourses dont bénéficient les anciens soldats (« GI bill »). Elle travaille aussi à plein temps et, à une certaine époque, elle prend un cours à six heures du matin dans une faculté située à une heure de Savannah où elle revient à temps pour commencer à travailler à 9 heures.

Titulaire d'un diplôme de journalisme et de psychologie, Anne travaille comme préparatrice de textes, rédactrice, attachée de presse de personnalités politiques, conceptrice-rédactrice publicitaire et animatrice à la radio et à la télévision. « Le meilleur emploi que j'ai eu, dit-elle, c'était celui de directrice de la publicité pour une chaîne de centres commerciaux parce que j'ai pu mettre toute mon expérience à profit. J'ai participé à l'ouverture de centres d'achats et à la création de programmes de relations publiques ; j'ai fait des émissions hebdomadaires à la radio et à la télé ; j'ai rédigé des chroniques pour divers journaux et j'ai été invitée à m'adresser à des associations locales. »

Au nombre des plus grands changements qu'elle a observés dans le mode de vie des Américains, Anne cite « les occasions qui n'existaient pas autrefois pour les femmes et la façon dont le rôle des femmes dans la société est perçu par le public comme étant bien plus qu'un rôle de protecteur de la famille ». Toutefois, fait-elle observer, ces changements s'accompagnent d'un coût. « Les femmes ne sont pas aussi mères poules qu'autrefois parce qu'elles n'ont pas autant de temps qu'avant pour apprécier la compagnie de leurs enfants. » Maintenant que les Américains sont de plus en plus occupés à

équilibrer carrière et vie de famille, « le discours public au quotidien est devenu moins poli et moins civil ».

Anne constate aussi un décalage entre, d'une part, l'idéal américain de liberté totale et d'indépendance de l'individu et, d'autre part, le rêve américain réalisable qui doit nécessairement impliquer, selon elle, une prise de conscience sociale. Et d'expliquer : « Aujourd'hui, par exemple, les femmes peuvent prétendre à un poste de responsabilité et gagner l'argent qu'elles veulent parce qu'elles ont été précédées par d'autres qui ont se sont battues jusqu'à ce que la situation change sur le lieu de travail et dans les textes de loi. Il incombe à chacun d'entre nous de préparer le terrain pour ceux qui viendront après nous. »

Profondément religieuse, Anne affirme que sa foi en Dieu est ce qui compte le plus dans sa vie. Quand elle doit prendre une décision d'ordre moral, son premier instinct est de prier que Dieu l'aide à prendre la bonne.

À ses cadets, Anne recommande : « Il faut être fidèle à soi-même. Il faut pouvoir se regarder dans la glace jour après jour. Si vous trahissez vos convictions personnelles, si vous vivez un mensonge ou si vous faites preuve de cruauté envers autrui, vous le savez. Il faut être fidèle à soi-même, tout simplement. » - *Phyllis McIntosh*



ANNE KORFF

Acteur - Garder les pieds sur terre

Lors d'une vidéoconférence numérique internationale, en novembre dernier, un participant à Minsk a demandé à **Haley Joel Osment**, un jeune acteur américain âgé de 16 ans, s'il avait son permis de conduire et, si oui, quelle voiture il conduisait. Il a répondu qu'il conduisait « la Saturn de ses parents, une bonne voiture américaine ». Sa réponse cadre avec le portrait qui se dégage de l'interview dans laquelle il se livre : celle d'un jeune professionnel qui a connu un succès extraordinaire pratiquement dès sa première apparition sur une scène de tournage.

Haley Joel est un bambin de quatre ans quand il persuade sa mère de le laisser passer une audition en vue d'un spot publicitaire pour Pizza Hut. (Il n'a probablement pas eu à se donner beaucoup de mal puisque son père est acteur professionnel.) Haley Joel est sélectionné et, peu de temps après, on lui propose son premier rôle au grand écran : il interprétera le fils de Forrest Gump, dans le film du même nom qui remportera un grand succès tant auprès des critiques que du grand public.

Le succès phénoménal précoce que connaît Haley Joel Osment dans l'industrie du cinéma est de ceux qui peuvent conduire à la catastrophe sur le plan personnel. La célébrité, la sécurité financière et la vie dans le monde clos d'Hollywood ne conduisent pas toujours à l'épanouissement d'un être humain faisant preuve de maturité et de sagesse. C'est pourtant cet objectif qu'Haley Joel Osment est déterminé à atteindre, avec le soutien de ses parents. Un précepteur l'aide dans ses études quand il est en tournage, mais cela ne l'empêche pas d'être scolarisé dans un lycée de Los Angeles le reste du temps. Il fait du sport. Il sort avec des amis qui, dit-il, « ne prennent pas trop mes activités cinématographiques au sérieux... Celles-ci ne comptent pas pour beaucoup dans notre amitié ». Il fait partie de la troupe d'art dramatique de son lycée, qui monte actuellement la pièce de théâtre intitulée *Le projet Laramie*. Quand il aura fini ses études secondaires, il s'inscrira à l'université. Il se spécialisera dans les techniques de la cinématographie, bien sûr, mais il compte aussi suivre des cours d'histoire et de sciences politiques.

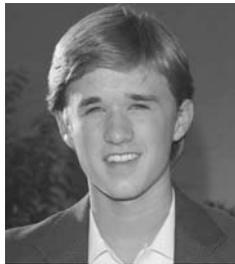
PORTRAIT

Tout au long de la vidéoconférence, longue d'une heure, au cours de laquelle il répond à des questions posées en anglais par des élèves de Biélorussie, Haley Joel fait preuve de l'assurance et de la grâce que l'on est en droit d'attendre d'un acteur. Il l'est, après tout. Mais l'éloquence avec laquelle il évoque la profession qui lui tient tant à cœur peut surprendre. Il est conscient d'avoir de la chance : « Quand on travaille dans le domaine de l'art, dit-il, c'est un peu comme si on ne travaillait pas. » Pour lui, cela s'explique parce qu'un artiste se donne corps et âme à ce qu'il fait. Etre acteur, poursuit-il, c'est devenir quelqu'un d'autre et croire à la nouvelle personnalité qu'on assume. « Ce qu'il y a de mieux dans un rôle, dit-il, c'est de pouvoir se transformer en une autre personne. C'est l'essence même du métier, croire que vous êtes quelqu'un que vous n'êtes pas. » Pour lui, la chose la plus difficile (et ce n'est pas une coïncidence), « c'est de se mettre vraiment dans la peau du personnage ». Si on réussit ce tour de force, on parvient à créer ce qu'il qualifie de « réalité parallèle ».

Un participant a voulu savoir pourquoi tant d'acteurs finissent par être victimes d'épuisement professionnel ou par disparaître de la scène après avoir connu un certain succès étant enfant. Haley Joel Osment semble conscient de ce danger, qu'il affronte comme un défi à relever. Son objectif, dit-il, c'est de continuer à s'améliorer. À chaque fois qu'il campe un nouveau personnage, il s'efforce de jouer encore mieux, de faire fond sur son expérience et d'affiner ses techniques. Il a interprété tellement de rôles d'enfant qu'il attend avec impatience de pouvoir jouer celui d'un « méchant ».

Quant à la célébrité qui accompagne une carrière réussie dans le cinéma, Haley Joel rappelle à ses interlocuteurs de Minsk qu'un acteur doit avant tout respecter ses admirateurs. « Sans leur soutien, on ne travaillerait pas », affirme-t-il. Ceci dit, il est conscient du fait que la célébrité peut détourner l'attention de l'acteur de ce qui compte vraiment, c'est-à-dire de son travail et, plus précisément, de l'aspect artistique de ce métier. Sa voix a l'accent de la vérité et il sait de quoi il parle quand il déclare à son auditoire que ce qui compte dans le monde du cinéma, « c'est le travail sur le plateau de tournage ».

S'il est possible de trouver l'équilibre dans la vie quand on est un jeune acteur célèbre, Haley Joel Osment semble être à deux doigts d'y parvenir. D'une façon ou d'une autre, son avenir s'inscrit dans la dimension du cinéma. S'il entend continuer son métier d'acteur, il espère, après avoir fini ses études universitaires, explorer d'autres aspects de l'industrie cinématographique, y compris la rédaction de scripts et le travail de réalisateur. En attendant, il continue de se donner à son métier, de faire ses études et de jouer de la musique rock avec ses copains. Tout porte à croire qu'il conservera les pieds sur terre. – *Mark Jacobs*



HALEY JOEL OSMENT

Soldat et homme d'État – À la conquête des défis

Quand il raconte l'histoire de sa vie, **Colin Powell** se décrit souvent comme un enfant ordinaire qui a réussi à surmonter des obstacles, est sorti de l'obscurité et a atteint une certaine notoriété – un exemple classique de réussite à l'américaine, en quelque sorte. Pour autant, il est clair que Colin Powell est un homme extraordinaire qui a joué un rôle important dans les événements marquants de notre époque. Il n'y a probablement pas là de paradoxe à résoudre : il suffit de comprendre que la trajectoire de la vie de Colin Powell s'inscrit dans l'histoire américaine classique, mais qu'elle représente en même temps le récit unique d'un individu remarquable.

« L'histoire de ma vie, c'est celle d'un gosse noir pas particulièrement prometteur issu d'une famille d'immigrants aux moyens limités », raconte-t-il dans son autobiographie, *My American Journey*. « C'est une histoire sur le service d'autrui et la vie de soldat. C'est une histoire qui parle des gens qui m'ont aidé à devenir ce que je suis. C'est une histoire qui retrace les avantages dont j'ai bénéficié et qui découlent des sacrifices consentis par ceux qui m'ont précédé ; peut-être ceux qui viendront après moi en seront-ils aussi les bénéficiaires. »

Colin Powell n'a jamais oublié les difficultés ou les chances de sa jeunesse. Après avoir quitté la fonction publique une première fois dans les années 1990, il fonde l'association sans but lucratif « America's Promise – The Alliance for Youth », dont il devient le président. Lors de ses déplacements à l'étranger en sa qualité de secrétaire d'État, il met un point d'honneur à rencontrer des jeunes pour leur parler de leurs espoirs et des défis auxquels ils devront se mesurer, eux qui sont les étoiles montantes de la nouvelle génération.

Lors du camp international de jeunesse « Seeds of Peace » organisé en 2004, Colin Powell reprend un thème qui lui tient à cœur : « A chaque fois que je converse avec des jeunes, on parle de la famille, on parle des histoires personnelles, on parle d'espoirs et de rêves, on parle de craintes et de doutes, et au bout de toutes ces conversations, on s'apprécie tous davantage en tant qu'êtres humains... Quand les gens partagent les idées et les sentiments qui sont la marque de leur humanité, la paix peut prendre racine en leur cœur. »

PORTRAIT

Colin Powell, qui est né en 1937, a grandi rue Kelly, dans un quartier pauvre du Bronx, d'une grande diversité ethnique et religieuse. Ses parents sont des immigrants jamaïcains qui ont le sens poussé des valeurs et qui attachent une haute importance à l'éducation. Mais, de ses propres dires, le jeune Colin se laisse un peu aller. « Je n'excellais pas encore à quoi que ce soit, confie-t-il dans son autobiographie. J'étais » le bon gosse », un » bon travailleur », rien de plus. » Tout change quand il entre au City College de New-York, dont il sortira titulaire d'un diplôme de géologie, et qu'il découvre sa vocation en s'inscrivant au Corps de formation des officiers de réserve (ROTC). La structure et la discipline de l'armée favorisent son épanouissement – il deviendra commandant du peloton de précision de son unité – et, en 1958, il est promu au grade de sous-lieutenant de l'armée de terre.

Colin Powell effectue deux périodes de service au Viêt Nam, sera blessé deux fois au combat et, plus tard, il assumera le commandement de soldats en Corée, en Allemagne et aux États-Unis. Par ailleurs, il est titulaire d'une maîtrise de gestion des entreprises et a été l'un des bénéficiaires du prestigieux programme de stages de la Maison-Blanche, celui des « White House Fellows ». « J'ai mûri et j'ai choisi la vie de soldat », écrit Colin Powell des années plus tard. « J'ai perdu des amis proches pendant la guerre. Par la suite, j'ai donné des ordres à des jeunes gens et à des jeunes femmes qui avaient librement choisi de braver les pires dangers pour leur pays, et certains d'entre eux ne sont jamais revenus. Il ne se passe pas un jour où je ne pense pas à eux. »

En 1986, le lieutenant-général Colin Powell entre dans le gouvernement Reagan ; un an plus tard, le président Ronald Reagan le nomme conseiller à la sécurité nationale et lui confie la tâche de coordonner les historiques réunions au sommet qui auront lieu avec le président soviétique de l'époque, Mikhaïl Gorbatchev. Le président George Bush le nommera chef de l'état-major de la défense nationale : il occupe ce poste à l'époque où les États-Unis sont le fer de lance d'une coalition internationale visant à libérer le Koweït, envahi par l'armée de Saddam Hussein, dans le cadre de l'opération « Tempête du désert ». Au moment de son départ à la retraite, en 1993, Colin Powell est l'une des personnalités publiques les plus respectées du pays.

L'unité politique et la force militaire aidèrent l'Occident à contenir l'Union soviétique, mais c'est la puissance des idées qui mit fin à la guerre froide et fit découvrir la démocratie à l'Europe de l'Est et à l'ancienne Union soviétique, a fait valoir Colin Powell. « La puissance de la liberté pour les êtres humains, la puissance de la liberté individuelle... ce sont là des forces vigoureuses qui ont transformé le monde de la guerre froide pour en faire le monde dans lequel nous vivons maintenant... Ces forces, j'en suis convaincu, sont irrésistibles », fait-il observer.

En sa qualité de secrétaire d'État, de 2001 à 2005, il est à la tête de la diplomatie américaine alors que se profilent de nouveaux défis souvent sans précédent : il s'agit de diriger une coalition mondiale dans la guerre contre le terrorisme, de faciliter l'établissement de la démocratie naissante en Afghanistan et en Irak, d'appuyer l'élargissement de l'Organisation du Traité de l'Atlantique-Nord, d'affronter la pandémie de sida, d'œuvrer à la création d'une paix juste et équitable au Moyen-Orient et de faire rayonner la liberté et les débouchés économiques partout au monde.

À de nombreux égards, Colin Powell marche dans les pas d'un autre grand soldat-homme d'État américain, le général George Marshall, qui était à la tête des forces armées des États-Unis pendant la Deuxième Guerre mondiale et qui a contribué à instituer la paix ; c'est aussi George Marshall qui, après avoir assumé les fonctions de secrétaire d'État, a formulé le plan de redressement économique de l'Europe après la guerre.

« George Marshall fait figure de héros pour moi », déclare Colin Powell quand il reçoit le prix de la Fondation Marshall en 2003. « Son portrait est accroché dans mon bureau... Quand je suis dans mon bureau et que j'affronte des problèmes particulièrement difficiles, je regarde George droit dans les yeux. »

Colin Powell épouse Alma Johnson en 1962. Ils ont un fils, Michael, deux filles, Linda et Anne, et deux petits-fils. Dans les années 1970, il se met à faire des réparations sur de vieux modèles de Volvo quand il a besoin de décompresser, et c'est une habitude qu'il a conservée. Comme il l'expliquait récemment à des élèves d'un lycée de Berlin, « je trouve ça très reposant de travailler sur de vieilles voitures parce que, quand ma voiture ne démarre pas, j'arrive à comprendre rapidement ce qui ne va pas, et

on ne peut pas en dire autant des problèmes politiques ».

Lorsqu'il s'adresse à la Fondation nationale italo-américaine, en 2004, Colin Powell rend hommage aux valeurs durables qui ont façonné son existence : « Où que je sois dans le monde, je porte au plus profond de moi le gosse de la rue Kelly que j'étais – l'esprit d'une Amérique unie dans sa diversité, universelle dans son humanité, riche en possibilités. Cet esprit démocratique a toujours été la plus grande force de notre pays, et il demeure notre plus grand espoir... Et cet esprit généreux reste le don le plus précieux que nous offrons au monde. »

– Howard Cincotta



COLIN POWELL

PORTRAIT

Gardien de guépard – Un rêve réalisé

Nombreux sont les enfants américains qui, en grandissant, adorent les animaux et rêvent de trouver un jour un travail correspondant à cette passion. Mais **Craig Saffoe**, de Falls Church (Virginie) est l'un des rares privilégiés qui ait concrétisé son rêve d'enfant puisqu'il exerce désormais un métier fascinant et enrichissant. En effet, il n'a occupé qu'un seul emploi dans sa vie adulte, celui de gardien des guépards du Zoo national de la ville de Washington. Âgé aujourd'hui de 30 ans, il est le gardien en chef des guépards et s'occupe, avec trois employés, de neuf félins (dont 4 nouveau-nés). Les guépards font partie des espèces menacées de disparition.

Craig grandit à Fayetteville, en Caroline du Nord. Il est le fils de Carl Saffoe, officier de carrière de l'armée de terre, mort lorsque Craig est âgé de six ans seulement. Il est alors élevé par sa mère, une institutrice, en compagnie de ses deux sœurs aînées. Afro-Américain, Craig a également des origines européennes puisque son arrière-grand-mère maternelle émigre de Norvège au début du XXe siècle pour venir s'installer aux États-Unis.

Une fois ses études secondaires terminées, Craig s'inscrit au programme de zootechnie de l'Université d'État de Caroline du Nord car il veut être vétérinaire. « Un de mes mentors à l'université m'a fait comprendre que je m'intéressais davantage au comportement des animaux qu'à la médecine vétérinaire, et il m'a suggéré de travailler dans un zoo », se souvient-il. Encouragé par son professeur, Craig fait une demande de stage auprès du Zoo national – qui ouvre à cette époque une exposition sur les guépards – et il est accepté. Il décrit son intérêt pour ces animaux de façon si irrésistible que le conservateur du zoo le fait travailler aux côtés du biologiste qui s'occupe de ces animaux. « C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec les guépards, et dès le premier jour, j'ai éprouvé une vraie passion pour ces animaux », dit-il.

Pour s'occuper de ces félins élégants, qui sont les animaux les plus rapides sur terre, il ne suffit pas de les soigner et de les nourrir. « En une ou deux semaines, littéralement, les guépards peuvent contracter une maladie susceptible de mettre leur vie en danger », dit Craig. Donc, à la différence de la plupart des animaux en captivité qui sont pesés tous les mois, nous le faisons toutes les semaines. Nous faisons

particulièrement attention à leur consommation quotidienne d'eau et de nourriture. Ce sont des animaux qui exigent des soins intensifs. De plus, la reproduction des guépards en captivité pose problème, nous sommes donc en contact avec des zoos étrangers et nous comparons nos stratégies de reproduction. »

Craig adore son travail car, dit-il, « je me sens utile puisque je fais découvrir les guépards aux Américains, et je leur explique les problèmes qu'ils doivent surmonter dans la nature. De plus, c'est difficile d'être de mauvaise humeur quand on s'occupe d'animaux aussi magnifiques. »

La liberté de choisir sa voie dans la vie, c'est la version du rêve américain incarnée par Craig. « Personnellement, je n'ai pas besoin d'être très riche pour être heureux. Ce qui m'importe, c'est de prendre plaisir à mon travail quotidien ». Célibataire, il dit vivre modestement, « mais c'est un choix personnel, ce n'est pas quelque chose qui m'a été imposé. L'Amérique est l'un des rares pays où l'on peut choisir son avenir, et j'apprécie énormément cette possibilité. »

Ce qui influence le plus Craig dans sa vie, ce sont « les souvenirs que je garde de mon père et l'image que je me suis faite de lui. Comme mon père, qui était très respecté de ses camarades d'armée, je veux être respecté de mes collègues et pour ce qui est de la zoologie, je veux que l'on me considère non seulement comme le gardien des guépards mais aussi comme un véritable expert. »

Craig affirme être guidé par les valeurs morales que sa mère lui a inculquées et par l'idée qu'il se fait de son père. « Lorsque je dois prendre une décision d'ordre moral, je pense souvent à ce que ferait Carl Saffoe s'il était dans ma situation. »

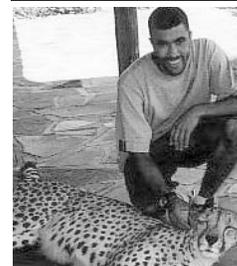
La spiritualité compte aussi pour lui. « J'ai passé pas mal de temps à étudier un certain nombre de religions. J'essaie donc d'adopter les préceptes avec lesquels je suis d'accord et lorsque je prends une décision, j'imagine ce que Dieu – quelle que soit la religion considérée – voudrait que je fasse dans une situation donnée », dit-il.

Bien qu'il soit encore jeune, Craig a constaté que beaucoup de choses avaient changé depuis son enfance. Envolée, dit-il, la peur paralysante de guerre nucléaire mondiale, comme au début des années 1980. Il pense également que la vie américaine contemporaine est plus égalitaire, dans les familles où les deux parents travaillent et élèvent les enfants ensemble, ainsi que dans

les relations entre blancs et noirs.

« Peu de gens de mon âge ont été élevés dans l'idée de la séparation des races », dit Craig. « Je trouve que la couleur de ma peau est plus souvent un facteur d'acceptation que de rejet. Je pense que nous avons fait beaucoup de progrès dans les rapports entre noirs et blancs. »

Lorsque Craig aura des enfants, s'il en a un jour, il espère pouvoir leur enseigner l'importance de la tolérance – non seulement à l'égard de personnes de race ou de religion différentes, mais aussi de tous ceux qui pensent différemment. Je dirai à mes enfants que s'ils font preuve de tolérance et d'humilité, ils seront respectés toute leur vie. « – *Phyllis McIntosh*



CRAIG SAFFOE

PORTRAIT

Femme pasteur – Un événement historique

Elle porte son regard sur la plaque de bronze accrochée dans le vestibule de l'église : des noms alignés sur deux colonnes et demi, 99 en tout, ceux des pasteurs de l'Église méthodiste St. John depuis 1798, date de sa fondation à Augusta, en Georgie. Elle en reconnaît un bon nombre car ce sont des géants de l'histoire du méthodisme du Sud des États-Unis. Cinq de ces pasteurs sont devenus évêques. En fait, l'un d'entre eux est à l'origine de la scission qui a séparé les méthodistes du Nord des méthodistes du Sud, en 1844 ; la femme de cet évêque avait hérité d'un esclave noir, et les méthodistes du Nord ne toléraient pas qu'un évêque soit propriétaire d'esclave. Un ex-pasteur de St. John a donc contribué au schisme ecclésiastique annonciateur d'un autre schisme très sanglant, la Guerre de Sécession, qui devait se produire 17 ans plus tard.

Maintenant, 160 ans plus tard, en juin 2004, le nom de **Renea Slater** va être ajouté sur cette plaque. Se tenant dans le sanctuaire pour la première fois, admirant les vitraux vieux d'un siècle, les longs bancs, les bas-côtés qui ont vu défiler des générations de fidèles, le 100e pasteur de St. John marque aussi l'histoire. La Révérende Renea Slater est non seulement la première femme pasteur de St. John, mais c'est aussi la première Afro-américaine à la tête d'une congrégation de 600 fidèles, en majorité blancs.

Née dans une ferme de huit hectares en Louisiane à l'époque de la ségrégation, Renea a fait du chemin en soixante ans. « A 16 ans, se souvient-elle, je n'avais aucun rapport avec les » anglos » (c'est ainsi que l'on appelait les blancs), sauf dans les magasins. On gardait ses distances. On ne les regardait jamais dans les yeux. Quand j'étais petite, je me disais « je n'aime pas ça ». Mais c'était l'Amérique de l'époque. Je me souviens qu'on ne pouvait pas entrer dans la même salle d'attente que les passagers blancs pour un voyage en autocar, mais je ne me suis jamais sentie diminuée pour autant, ce n'était pas dans ma nature. »

Cela ne l'empêche pas d'aimer la vie à la ferme, à Shady Grove, en Louisiane. Avec ses sept frères et sœurs, elle grandit au milieu des vaches, des poulets, des canards, des cochons, des produits de la ferme qui nourrit la famille, et d'un père et d'une mère qui leur apprennent à aimer tout le monde. « On n'achetait pas grand-chose au magasin », dit Renea. « On cultivait

même de la canne à sucre pour faire du sirop et on faisait broyer le maïs pour en faire de la farine. Lorsque les pastèques étaient mûres, on allait dans les champs, on les coupait en deux et on mangeait le cœur, c'était le meilleur. » La seule culture qu'elle n'aime pas, c'est le coton. « Il fallait sarcler et ramasser le coton ; on avait de longs sacs pouvant contenir plus de 20 kg. Il fallait ramasser le coton, et on se coupait les mains sur les capsules. »

Outre son travail à la ferme, son père a un emploi dans une scierie et il est également gardien dans une école. Quand son père travaille à la scierie, Renea et ses frères et sœurs nettoient l'école, non loin de la ferme. Leur mère travaille aussi à l'école, en tant que cuisinière. « Dès que l'une de nos sœurs était en âge de le faire, se souvient Renée, elle apprenait à faire la cuisine pour la famille, et une fois les filles parties, ce sont les garçons qui ont pris la relève. Ma mère nous disait : je fais la cuisine pour gagner ma vie et je ne veux pas recommencer chez moi. »

N'ayant ni l'un ni l'autre terminé leurs études secondaires, ses parents veillent à ce que leurs enfants, eux, aillent jusqu'au bout. « C'était ce dont ils rêvaient pour nous », dit-elle. « Lorsque nous voulions poursuivre nos études, ils nous encourageaient, mais il fallait se débrouiller tout seul. »

Renea rêve de devenir enseignante. « En raison de la ségrégation, j'ai étudié dans des écoles réservées aux noirs jusqu'à ce que j'aille à l'université, vers 1965, mais je savais que je pouvais réaliser mes ambitions, parce que c'était ce que nos enseignants nous inculquaient », dit-elle. « Il est vrai qu'à l'époque, en Amérique, notre univers était limité et nous n'avions pas vraiment idée des possibilités qui s'offraient à nous, mais même avec des horizons aussi restreints, nous étions tout de même convaincues que l'avenir nous appartenait. Renea va à l'université, mais elle se marie à 20 ans avant d'obtenir son diplôme, puis elle a des enfants. Elever trois enfants la ralentit dans ses progrès mais elle ne perd pas sa détermination pour autant. Il lui faudra huit ans pour finir ses études et obtenir sa maîtrise. Ensuite, elle enseignera à des enfants de toutes races pendant une vingtaine d'années.

Prisonnière d'un mariage dans lequel son mari exige sa soumission, Renea accepte l'autorité de ce dernier et met ses rêves de côté. Puis, elle commence à lire la bible, cette bible

sur laquelle son mari se fonde pour exercer son autorité. À sa grande surprise, elle découvre que ce livre parle en fait de libération. « Dieu nous a créés pour que nous nous libérions, et ne soyons pas obligés d'obéir à la loi lorsque celle-ci nous détruit », dit-elle. À l'époque, le Révérend Martin Luther King Junior prêche le même message dans le Sud des États-Unis. Il ne reste plus à Renea qu'à se libérer dans sa vie personnelle.

Après 19 ans de mariage, Renea se retrouve seule et commence à entendre une voix qui lui dit : « Je veux que tu prêches mon Évangile. Je veux que tu t'occupes de mes fidèles. » C'était ridicule. Renea ne connaissait aucune femme pasteur ; ses parents baptistes ne seraient pas d'accord. Et rares étaient les congrégations qui voulaient des femmes pasteurs. Mais la voix revenait chaque soir. « C'était comme si un écran de télévision s'allumait à l'intérieur de moi ; j'entendais cette voix et je savais que c'était celle de Dieu », dit-elle. À 45 ans, Renea entre à la Faculté de théologie de l'université Emory. Trois ans plus tard, en 1992, elle est ordonnée pasteur méthodiste. St. John est sa quatrième nomination.

Lorsque Renea entre au séminaire, elle entend à nouveau la voix : « Si tu persévères, je t'ouvrirai les portes, et tu n'auras plus jamais à les enfoncer pour entrer. » « Dieu, dit-elle, a tenu sa promesse. Je n'ai jamais eu à enfoncer de porte. » Puis, le centième pasteur de l'Église de St. John sourit : « Ce qui ne veut pas dire qu'une fois au sein de la congrégation, je n'ai pas de problèmes ! »

Renea sait qu'à St. John, sa nomination n'a pas fait l'unanimité. Mais puisqu'elle est dans cette congrégation, elle est plus que jamais convaincue du message qu'elle a reçu : « Je n'ai que de bonnes nouvelles à donner sur la façon dont Dieu peut changer notre vie ».

– James Garvey



RENEA SLATER

PORTRAIT

Directeur de musée – Un équilibre en constante évolution

Le directeur du Musée national des Amérindiens a une conception large et exhaustive de la démocratie américaine. Parlant des Amérindiens, **W. Richard West** déclare au cours d'une entrevue : « Nous souhaitons faire partie de cette grande diversité culturelle qui, en fait, caractérise les États-Unis. C'est une caractéristique de notre histoire qui perdurera dans l'avenir. À mon avis, une des grandes leçons de la démocratie américaine, c'est qu'elle a engendré au fil du temps ce formidable pluralisme culturel qui nous permet de vivre tous ensemble aux États-Unis. C'est vraiment la beauté de cette démocratie et les populations amérindiennes sont très attachées à cette conception. »

C'est précisément cette vision qui a guidé M. West lorsqu'il a été chargé de diriger l'une des initiatives culturelles collectives les plus notables de ces dernières années, l'ouverture du Musée national des Amérindiens. Ce musée occupe désormais une place de choix parmi les autres musées de Washington, près du Capitole, et il attire des visiteurs venus des quatre coins des États-Unis et du monde entier.

Membre des tribus Cheyenne et Arapaho de l'Oklahoma, et chef de paix des Cheyennes du Sud, M. West a consacré sa vie professionnelle et personnelle aux Amérindiens. Il a grandi à Muskogee, dans l'Oklahoma. Son père, feu Richard West Senior, était un grand artiste amérindien. Même si le jeune Richard West a fini par étudier le droit, il reconnaît que l'intérêt qu'il porte depuis toujours à l'histoire indienne l'a influencé dans ses choix professionnels.

Quand on lui demande d'expliquer sa version du « rêve américain », il évoque l'équilibre en constante évolution entre, d'une part, les prérogatives que confère l'identité individuelle, et, d'autre part, l'appartenance à la société tout entière. « Aux États-Unis, remarque-t-il, cinq cent soixante quatre tribus sont officiellement reconnues par le gouvernement fédéral. Le fait que nous puissions occuper une place dans l'espace culturel américain est extrêmement important pour nous. Et pourtant, nous apprécions aussi notre appartenance à une entité politique plus vaste, que l'on appelle les États-Unis, et cela nous tient à cœur. »

Dans la pratique, comment cela se passe-t-il ? « En termes de pourcentage, dit Richard

West, les Amérindiens s'engagent dans l'armée pour défendre le pays dans des proportions bien supérieures à celles des autres segments de la population américaine. Vous voyez donc chez nous un extraordinaire attachement aux États-Unis, mais parallèlement, nous sommes aussi attachés à nos propres communautés culturelles. Si je trouve extrêmement important d'être Cheyenne du Sud, être citoyen des États-Unis m'apporte aussi beaucoup. »

Le directeur du Musée national des Amérindiens s'est appuyé sur cette conception de la participation et du pluralisme pour réaliser la tâche immense qui lui a été confiée : guider le développement des trois bâtiments qui constituent le Musée national des Amérindiens. M. West a supervisé la création du Centre George Gustav Heye, centre d'exposition à vocation éducative ouvert à New York et il s'est aussi occupé de la planification du Centre des ressources culturelles (qui abrite les 800 000 objets de la collection) à Suitland, dans le Maryland. Il a enfin mené la planification de l'architecture et des programmes du musée de Washington qui a ouvert ses portes en septembre 2004.

Depuis qu'il a assumé ses fonctions, en 1990, M. West a compris qu'il s'agissait là d'une initiative de grande envergure sociale et politique pour le pays, et il a veillé à ce que l'évolution de ce projet soit à la hauteur des enjeux misés par un si grand nombre d'Américains. En repoussant de deux ans la date de construction du musée, il a ainsi permis aux planificateurs de consulter de nombreuses communautés amérindiennes contemporaines vivant sur le continent américain. De 1991 à 1993, le musée a organisé une dizaine de réunions de consultation qui ont rassemblé des centaines de personnes. Celles-ci ont eu une influence profonde aussi bien sur la conception du musée que sur ses programmes.

Les Amérindiens ne voulaient pas être considérés comme des « vestiges culturels » mais plutôt comme des « peuples aux cultures bien vivantes, jouissant d'un riche passé », dit M. West. Ils voulaient également « avoir la possibilité de s'adresser directement au public grâce aux programmes, aux conférences et aux expositions du musée. Ils voulaient expliquer eux-mêmes quel est, à leurs yeux, la signification des objets de la collection et leur importance dans l'art, la culture et l'histoire amérindiennes. »

De cette très étroite collaboration est née une architecture reflétant les valeurs et les expériences amérindiennes. « Je suis convaincu, moi qui ai été élevé et ai vécu dans la culture Cheyenne, que la conception du monde et de la réalité, mais aussi la cosmologie amérindienne, diffèrent profondément de celles de la culture américaine d'origine européenne, et que ces différences pèsent fortement sur le sens et l'interprétation donnés aux millions d'objets de la collection du Musée national des Amérindiens », a écrit M. West. Toute personne visitant le musée peut attester de la véracité de cette observation. Le Musée national des Amérindiens est un témoignage du pouvoir de la démocratie. – *Mark Jacobs*



W. RICHARD WEST

PORTRAIT

Des restaurateurs infatigables – Chaque jour, un défi nouveau

« Les possibilités de faire le maximum pour notre clientèle se présentent chaque jour », affirment **Ray Young**, 39 ans, et sa sœur, **Diane Young Parker**, 45 ans. Membres de la quatrième génération de restaurateurs, ils gèrent le très populaire, Young's Lobster Pound and Restaurant, à Belfast, dans le Maine. Leurs grands-parents, Bud et Belle Young, dont les ancêtres étaient allemands, ont ouvert ce restaurant il y a 75 ans, et ils ont inculqué à leurs enfants un grand respect du travail. « Nous avons travaillé dans des épiceries, déblayé la neige à la pelle et coupé du bois. Quand nous avons eu assez d'argent, nous avons pu nous acheter la bicyclette dont nous rêvions, mais pas avant », dit Ray.

Le restaurant Young's Lobster Pound, qui est situé dans la baie de Penobscot, a plus l'allure d'un entrepôt peint en rouge que celle d'un véritable restaurant. Une fois garés sur le parking, les clients entrent dans le restaurant directement par la cuisine, où ils commandent leur repas. Ray, Diane et d'autres membres de la famille se tiennent derrière un vaste comptoir en inox pour prendre les commandes et peser les homards. Deux énormes marmites en acier inoxydable – celles que les grands-parents utilisaient déjà – sont placées sur un fourneau entouré de briques. L'eau contenue dans les marmites bout férocement, soulevant les couvercles d'où s'échappe la vapeur. Une fois la commande placée, un homard est sorti du bassin, pesé puis jeté dans la marmite d'eau bouillante où il cuit pendant plusieurs minutes.

Face à la cuisine se trouvent plusieurs bassins dans lequel les homards sont « logés » après avoir été pêchés. Les homards sont répartis par taille dans des bassins remplis d'eau de mer, pompée directement de la baie de Penobscot, où la plupart ont été pêchés. « Tant qu'ils peuvent s'alimenter de plancton naturel, il peuvent survivre dans nos bassins indéfiniment », dit Ray.

Une fois la commande passée, les clients prennent leur assortiment de homards, crevettes, soupe de palourdes, homard en ragoût, maïs et salade de chou, et les dégustent sur des tables de pique nique installées sur la terrasse au bord de l'eau, à l'arrière du bâtiment. Quand il pleut ou quand il fait un peu frais, les clients peuvent aller manger à l'intérieur, au 2^e étage. Là, les filles de Ray et leurs cousins

débarrassent les tables et parlent aux clients.

Le restaurant est ouvert toute l'année, mais c'est en été que les clients sont les plus nombreux. Le 4 juillet, fête de l'Indépendance aux États-Unis, les clients commencent à faire la queue dès 8h pour acheter leurs homards. « Nous n'avons aucune idée du nombre de clients que nous servons ce jour là, mais si nous le savions, cela nous ferait sans doute peur », dit Diane. Les Young engagent du personnel supplémentaire pendant la saison, mais il arrive que certains employés n'aient pas la même conception du travail qu'eux. Les choses ont changé depuis notre jeunesse, disent Diane et Ray. Le conseil que Ray donne aux jeunes est simple : « Rien n'est facile. En travaillant dur pour atteindre vos objectifs, vous apprécierez ce que vous aurez. »

Les Young s'enorgueillissent de faire plaisir à la clientèle en sortant de leur routine habituelle. « Une fois, nous avons ouvert le restaurant à 1h du matin pour que les pilotes de course d'un circuit local puissent célébrer leur victoire en mangeant du homard », se souvient Ray. Lorsqu'un convive attablé avec sa famille n'aime pas les fruits de mer, Ray et Diane lui commandent une pizza dans un autre restaurant, vont la chercher, et la servent à table, pour que tout le monde puisse manger avec plaisir en famille. « On a même fait chauffer un biberon », dit Ray.

Ray et Diane accueillent les clients et prennent les commandes. Diane, elle, fait aussi des ragoûts de poisson et des soupes de fruit de mer, et elle procède au conditionnement de la chair de homard destinée aux établissements commerciaux. C'est Ray qui prend contact avec les pêcheurs et achète les homards. Cela lui donne aussi la possibilité d'être proche de sa profession favorite.

« J'aimais pêcher le homard », dit Ray, qui a commencé dans le métier à six ans avec un casier et une barque. À l'âge de 20 ans, il avait 150 casiers et un bateau bien plus grand. « Pêcher le homard me manque », confesse Ray. « Chaque jour apporte son lot de difficultés, et il y a toujours des surprises car on ne sait jamais ce qu'il y a dans le casier avant de le remonter. »

Diane pense que leur vie est l'incarnation du rêve américain. « En grandissant, nous avons appris la valeur du travail, et l'importance de l'honnêteté et des principes et nous avons eu la chance d'élever nos enfants de la même façon. Faire ce qu'il faut faire, agir avec honnêteté, doit faire partie intégrante de la personne. Pour

nous, c'est maintenant un réflexe que nous avons acquis de nos parents », dit-elle.

En mars et avril, qui est la basse saison pour le Lobster Pound, Ray et Diane voyagent avec leurs enfants et visitent le monde, notamment l'Amérique du Sud et l'Australie, une chose que les générations précédentes n'ont pas pu faire. « Nos parents et grands-parents ont travaillé avec acharnement et se sont privés pour que leur restaurant soit prospère, ce qui est le cas aujourd'hui », disent-ils. « Nous leur devons de travailler aussi dur que possible pour que cela profite à la génération suivante. »

– *Cathy Lickteig Makofski*



DIANE YOUNG PARKER AND RAY YOUNG

E PLURIBUS UNUM ? OUI, CETTE DEVISE EST TOUJOURS VRAIE

ALAN WOLFE



« *La question de l'unité des Américains n'est pas moins importante que les autres auxquelles les Américains doivent faire face aujourd'hui* », affirme l'auteur. *Quoi que disent les médias sur la fracture de l'Amérique, les habitants des États-Unis partagent des traditions et des valeurs qui font plus pour les unir que pour les diviser. Ils n'ont pas oublié les divisions et la désunion datant de l'époque de la guerre de Sécession, au XIX^e siècle, ainsi que certains affrontements violents entre diverses factions religieuses au début du XX^e siècle. Quels que soient les désaccords politiques, religieux et sociaux qui pourraient exister aujourd'hui, la situation n'est pas aussi prononcée qu'elle l'était dans ces temps-là. De fait, conclut l'auteur, on a toutes les raisons de croire que la polarisation observée en 2004 va donner naissance à des contre-mouvements qui auront pour objectif de rappeler aux Américains que, nonobstant leurs différences politiques, ils sont citoyens du même pays.* »

M. Alan Wolfe est professeur de sciences politiques et directeur du « Boisi Center for Religion and Public Life » au Boston College (Massachusetts). Il est l'auteur de *One Nation, After All* (1998) et de l'ouvrage intitulé *The Transformation of American Religion: How We Actually Live Our Faith* (2003).

Dans mon livre *One Nation, After All*, publié il y a plusieurs années, je soutiens que, indépendamment des propos tenus dans les médias sur les clivages de la société américaine, les éléments qui nous unissent en tant que nation sont plus nombreux que ceux qui nous divisent. Certes, les opinions divergent considérablement sur un certain nombre de questions politiques et sociales auxquelles doit faire face le public américain. (Ceci a toujours été le cas.) Mais l'individualisme et le droit de s'exprimer librement – deux valeurs profondément ancrées – agissent comme des aimants puissants qui ne cessent de rapprocher les Américains. L'attachement à ces valeurs l'emporte largement sur la polarisation des idées du jour, laquelle a parfois tendance à nous isoler les uns les autres.

LES DIVERSES DISTANCES IDÉOLOGIQUES

Sur la base des deux dernières élections présidentielles aux États-Unis, un grand nombre de spécialistes, de journalistes et d'observateurs politiques affirment que le pays semble fracturé. Les deux candidats en lice à la présidentielle de 2000 étaient pratiquement à égalité, chacun ayant reçu un nombre pour ainsi dire égal de voix des

Grands électeurs. En 2004, le président George W. Bush a clairement obtenu la majorité, qu'il s'agisse des suffrages exprimés ou du vote collégial. (Le président a remporté près de 3,4 millions de voix de plus que le sénateur John Kerry, ce qui correspond à une marge de 2,8 pour cent, et il a remporté le vote décisif du collège électoral par 286 voix contre 252.) Pour autant, la carte politique du pays est restée relativement inchangée d'une campagne à l'autre ; les États « bleus » (démocrates) sont toujours présents le long des côtes, à tendance progressiste, tandis que les États « rouges » (républicains), plutôt conservateurs, dominant dans le sud et dans l'ouest.

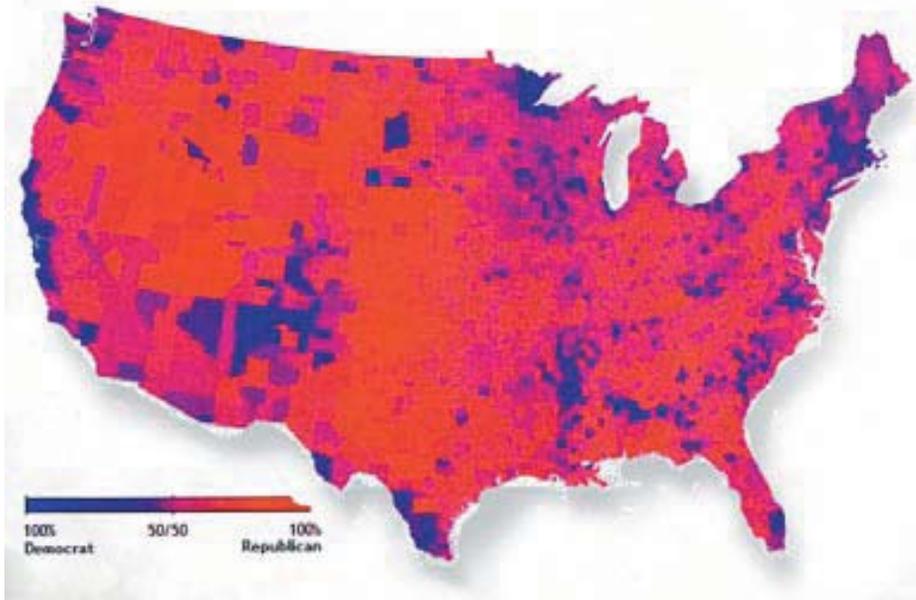
Les premières années du XXI^e siècle ont été marquées par le maintien des clivages dans divers domaines, notamment pour tout ce qui touche à la religion, aux questions raciales, à la parité des sexes et à la vision du monde en général, ainsi qu'en fonction de considérations géographiques. Si les disputes théologiques entre les religions ont pour ainsi dire disparu de la vie publique aux États-Unis, le débat au sein des diverses confessions reste entier en ce qui concerne les questions sociales et la façon de percevoir le monde extérieur. Naguère, la fracture raciale aux États-Unis

LA DIVERSITÉ ATTEINT AUJOURD'HUI UN TEL DEGRÉ AUX ÉTATS-UNIS QUE NOUS N'AVONS PAS DE MOT POUR NOUS DÉCRIRE.

concernait les relations entre les Noirs et les Blancs, mais on note aujourd'hui une population croissante de Latino-Américains et d'Américains d'origine asiatique. Par ailleurs, un nombre

59 pour cent, contre 39 pour cent pour M. Bush). La perte d'emplois consécutive à la délocalisation des usines et le déclin des communautés agricoles, conjugués à la progression du secteur des services

années 1960. L'une des deux cultures de l'Amérique, selon G. Himmelfarb, privilégie la liberté individuelle et la libre expression et elle souhaite dépasser les conceptions traditionnelles des rôles



CARTE CHROMOCODÉE DES RÉSULTATS ÉLECTORAUX

Les résultats électoraux obtenus, comté par comté, aux élections présidentielles de 2004 sont représentés à l'aide de trois couleurs – le rouge, le bleu et le mauve. Le rouge symbolise les résultats obtenus par le candidat républicain, M. George W. Bush, et le bleu ceux de son opposant, M. John Kerry. Les zones en mauve montrent à quel point le scrutin a été serré dans diverses parties du pays. Cette carte, conçue par M. Robert Vanderbei, de l'université Princeton, provient d'une collection de cartes et de cartogrammes des résultats électoraux que l'on peut consulter sur le site de l'université du Michigan (<http://www-personal.umich.edu/~mejn/election/>).

important de personnes qui, se sentant multiraciales, déclarent n'appartenir à aucune race en particulier. Par ailleurs, hommes et femmes perçoivent souvent différemment le monde de sorte que les candidats aux postes électifs adaptent leurs messages à l'un ou l'autre de ces deux camps.

Certes moins prononcées que pendant la guerre de Sécession, les différences géographiques persistent, comme le montrent les résultats des dernières élections. La plupart des Texans (qui ont voté pour M. Bush à 61 pour cent, contre 38 pour cent pour M. Kerry) n'ont pas les mêmes opinions politiques que la plupart des habitants du Rhode Island (qui ont voté pour M. Kerry

et à la vitalité des grandes banlieues, attestent la persistance des divergences économiques ; il y a des Américains qui tirent le diable par la queue, tandis que d'autres jouissent de tout ce qu'une société riche et productive peut leur offrir de mieux. De toute évidence, de nombreuses « Amérique » se côtoient dans l'Amérique d'aujourd'hui.

Nombre d'érudits partagent cette perception d'un pays fracturé. L'éminente historienne Gertrude Himmelfarb est peut-être la plus éloquente de tous. Dans son livre intitulé *One Nation, Two Cultures*, paru en 1999, elle soutient la thèse selon laquelle les Américains sont encore affectés par les répercussions de la fracture culturelle née dans les

sociétaux et des mœurs qui ont marqué la société américaine pendant la première moitié du xx^e siècle. L'autre met sur un piédestal l'autorité et le respect des règles et des traditions, et elle souhaite renouer avec l'époque où les parents avaient une grande autorité sur leurs enfants et où davantage de gens étaient fiers de leur pays et sincères dans leurs convictions religieuses. G. Himmelfarb, conservatrice, s'identifie clairement à la seconde. Ceci dit, les intellectuels de gauche avancent le même type d'arguments lorsqu'ils font valoir que la laïcité et la libre expression sont menacées par la droite et qu'ils défendent vigoureusement les acquis des années 1960.

Dans une certaine mesure, G. Himmelfarb, comme le suggère le

titre de son livre, réagissait contre ma contribution au débat engagé dans *One Nation, After All*. J'y argue que les militants politiques se livrent mutuellement une guerre culturelle, mais que la plupart des Américains ont des valeurs communes. Ils ne sont peut-être pas d'accord sur les questions d'actualité – dans une démocratie, il faut s'y attendre – mais, contrairement à l'état de choses qui prévalait dans les années 1960 et surtout pendant la guerre de Sécession, ils sont plus souvent d'accord qu'on ne le croirait

nuisent aussi bien aux Américains qu'à ceux qui comptent voir les États-Unis jouer un rôle de chef de file. Assurément, nous devons aux uns et aux autres de voir plus loin que les manchettes de journaux pour tenter de découvrir s'il existe encore des convictions et des pratiques viables capables d'assurer notre cohésion.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

De toutes les supposées fractures caractérisant la vie américaine, il en est

des cultes protestants, ils avaient au moins en commun les idées maîtresses de la Réforme.

La lueur d'espoir que l'adhésion généralisée au protestantisme pût être une source officielle d'unité fut rapidement éteinte par l'arrivée en masse d'immigrants non protestants au XIX^e siècle et au début du XX^e. Les tensions entre les diverses confessions étaient si fortes qu'une véritable guerre culturelle, bien plus violente et plus fractionnelle que celle qui est censée



Le président George Bush écoute les chefs d'un grand nombre de confessions religieuses au cours d'une réunion à la Maison-Blanche. (Photo de la Maison-Blanche)

a priori. Ils apprécient les acquis de la liberté individuelle qui sont le sous-produit des bouleversements culturels des années soixante et, à cet égard, G. Himmelfarb a raison d'insister sur l'importance de cette décennie. Mais leurs sentiments vis-à-vis de ces acquis reflètent souvent une certaine ambivalence : ils se demandent fréquemment si les États-Unis n'ont pas poussé si loin la notion d'individualisme qu'ils n'ont plus de respect ni pour l'autorité ni pour la tradition et, dans l'ensemble, ils veulent que les personnalités politiques fassent bon ménage et qu'elles recherchent des solutions communes aux problèmes du pays.

La question de l'unité des Américains n'est pas moins importante que les autres auxquelles les Américains doivent faire face aujourd'hui. Après tout, les États-Unis ont déjà connu une guerre civile dont les bains de sang restent gravés dans la mémoire collective. Toutes profondes que soient nos divisions, elles n'atteignent pas cette profondeur. En outre, comme nous le rappelle notre expérience de la guerre de Sécession, la division et la désunion

une en particulier qui l'emporte sur les autres. La ligne de faille aux États-Unis, entend-on souvent dire, revêt par nature une dimension religieuse, regroupant d'un côté tous ceux qui ont une foi inébranlable en Dieu, quel que soit le dieu auquel ils croient, et de l'autre ceux qui ne voient pas la main divine dans le déroulement des affaires humaines. Or, s'il s'avère que la religion aux États-Unis est autant source d'unité que de division, la promesse de la devise *E Pluribus Unum* est d'autant plus susceptible de se réaliser.

Parmi les fondateurs des États-Unis, un grand nombre avaient l'intime conviction qu'une moralité commune nécessitait une religion commune. Toutefois, comme les États-Unis s'étaient engagés dans le premier Amendement à la Constitution à respecter le principe de la séparation de l'Église et de l'État et celui de la liberté religieuse, il n'y a jamais eu de religion commune aux États-Unis, tout au moins pas au sens officiel. Ceci dit, la grande majorité des Américains, à l'époque de la fondation du pays, étaient protestants de sorte que, nonobstant la multiplication

avoir lieu aujourd'hui, éclata dans certaines villes, dont Boston, entre les immigrants protestants et catholiques venus d'Irlande et d'autres pays, ce qui entraîna d'importantes pertes humaines et matérielles. Au fil du temps, pourtant, s'est dégagée une solution relativement pacifique au conflit entre religions. Même si les diverses confessions chrétiennes n'avaient jamais fait montre de beaucoup d'unité, les États-Unis avaient fini, vers le milieu du XX^e siècle, par se définir comme étant une société judéo-chrétienne, unie par le fait que ses trois principales religions avaient au moins un texte sacré en commun, en l'occurrence la Bible hébraïque.

Évoquant à l'origine une notion d'inclusion, le terme « judéo-chrétien » évoque aujourd'hui l'exclusion parce qu'il met de côté les musulmans, les hindous et les gens de nombreuses autres confessions qui sont venus aux États-Unis après l'abandon des quotas d'immigration, conformément à l'ambitieuse loi de 1965 sur l'immigration et la nationalité, qui avaient favorisé

les Européens. La diversité atteint aujourd'hui un tel degré aux États-Unis que nous n'avons pas de mot pour nous décrire. Certains ont suggéré l'adjectif « abrahamique », lequel a au moins le mérite d'inclure les musulmans, mais il exclut toutes les religions orientales. Il n'y a probablement jamais eu de société dans laquelle prospèrent autant de religions que la société américaine d'aujourd'hui et ce phénomène, dans un sens, remonte à la décision prise par les fondateurs des États-Unis d'encourager la liberté religieuse.

UNE CULTURE COMMUNE ?

Face à une diversité si marquée, d'aucuns disent que les Américains n'ont pas de culture commune et que, partant, ils risquent de se trouver profondément désunis. Tel est le message que contient l'ouvrage intitulé *Who Are We?*, publié en 2004 sous la plume d'un politologue de Harvard, Samuel Huntington. En s'attachant principalement aux Américains d'origine mexicaine, dont beaucoup viennent de familles catholiques, S. Huntington insiste sur l'importance d'une culture commune, façonnée par l'anglo-protestantisme, et à laquelle les immigrants devraient adhérer. S. Huntington se penche non pas sur la religion en tant que source de désunion, mais plutôt sur les types de culture auxquels donnent corps les diverses traditions religieuses. Pour autant, son livre évoque certaines pages de l'histoire des États-Unis à l'époque où la peur de la diversité amenait certains penseurs à conclure que les États-Unis ne pourraient assurer leur avenir à moins de régler le problème que pose la multiplicité des cultures en compétition.

La diversité religieuse est un fait que l'on ne saurait mettre en doute aux États-Unis. Mais il y a des raisons de douter de la conclusion selon laquelle cette diversité serait source de désunion. Car, en dépit de l'étonnante variété des confessions et des traditions dont se réclament les Américains, la culture américaine constitue une force puissante capable

UNE AMÉRICAINE HORS DU COMMUN LE BÉNÉVOLAT À L'ŒUVRE



Clara Barton (1821-1912) consacre son existence au service des autres. Institutrice dès l'âge de 15 ans, elle finira par fonder une école publique gratuite à Bordentown (New Jersey). Quand éclate la guerre de Sécession, elle organise un programme de secours fondé sur la collecte de fournitures médicales et autres articles destinés aux soldats blessés. L'entreprise connaît un tel succès que le gouvernement autorise Clara Barton à accompagner les ambulances militaires pour venir en aide aux malades et aux blessés. Pendant trois ans, elle sera sur le terrain des opérations militaires, prête à réconforter les blessés de guerre, à leur donner à boire et à manger, à seconder les chirurgiens et à organiser un programme de localisation des soldats portés disparus au combat. En 1881, mettant à profit son expérience acquise pendant la guerre de Sécession, Clara Barton fonde la Croix-Rouge américaine, dont elle sera la présidente, à titre bénévole, jusqu'en 1904. On lui doit d'avoir élargi les attributions de la Croix-Rouge internationale, qui octroie des secours non seulement sur le champ de bataille, mais aussi dans les zones sinistrées. Clara Barton œuvrera sans relâche à l'organisation de secours sur le terrain même passé l'âge de soixante-dix ans.

de marquer toutes les religions de son empreinte. Depuis quelques années, les érudits se penchent non seulement sur les textes et les croyances des diverses religions, mais aussi sur les applications pratiques au quotidien de la foi des Américains. L'une des conclusions qui se dégagent de cette réflexion, c'est que les gens vivent leur foi de manière très similaire même si les religions sont très différentes les unes des autres.

Les Américains, par exemple, expriment souvent leur préférence pour les religions qui ont une résonance personnelle. Ils se méfient des figures d'autorité qui sont distantes, et même dans certains cas des autorités locales. En général, ils se tournent vers la religion pour des raisons affectives plutôt qu'intellectuelles ; dans leur optique, les textes sacrés sont des documents dont il convient non pas d'examiner les idées convaincantes, mais de se servir comme de guide dans les moments difficiles de l'existence. La religion leur donne une forte notion du bien et du mal, mais elle est souvent prête à pardonner les péchés et à donner une deuxième chance au pécheur. La foi donne aux Américains le sentiment de contrôler leur destinée et elle leur donne confiance en eux. Leur religion leur enseigne des vérités, mais elle est aussi source d'amour. Il arrive aux Américains, en quête d'authenticité, de changer de groupe confessionnel. Pour eux, loin d'impliquer un attachement borné à la tradition, la religion offre une méthode novatrice, dynamique et en mutation constante pour s'adapter à un monde complexe.

Comme les Américains vivent souvent de la même manière des religions pourtant différentes, la foi peut être une source importante d'unité. Les gens n'ont pas besoin d'être d'accord sur l'identité de Dieu ni sur ses actions ; il suffit pour les contenter que leurs semblables tentent d'accommoder leurs convictions religieuses à leurs besoins. Cette conception pragmatique commune de la religion est si puissante que les nouveaux immigrants adaptent sans perdre de temps la foi de leur terre natale

aux réalités des États-Unis. Au XIX^e siècle, catholiques et juifs formulèrent une version américaine de leur religion. De nos jours, musulmans et hindous font exactement la même chose.

APPRENDRE À SE CONNAÎTRE

Ce qui est vrai de la religion s'applique aussi à d'autres aspects de la vie aux États-Unis. Face aux différences qui existent, le vécu rend possible les points communs. Plus les blancs apprennent à connaître des gens d'une autre race sur le lieu de travail, plus le racisme recule. Plus les jeunes sont nombreux à épouser quelqu'un issu d'un milieu différent du leur, plus vite disparaîtront les divisions qui ont marqué la génération de leurs parents et de leurs grands-parents. Certes, les Américains du sud ne partagent pas nécessairement les opinions politiques de leurs compatriotes du nord, mais leurs modes de vie sont très proches ; ils conduisent le même genre de voitures, font leurs achats dans le même genre de magasins, achètent le même type de produits. On peut parler tant qu'on veut de l'Amérique bleue et de l'Amérique rouge, le fait est qu'on pourrait parachuter un Américain dans n'importe quelle région du pays et que tout lui semblerait familier, trop même, peut-être.

De fait, on a toutes les raisons de croire que la polarisation observée en 2004 va donner naissance à des contre-mouvements qui auront pour objectif de rappeler aux Américains que, nonobstant leurs différences politiques, ils sont citoyens du même pays. La polarisation comporte une part évidente d'atouts politiques, en particulier pour les militants qui rallient leurs partisans en insistant sur les intentions délétères de ceux de l'autre côté de la ligne de fracture idéologique. Même en politique, ou tout au moins dans un système politique démocratique digne de ce nom, à chaque réaction s'oppose une contre-réaction. Unis par des pratiques communes en matière de religion et par des expériences communes dans d'autres aspects de l'existence, les Américains, j'en suis

persuadé, finiront par se demander si leurs compatriotes dont ils ne partagent pas les opinions politiques méritent vraiment d'être mis au ban de la société.

Et ils concluront, je n'en doute pas, que nous formons une seule et unique nation, après tout. L'individualisme américain et notre quête de l'auto-découverte éclipsent nos différences. Tant que nous nous souviendrons que nous sommes le produit d'une culture américaine commune, nous continuerons, comme nous l'avons si souvent fait tout au long de notre histoire, de construire des ponts qui nous rapprocheront et maintiendront notre cohésion. ■

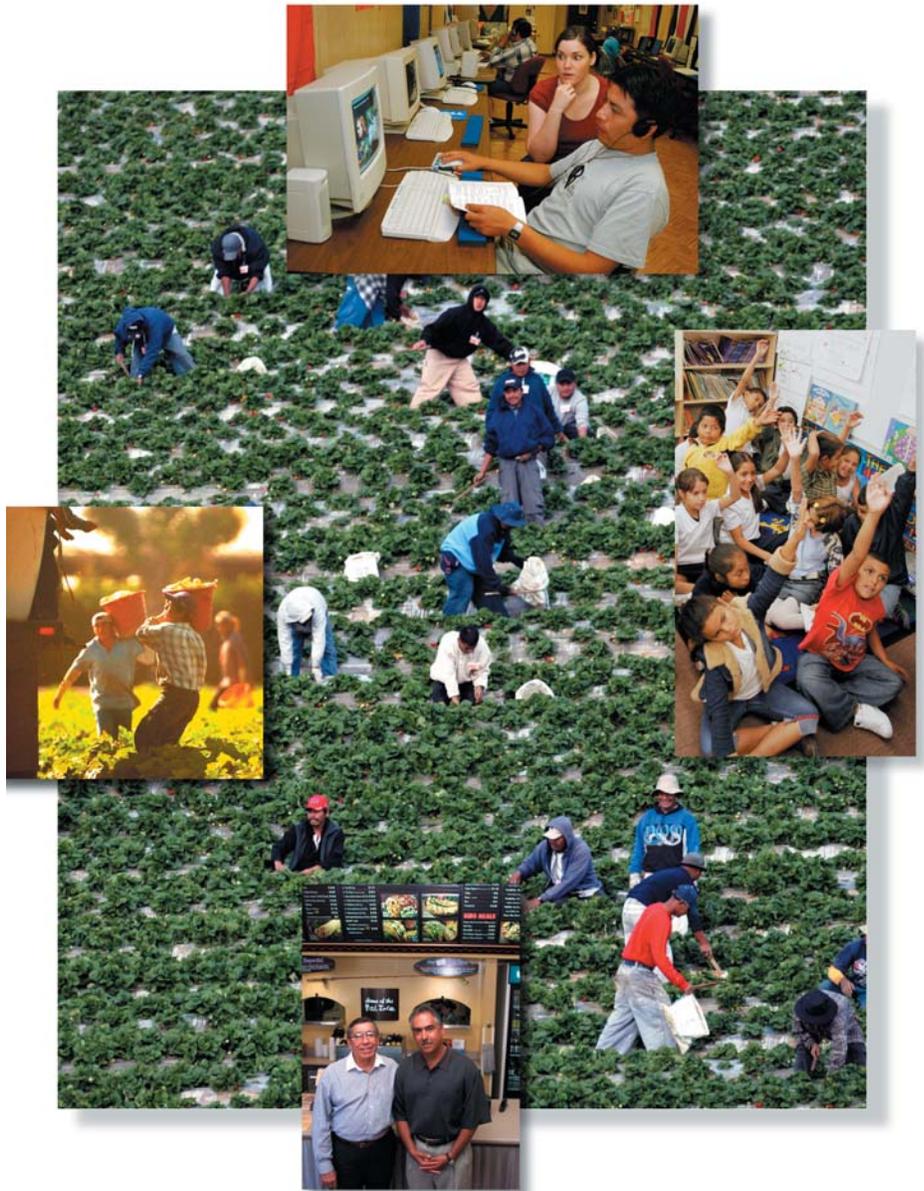
Note : les opinions exprimées dans le présent article ne reflètent pas nécessairement les vues ou la ligne d'action du département d'État des États-Unis.

LE DÉBAT SUR L'IMMIGRATION

MICHAEL BARONE ET VICTOR HANSON

Des millions de nouveaux immigrants sont arrivés aux États-Unis au cours des dix dernières années. De fait, le pays n'avait pas connu de mouvement d'immigration aussi important depuis les années 1920. Parmi les immigrants actuels, beaucoup sont entrés clandestinement et occupent des emplois peu qualifiés et peu rémunérés. D'autres, ayant fait de longues études, sont arrivés en toute légalité sur le marché du travail américain, avec de bonnes qualifications et ont un emploi bien rémunéré dans les domaines des techniques de pointe, des sciences et de la médecine. D'autres encore sont venus rejoindre des membres de la famille ou sont arrivés en tant que réfugiés.

Nous avons invité deux spécialistes de l'immigration à débattre de cette question : Michael Barone, journaliste de l'hebdomadaire U.S. News & World Report et auteur de *The New America: How The Melting Pot Can Work Again* et Victor Hanson, directeur de recherche à la Hoover Institution et auteur de *Mexifornia: A State of Becoming*. James Dickmeyer, attaché de presse à l'ambassade des États-Unis à Mexico, a animé la discussion, qui s'est effectuée à distance grâce à une connexion vidéo numérique. On trouvera ci-après une transcription abrégée de ce débat.



UNE NOUVELLE VAGUE D'IMMIGRATION : EST-ELLE DIFFÉRENTE ?

ANIMATEUR – En quoi la dernière vague d'immigration est-elle comparable ou différente des précédentes ?

M. BARONE – Les flux d'immigration de l'histoire américaine n'ont généralement pas été prédits par les experts. Simplement, ils se produisent et ils nous surprennent.

Si, en 1970, vous aviez dit à la plupart des démographes américains que nous allions

voir arriver de l'ordre de 20 à 30 millions de nouveaux immigrants dans les 25 ou 30 années à venir, ils auraient dit :

« Vous êtes fou. L'immigration n'est plus d'actualité. Elle n'a plus lieu aujourd'hui. »

En réalité, nous avons eu d'importants flux d'immigration. Nous continuons en 2004 à avoir des flux importants d'Amérique latine, principalement du Mexique. Nous n'avons pas d'évaluation précise du nombre véritable d'immigrants car beaucoup d'entre eux sont des clandestins et, aux États-Unis, nous ne recensons pas très bien les



Un immigrant guatémaltèque étudiant l'anglais sur un ordinateur se fait aider par un instructeur au East Central Community College de Forest (Mississippi). (Photo AP/ Rogelio Solis)

clandestins. Parmi les flux migratoires en provenance d'Asie et dans une certaine mesure d'Amérique latine, Mexique non compris, se trouve un pourcentage important de personnes hautement qualifiées. En provenance du Mexique, le pourcentage de personnes qui sont diplômées de l'enseignement secondaire, qui ont fait d'autres études, qui ont des qualifications en matière d'emploi, est plus faible.

L'immigration se poursuit donc. Dans mon livre, *The New Americans* (Les Nouveaux Américains), publié en 2001, j'affirme que les groupes minoritaires d'aujourd'hui sont semblables aux groupes d'immigrants d'il y a cent ans. Les Noirs sont comme les Irlandais, les Latinos comme les Italiens, les Asiatiques comme les Juifs.

Il ne s'agit pas d'équivalences exactes mais je pense qu'il y a malgré tout d'importantes ressemblances. L'une des différences, bien sûr, tient au fait que l'Amérique latine, et en particulier le Mexique, est voisine des États-Unis ; nous avons donc dans ce pays un grand nombre de personnes dont la première langue est l'espagnol, dont nous ne sommes pas sûrs qu'ils apprendront à parler parfaitement anglais.

ANIMATEUR – M. Hanson, en quoi cette nouvelle vague d'immigrants est-elle différente de celle du début du xx^e siècle qui était originaire d'Europe et de celles qui ont suivi ?

M. HANSON – A première vue, cela n'a rien de nouveau, mais à bien y réfléchir, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu entre 8 et 12 millions de personnes originaires d'une même région géographique qui soient arrivées ici clandestinement. C'est nouveau. Et surtout, l'attitude du pays d'accueil est nouvelle. Nous avons au xix^e siècle une idéologie très radicale de l'assimilation des divers immigrants.

Mais après 30 ans d'instruction bilingue en Californie, que l'on a finalement abandonnée, nous avons dans chaque université d'État un programme d'études réservé aux Chicanos (Mexicains vivant aux États-Unis), ce qui est plutôt chauvin et

source de dissensions. Le gouvernement a également des documents bilingues. En Californie, nous avons maintenant des communautés entières dont les membres sont venus clandestinement du Mexique à cause de liens familiaux.

Il existe donc de véritables enclaves de personnes qui s'aperçoivent qu'elles peuvent, après une seule génération, recréer le Mexique dans une certaine mesure sans s'assimiler. En réalité, nous avons vraiment deux communautés. Il y a, au bas mot, des centaines de milliers de personnes qui ne s'assimilent pas.

M. BARONE – J'ai une conception légèrement différente de ce qui se passe aux États-Unis, par rapport à celle de Victor Hanson. Et c'est parce que je pense que les forces en faveur de l'assimilation au sein de la population américaine restent très importantes, même si elles sont un peu moins fortes qu'il y a cent ans. Victor a mentionné l'assimilation radicale des immigrants d'il y a cent ans. À l'époque du président Theodore Roosevelt, on parlait de « Américanisation ».

Mais bien sûr, aider les gens à maîtriser la langue anglaise, à comprendre le fonctionnement du gouvernement et de l'économie des États-Unis, ce n'est pas de l'oppression. Ce sont les conditions de la réussite et de l'ascension sociale aux États-Unis. Bien que les élites des milieux universitaires, journalistiques, des médias et, dans une certaine mesure, des entreprises ne croient plus autant en l'assimilation qu'il y a cent ans, je pense que dans leur ensemble les Américains et les immigrants croient en l'assimilation. À mon avis, nous observons (dans le cas des Latinos) un degré d'assimilation et d'ascension sociale qui est probablement plus important qu'il ne l'était il y a cent ans pour les Italo-Américains.

N'oubliez pas qu'il y a 100 ans le processus d'assimilation ne semblait pas toujours gagné d'avance. Il y a cent ans, on disait aux Américains que les Irlandais, les Italiens, les Juifs et autres immigrants étaient des gens d'une autre race, qu'ils ne pourraient jamais s'assimiler à la civilisation américaine anglo-saxonne. Nous savons aujourd'hui que ces prévisions se

sont révélées fausses. Et je pense que ces prévisions seront fausses pour la majorité des immigrants américains que nous avons aujourd'hui.

Oui, certains repartiront dans leur pays d'origine comme l'on fait certains des immigrants italiens et grecs d'il y a cent ans. Certains n'apprendront pas l'anglais et nous devons faire des progrès dans nos écoles et abolir cette soi-disant instruction bilingue qui trop souvent n'est ni bilingue ni instructive.

ASSIMILATION : DE QUOI S'AGIT-IL ET COMMENT CELA SE PASSE-T-IL ?

ANIMATEUR – Parlons de ce terme « assimilation ». M. Hanson, qu'est-ce que cela veut finalement dire, l'assimilation ? S'agit-il de la langue, de l'acceptation de certaines valeurs, du mariage avec des personnes d'autres origines ethniques ?

M. HANSON – Il s'agit de la maîtrise de la langue, de l'acceptation des valeurs américaines, et cela peut aller de la tolérance religieuse au respect des femmes à la planification familiale et aux attitudes à propos du gouvernement. Mais ce que j'aimerais signaler, c'est que, comme je l'ai dit précédemment, nous avons ici deux phénomènes. Nous avons d'une part la réussite de cinq ou six étrangers clandestins sur 10. Mais le nombre de clandestins est si élevé que l'échec de 30 à 40 % d'entre eux signifie que les clandestins constituent un quart des prisonniers du système pénitentiaire de Californie. Parce que de un à deux ou trois millions de personnes essaient de traverser la frontière, et que de un à deux y arrivent, par leur seule ampleur, ces chiffres conduisent dans les faits à un système d'apartheid.

Qu'est-ce que cela veut dire en pratique ? Pour quelqu'un qui ne vit pas dans cette situation, on peut penser que le marché finira par trancher ou que la vie peut simplement continuer. Mais, qu'est-ce que cela veut dire à l'échelle locale ? Cela veut dire que vous vous levez le matin et que vous trouvez peut-être un sofa sur votre pelouse (parce que les gens n'ont pas l'habitude de faire appel aux services de ramassage d'ordures) ou, dans le cas de

mon voisin, vous trouvez une vache, une vache morte. Ou cela veut dire que vous allez à l'école – l'école n'est pas socialement mixte là où j'habite – et que 90 % des élèves sont originaires d'un groupe donné. Ou, dans ma ferme, cela veut dire que les gens viennent du Mexique et ont une conception très différente des femmes et du rôle des femmes dans la société jusqu'à ce qu'ils s'assimilent.

Et si, à l'université ou dans le système éducatif, on admet que cela est simplement une autre façon de voir les choses ou une autre culture, alors il est très difficile de venir à bout de cette situation.

Ce dernier point est très important parce qu'il est loin d'être suffisamment mentionné. Ce n'est pas un processus statique, l'assimilation. Mais parce que nous avons tant de personnes arrivant et arrivant dans la clandestinité, nous sommes en train de créer un groupe transitoire quasi permanent d'un ou de deux millions de personnes qui sont dans cette phase d'assimilation, mais pas d'assimilation au sens que revêtait le terme au XIX^e siècle. Je parle ici d'un processus sur 30, 40 ou 50 ans.

Si nous avons 150 000 Mexicains immigrants dans la légalité, si nous contrôlions les frontières, mettions à profit la puissante mécanique d'assimilation, ce qui, en gros, est ce que nous avons fait en Californie jusqu'en 1965 ou 1970 environ, nous ne connaîtrions pas ces difficultés. Ce serait simple à faire. Et nous ne privilégierions pas l'immigration clandestine de Mexicains au détriment de l'immigration légale provenant d'autres pays.

Dans le comté de Fresno (Californie), qui constitue l'épicentre de l'explosion de l'immigration clandestine, la polémique la plus vive a trait aux Sikhs, originaires de l'Inde, des gens du Sud-Est de l'Asie qui attendent 5, 6 ou 7 ans un membre de leur famille, ingénieur électrotechnicien ou enseignant, qui ne peut pas venir en raison des rouages de l'administration, et qui voient pourtant d'autres personnes arriver clandestinement par le biais des liens familiaux. Cela entraîne une perte de confiance et de respect vis-à-vis de la loi et cela a un effet pernicieux et destructurant sur les lois en général.



Des travailleurs agricoles transportent des paniers remplis de courges fraîchement cueillies vers un camion, près d'un champ de Homestead (Floride). (Photo AP U. Pat Carter)

UN AMÉRICAIN HORS DU COMMUN UN PIONNIER EN MATIÈRE D'ÉDUCATION



Le défunt Sénateur des États-Unis **J. William Fulbright** (1905-1995), dont le nom est quasiment devenu synonyme d'échanges internationaux éducatifs, a consacré sa vie à la fonction publique et, notamment, à l'éducation. Il a fait des études à l'université d'Oxford, au Royaume-Uni, en qualité de boursier du programme Rhodes. Il a été avocat, professeur de droit et président de l'université d'Arkansas avant d'entamer une carrière dans la politique. En 1946, il a présenté une loi portant création du programme de bourses Fulbright, qui a pour objectif « d'accroître la compréhension mutuelle des habitants des États-Unis et des habitants d'autres pays ». Pendant la soixantaine d'années qui s'est écoulée depuis, plus de 255 000 personnes, originaires des États-Unis et du reste du monde, ont participé à ce programme, dont de futurs Prix Nobel et chefs d'État. Le sénateur Fulbright a continué jusqu'à la fin de sa vie à participer activement au programme qui porte son nom..

NOUVELLES PROPOSITIONS EN MATIÈRE D'IMMIGRATION

ANIMATEUR – Le président Bush a proposé il y a presque un an différents mécanismes permettant de régler ce que certains ont appelé un programme de travailleurs immigrés temporaires. Est-ce que cela permettrait de venir à bout de cette augmentation de l'immigration clandestine ?

M. BARONE – Eh bien je pense que le programme du président, qu'il a présenté en janvier 2004 et qui n'a pas beaucoup avancé au Congrès, part du principe selon lequel il existe sur le plan économique le besoin d'un grand nombre d'immigrants et que cette demande est satisfaite non seulement par les immigrants légaux mais également par les immigrants clandestins.

Et je pense qu'il y a de fortes raisons de penser ainsi. Le marché économique fonctionne de façon telle que si nous expulsions tout d'un coup tous les immigrants clandestins des États-Unis du jour au lendemain, des pans entiers de notre économie seraient tout simplement paralysés. Il n'y aurait plus d'assiettes propres dans les restaurants de Los Angeles et ainsi de suite. Ce que la proposition du président Bush tente de faire, c'est donc d'élaborer un programme de travailleurs immigrés temporaires qui mettrait en contact travailleurs intéressés et employeurs intéressés, afin de donner un statut légal aux immigrants dans ce pays.

Il est intéressant de constater qu'au Congrès, cette proposition, ou toute autre de même nature, est davantage soutenue par des membres du parti démocrate que par des membres du parti républicain du président Bush. Bon nombre de républicains estiment que cela reviendrait à récompenser des actes illégaux en conférant un statut légal aux immigrés clandestins. Le gouvernement Bush fait valoir que sa proposition ne conduirait pas automatiquement à donner aux travailleurs immigrés temporaires la citoyenneté. Mais, certains démocrates aimeraient que ce soit le cas.

Il y a donc là aussi une différence entre le gouvernement Bush et les nombreux membres démocrates du Congrès qui se

penchent activement sur la question.

ANIMATEUR – M. Hanson, quel est votre avis sur ce débat ; pensez-vous que la solution que propose le président à ce problème soit pratique ?

M. HANSON – Ce qu'il faut savoir à ce sujet, c'est que les propositions du président apportent autant d'incertitudes que de solutions. Si vous faites venir un quart de million – ou disons 300 000 travailleurs immigrés temporaires, qu'allez-vous faire des 700 000 autres qui ne veulent pas participer au programme ? Allez-vous vraiment surveiller les frontières ou allez-vous les expulser ?

Si le programme de travailleurs immigrés temporaires est mis en place, il y aura toujours des gens qui voudront entrer clandestinement, et il faudra prendre des mesures énergiques à leur rencontre. Ceux qui participeront au programme voudront rester.

Il y a un problème d'ordre psychologique, philosophique et moral, dans le comté de Fresno par exemple lorsque le directeur du syndicat professionnel des agriculteurs annonce qu'il sera impossible de faire la cueillette des pêches à moins d'avoir 30 000 clandestins venant d'Oaxaca, tandis que la Chambre de commerce estime qu'il y a de 50 000 à 60 000 adolescents sans travail et que le taux de chômage du comté de Fresno est de 16 %, principalement chez les Latino-Américains de première et de deuxième génération. Le fait que le ou les comtés ayant le plus de clandestins ont également le taux de chômage le plus fort est une condamnation sans appel du système.

M. BARONE – Est-ce que ce taux de chômage élevé dans la Vallée centrale n'est pas dû à la surveillance accrue des frontières qui empêche les travailleurs agricoles saisonniers de la région de rentrer facilement au Mexique, ou ailleurs, pendant cinq à six mois de l'année ? Ils ne veulent pas prendre le risque de traverser la frontière de nouveau. Ils préfèrent rester dans le comté de Fresno, où ils peuvent éventuellement bénéficier de prestations sociales.

M. HANSON – Je ne crois pas, car l'un des autres mythes de l'immigration clandestine



Des élèves de troisième année du primaire lèvent la main pour répondre à des questions à l'école élémentaire d'Oasis (Californie). L'enseignement n'est dispensé qu'en anglais aux 650 élèves de l'école, dont plus de 90 % sont hispaniques. (Photo AP/Francis Specker)

est qu'elle est principalement le fait de l'agriculture, qui n'emploie en fait que 20 à 25 % des travailleurs clandestins. On associe généralement le programme de travailleurs immigrés temporaires au secteur de l'agriculture, mais la plupart des travailleurs clandestins qui viennent en Californie centrale travaillent dans le bâtiment, dans des hôtels, des restaurants, bien que nous sachions qu'il y a des chômeurs capables d'occuper ces emplois.

Comment cela se fait-il ? Parce que plus les immigrés restent longtemps aux États-Unis, plus ils se familiarisent avec les possibilités de prestations sociales et ils perdent cette ardeur de travailler coûte que coûte. De plus, si vous posez la question aux employeurs – et je crois qu'il s'agit là d'un problème moral – ils vous diront qu'ils préfèrent faire travailler de jeunes Mexicains de 18 à 25 ans qui ne parlent pas anglais, car ils travaillent beaucoup plus dur que les jeunes adultes nés aux États-Unis ou les travailleurs immigrés lorsqu'ils ont plus de 40 ou 50 ans.

Alors ce dont il s'agit vraiment, c'est d'immigration clandestine ; c'est le grand mensonge dont personne ne veut parler. C'est un recyclage de capital humain. Nous prenons des gens qui viennent du Mexique et, dans une large mesure, nous profitons de leurs meilleures années. Par la suite, en tant qu'employeurs, nous les laissons à la charge du système de protection sociale quand ils atteignent l'âge de 50 ans. Pour les remplacer, nous ne voulons pas employer leurs enfants qui sont au chômage et sans instruction, mais nous voulons de jeunes immigrés pour pouvoir encore recommencer le cycle.

LA DEMANDE EN MATIÈRE DE TRAVAILLEURS IMMIGRÉS

ANIMATEUR – Le taux de chômage est faible depuis plusieurs dizaines d'années aux États-Unis. Est-ce que cela veut dire que, en ce qui concerne le besoin de travailleurs, on

dispose actuellement d'une large marge de manœuvre pour en faire venir de l'étranger et en même temps donner du travail à tous ceux qui cherchent actuellement un emploi aux États-Unis ?

M. BARONE – Nous avons parlé seulement d'un aspect de la situation de l'immigration aux États-Unis et votre question met en lumière d'autres aspects de la question, à savoir qu'un très grand nombre de nos immigrés sont très qualifiés. C'est probablement le cas d'un pourcentage plus élevé d'Asiatiques que d'immigrants d'Amérique latine. Mais nous trouvons des immigrés occupant un grand nombre de postes pour lesquels il n'existe tout simplement pas d'Américains dûment formés.

Dans les secteurs des sciences, de l'informatique et des technologies, on trouve un grand nombre d'immigrants, principalement originaires d'Asie. Dans le secteur médical aussi. Allez dans des hôpitaux du Midwest et vous verrez qu'une grande partie du personnel, à la fois parmi les médecins et les infirmiers, sont originaires de l'Asie du Sud-Est. Ils viennent de l'Inde, du Pakistan et d'autres pays.

On peut reprocher aux États-Unis, je crois, de ne pas former davantage d'ingénieurs et de scientifiques, de ne pas orienter davantage de jeunes qui seraient capables de faire des études dans ces domaines. Mais la réalité est que notre croissance et notre prospérité ont en grande partie été engendrées par des immigrants ayant de grandes qualifications et il semble que l'économie crée une forte demande à leur égard.

ANIMATEUR – Y a-t-il un seuil à partir duquel la tendance s'inverse ? Un seuil en ce qui concerne les conditions qui, dans un pays, amoindrirait le désir des immigrants de venir aux États-Unis ?

M. HANSON – La question est de savoir ce qui fait venir les Mexicains en aussi grand nombre, à part le fait d'être un pays voisin et la proximité historique avec les États-Unis et leur famille ici.

Je pense qu'il y a, de la part du gouvernement mexicain, une politique non officielle qui l'arrange tout à fait, à deux ou

trois égards. Premièrement, je pense que l'immigration mexicaine aux États-Unis est la deuxième source de devises étrangères après le pétrole. Environ 12 milliards de dollars sont rapatriés sous forme de transferts de fonds. C'est vital pour l'économie mexicaine.

Deuxièmement, on a l'impression que le Mexique n'aura pas véritablement besoin d'adopter de véritables réformes politiques, économiques, sociales et culturelles sur le terrain tant qu'il disposera d'une sorte de soupape de sécurité permanente constituée par les quelque 1 à 2 millions de personnes qui s'attendent à être logées ou nourries ou vêtues comme les personnages constamment dépeints dans les médias internationaux.

Et ensuite, il y a ce phénomène qui se manifeste chez les immigrants du Mexique. Sans vouloir les offenser, plus ils sont loin et plus ils vivent longtemps hors du Mexique, plus ils idéalisent le Mexique. Alors, ils sortent tous leur drapeau. Ils sont devenus un groupe de pression important. Certains d'entre eux sont, comme vous le savez, des électeurs. Alors c'est une situation qui bénéficie à tous les points de vue au gouvernement mexicain.

M. BARONE – Permettez-moi d'ajouter quelque chose à la question de ce seuil, parce que des statistiques vérifiées peuvent apporter une nouvelle lumière sur la question ; il s'agit de Porto Rico.

En vertu d'une loi adoptée par le Congrès en 1917, les Portoricains sont des citoyens américains et ont donc à ce titre accès sans restriction aux États-Unis ; ils peuvent aller et venir à leur guise, ne font l'objet d'aucun contrôle d'immigration. À la fin des années 1940 et 1950, il y a eu une forte immigration portoricaine, principalement en direction de l'agglomération urbaine de New York. On avait le sentiment que l'immigration portoricaine était constante, que le niveau de vie économique était beaucoup plus bas à Porto Rico et que ce phénomène allait continuer.

Ce qui s'est produit en réalité a été très différent. À partir de 1961, le taux net de migration de Porto Rico aux États-Unis continentaux a diminué pour atteindre presque zéro. Il s'est dans



Rafael Rubio (à gauche), un immigrant originaire du Mexique, et son fils, Ralph, se tiennent devant le comptoir de l'un de leurs restaurants, Rubio's Baja Grill, à San Diego (Californie). Cet établissement fait partie d'une petite chaîne de restaurants à service rapide qui commencent à s'installer à travers les États-Unis. (Photo AP/Lenny Ignelzi)

l'ensemble maintenu à ce niveau depuis. C'est également à partir de l'année 1961 également que le revenu par habitant de Porto Rico a atteint environ le tiers de celui des États-Unis continentaux. Manifestement, le coût de la vie est également plus bas à Porto Rico, ce qui signifie que l'écart en matière de niveau de vie est moindre que ce que laisseraient supposer les chiffres relatifs aux revenus.

Le Mexique n'a pas un niveau de revenu égal au tiers de celui des États-Unis. Il est nettement inférieur à ce seuil à l'heure actuelle. Et je ne veux pas affirmer qu'il existe un seuil magique, que quand un pays atteint un tiers du PIB (produit intérieur brut) par habitant des États-Unis, l'immigration va cesser comme l'eau à un robinet que l'on ferme. C'est peut-être une vision des choses trop mécanique.

Mais je pense que le cas de Porto Rico confirme l'argument selon lequel à partir d'un certain stade, l'économie du pays d'origine, pays d'origine des immigrants, atteint un niveau tel que le volume d'immigration diminue considérablement. Ce stade a été atteint en Allemagne aux environs des années 1880 ou au début des années 1890. L'émigration allemande a fortement diminué. Ce stade a été atteint par la suite en Europe continentale, dans différents pays. La Corée a atteint ce stade. L'émigration de la Corée du Sud a atteint son sommet dans les années 1980 et est maintenant beaucoup moins importante qu'elle ne l'a été.

Et je pense que ce phénomène pourrait se reproduire. Je ne peux pas prédire exactement quand. Mais il est possible de parvenir en matière d'immigration à des seuils décisifs à partir desquels les flux d'immigration aux États-Unis en provenance d'un pays donné sont considérablement réduits.

M. HANSON – J'aimerais faire des commentaires légèrement différents sur ce point parce que j'ai étudié les migrations en provenance, par exemple, des îles Vierges (des États-Unis), ainsi que de Porto Rico.

Il semble bien que ce seuil décisif ait été en partie obtenu grâce au programme

de la « Grande Société » des années 1960, qui pour la première fois a offert à tous les Américains des soins de santé d'urgence gratuits, des aides importantes aux familles, un certain degré de sécurité sociale. Si bien que les citoyens (de ces territoires) ont constaté qu'ils pouvaient bénéficier de soins de santé et d'allocations mensuelles, en tant que citoyens des États-Unis. Il n'y avait pas beaucoup de différence avec les États-Unis. Et c'est à partir de ce moment vraiment que les gens ont compris qu'il n'était pas beaucoup plus intéressant d'aller vivre aux États-Unis.

Je crois donc que l'on ne parviendra à ce seuil décisif que quand les habitants du centre et du nord du Mexique penseront bénéficier du même type de soins de santé, d'éducation et de protection sociale qu'aux États-Unis.

METTRE FIN À L'IMMIGRATION CLANDESTINE

ANIMATEUR – Nous avons beaucoup parlé du Mexique mais je pense que nous savons tous qu'il existe de fortes pressions provenant de nombreux pays. Nous savons que la frontière mexicaine est un point d'entrée pour de nombreux autres immigrés clandestins. De quels mécanismes concrets les États-Unis peuvent-ils se servir pour faire face aux migrations clandestines ?

M. BARONE – Eh bien, nous pouvons renforcer la surveillance aux frontières. D'ailleurs, c'est ce qui se produit depuis dix ans. Le gouvernement Clinton et le gouvernement Bush ont tous deux pris des mesures à cette fin. Nous avons érigé des murs dans les régions frontalières très peuplées à proximité de San Diego. Nous avons renforcé le contrôle des frontières à El Paso, dans certaines régions du sud du Texas.

Nous pouvons probablement encore renforcer le contrôle aux frontières, je suppose, mais nous avons déjà beaucoup fait à cet égard. Les autres moyens de faire respecter la loi consistent à demander aux Services d'immigration et de naturalisation de procéder à des vérifications chez les employeurs, de vérifier l'identité des travailleurs, de vérifier leurs papiers, d'expulser les immigrés clandestins. Je pense qu'étant donné le niveau actuel de

Des ouvriers agricoles
cueillent des fraises le long
d'une colline à Oceanside
(Californie). (Photo AP/Lenny
Ignelzi)

l'immigration clandestine, ce n'est en réalité ni pratique ni réalisable. Je crois donc que si le pays veut que ces personnes respectent la loi, nous devons régulariser la situation et adapter nos lois au marché du travail.

ANIMATEUR – M. Hanson, que pensez-vous des solutions pratiques à apporter à ce problème ?

M. HANSON – Je pense qu'il y a trois ou quatre choses qui peuvent être faites. L'une d'entre elles consiste, bien sûr, comme l'a dit Michael, à imposer aux employeurs les sanctions prévues par la loi. Le problème est que maintenant il est si facile de faire de faux papiers d'identité. Il faudrait avoir des pièces d'identité infalsifiables et si une lourde amende était imposée aux employeurs (qui emploient de la main-d'œuvre clandestine), cela aiderait.

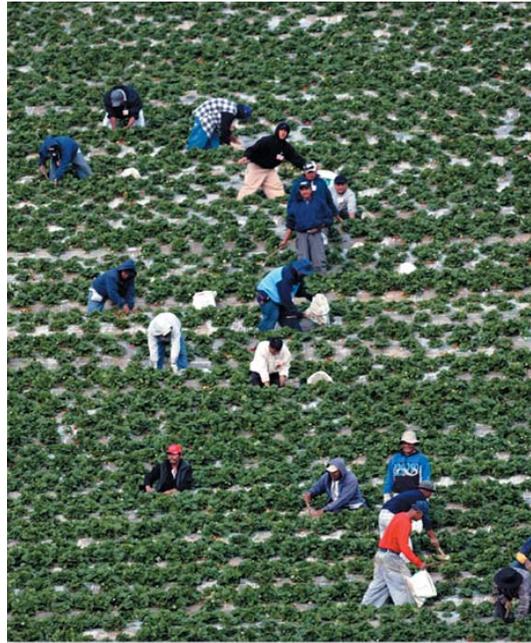
Deuxièmement, nous devons changer de formule aux États-Unis, de façon à faire savoir aux Mexicains du Mexique que s'ils viennent travailler ici, ils devront apprendre l'anglais, ils devront mettre leurs enfants dans une école où ils parleront anglais en permanence et ils ne pourront pas reproduire la culture mexicaine.

Et ensuite, troisièmement, je crois qu'il est très important de s'atteler au développement économique avec le Mexique. C'est un petit peu ce qui se passe le long de la frontière.

Si nous avons un quota de 250 000 ou de 100 000 immigrants légaux, cela indiquerait au Mexique que, pour la première fois depuis une trentaine d'années, il ne bénéficiera pas de 12 milliards de dollars de devises étrangères (en transferts de fonds) et qu'il va devoir remédier à ses problèmes car il ne pourra plus exporter ses dissidents et obtenir en contrepartie des milliards de dollars de devises étrangères.

Un dernier point sur l'amnistie. L'argument de Michael est tout à fait pertinent. Nous n'allons pas aller dans le comté de Fresno ou dans ma ville d'origine et forcer une personne de 60 ans qui s'y trouve clandestinement à retourner à Tijuana en autocar. Ce serait inhumain.

Mais d'un autre côté, l'amnistie du passé a été une amnistie quasi perpétuelle. Chaque mesure législative fédérale qui a été adoptée



a établi une amnistie au lieu d'instaurer des changements. Il n'y a jamais aucun changement, mais il y a des amnisties et cela incite de plus en plus de personnes à traverser la frontière.

Donc si toutes les parties concernées pouvaient déclarer d'une seule voix que c'est la dernière amnistie que nous allons accorder et qu'elle est subordonnée à des changements radicaux en matière de respect des lois et de quotas légaux d'immigrants, je pense que nous pourrions obtenir des mesures législatives adéquates.

M. BARONE – Si nous devons avoir un véritable quota de 250 000 immigrants mexicains, il faudrait modifier les dispositions actuelles de la loi sur l'immigration relatives au regroupement familial parce que c'est ce qui permet à la plupart des immigrants d'Amérique latine, des immigrants légaux, de venir dans ce pays.

IMMIGRATION – UNE QUESTION NI DE DROITE NI DE GAUCHE

ANIMATEUR – Enfin, j'aimerais terminer avec une question. Il ne s'agit donc pas d'un thème qui oppose les progressistes aux conservateurs, la gauche à la droite, comme c'est souvent le cas aux États-Unis ?

M. BARONE – Je pense que c'est un débat qui s'inscrit dans une autre perspective, selon une autre gamme de valeurs. Dans toute l'histoire américaine, du moins depuis les années 1830 et 1840 à partir desquelles nous avons commencé à avoir un nombre important d'immigrants d'Irlande et d'autres cultures, différentes de la culture qui existait aux États-Unis, il y a eu des mouvements nationalistes visant à exclure complètement les immigrants.

Et il y a eu des gens qui étaient tout simplement en faveur de l'ouverture des frontières, ce qui a en grande partie été le cas avant les lois sur l'immigration de 1921 et de 1924.

Comme l'explique Victor Hanson, les partisans de l'économie de marché, comme le défunt Robert

Bartley du Wall Street Journal, se sont trouvés aux côtés de ceux qui privilégient cette forme de nationalisme des immigrants tels ces professeurs d'études pour Chicanos.

M. HANSON – C'est vrai. J'aimerais simplement faire un dernier commentaire. Je pense que c'est également lié à l'appartenance à une classe sociale donnée. Je pense que les gens, à droite comme à gauche, qui sont employeurs, qui sont intellectuels, qui sont professeurs d'université ont tendance à soit bénéficier directement de l'immigration clandestine, dans le cas de certains employeurs, ou à la considérer, d'un point de vue intellectuel, comme une chose positive.

Mais je pense que les autres gens, les classes ouvrières, ceux qui font face à la concurrence en matière d'emploi, ou qui sont d'origines raciales différentes, ceux-là s'inquiètent de la nouvelle complexité de leur environnement ; leurs inquiétudes sont légitimes.

Après avoir parlé de la question avec des milliers de gens, je peux presque prédire en fonction du revenu d'une personne ce que sera son attitude et ce qu'elle fait dans la vie. ■

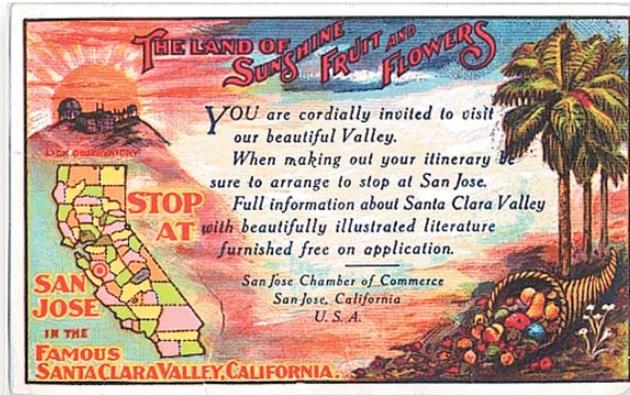
Note : les opinions exprimées dans le présent article ne reflètent pas nécessairement les vues ou la ligne d'action du département d'État des États-Unis.

UNE VALLÉE DE CALIFORNIE

JAMES HOUSTON

La spécificité géographique de la Californie, bordée par l'Amérique latine et tournée vers le Pacifique, a donné naissance à une culture riche et dynamique, affirme l'auteur. Celui-ci nous livre ses réflexions sur la myriade de changements démographiques et de modifications du paysage survenus dans la région, et en particulier dans la vallée de Santa Clara où il a grandi. « A l'image du passé de la Californie, dit-il, l'histoire de la vallée regorge de ces paradoxes qui surgissent dans les milieux sans cesse contraints à se réinventer. » Comme tant d'autres régions des États-Unis au ^{xx}^e siècle, la Californie est maintenant « le port d'attache de familles originaires du Guatemala et du Salvador, de Jordanie et d'Afghanistan, des Samoa, de Taïwan et du Cambodge ». Au vu de sa diversité ethnique sans cesse croissante, l'un des plus grands défis auxquels se heurte aujourd'hui la Californie consiste peut-être « à apprendre à vivre ensemble dans cet univers polyculturel nouveau et encore en création, à nous mettre à l'écoute les uns des autres, à transcender les frontières qui nous ont si souvent séparés ».

James Houston est l'auteur de sept romans, dont la trilogie *Continental Drift*, *Love Life* et *The Last Paradise*, pour laquelle il s'est vu décerner l'*American Book Award* en 1999. Il a aussi écrit plusieurs ouvrages non romanesques, tels *Californians*, *A Pacific Basin Journey* et *Farewell to Manzanar*, ce dernier avec la participation de son épouse, Jeanne Wakatsuki Houston. Il enseigne des cours de composition anglaise au campus de Santa Cruz de l'*University of California* depuis plus de vingt ans ; il a travaillé comme musicien et enseigné la guitare classique et folklorique. James Houston et son épouse habitent Santa Cruz (Californie).



Une carte postale publicitaire envoyée par la Chambre de commerce dans les premières décennies du ^{xx}^e siècle met en relief le charme bucolique de la vallée de Santa Clara. (Avec l'autorisation du site [Internet History San Jose](http://InternetHistorySanJose.com))

Mon père quitta l'Oklahoma pour la Californie pendant la grande crise économique des années 1930. Comme tant de milliers d'Américains, il fuyait le « Dust Bowl », la région des Grandes Plaines dévastées par des tempêtes de poussière, et poussait vers l'ouest pour y tenter sa chance. C'étaient un désert et deux chaînes de montagnes, et non une frontière nationale, qui le séparaient de la Californie. Avant l'ère des avions à réaction et de la conduite assistée, les traverser tenait de la gageure. Les emplois ne couraient pas les rues, et les « Okies », aux allures de réfugiés, n'étaient pas les bienvenus. Mais cela n'empêcha pas mon père de faire le voyage, désespéré qu'il était, comme le sont souvent les immigrants, et déterminé à forcer le destin, coûte que coûte.

Il finit par trouver du travail comme peintre en bâtiment. L'effort de défense pour les besoins de la Deuxième Guerre mondiale avait apporté une nouvelle prospérité à la côte ouest des États-Unis. En 1948, il avait économisé assez d'argent pour le versement initial destiné à l'achat d'une parcelle de terrain dans la vallée de Santa Clara : une ferme, quelques dépendances et deux hectares de plantations de pruniers qui donnent de ces fruits à la chair pourpre dont on fait les meilleurs pruneaux. Étant peintre, il ne travaillait plus la terre, mais

il avait gardé le goût de la vie champêtre.

Ce lopin de terre était situé dans ce qu'on appelait « le plus grand verger du monde ». La Californie a le sens de l'exagération, mais en l'occurrence l'appellation était juste. Pendant un demi-siècle et plus, la vaste plaine fertile de la vallée de Santa Clara (en des temps reculés, la partie australe de la baie de San Francisco, chargée de limon) avait été couverte par six millions d'arbres fruitiers. La plupart d'entre eux se laissaient apercevoir de la route de campagne qui déroule son ruban au pied des coteaux, vers l'est : on l'appelait Blossom Hill Road, la Route des Coteaux fleuris. Au printemps, tel un pèlerinage rituel, mon père nous emmenait en voiture – ma mère, ma sœur, ma grand-mère et moi – découvrir les arbres en fleurs. D'autres nous précédaient généralement, leur voiture garée le long de la route au sommet des coteaux. À l'image des touristes qui affluent vers le nord-est des États-Unis à l'automne pour y admirer les couleurs flamboyantes dont se parent les arbres, les gens venaient de toutes parts admirer ces arcs-en-ciel de boutons blancs et roses – sur les pruniers, les poiriers, les pommiers et les cerisiers – formant un tapis de fleurs qui ressemblait à une mer moutonneuse, perdue en pleine terre.

C'était une cérémonie saisonnière en l'honneur et de cet éphémère coup d'éclat, et des fruits qui ne tarderaient plus à venir. Contrairement à ce que son climat méditerranéen pourrait laisser croire, cette vallée n'était pas une retraite pastorale éloignée des centres du commerce. San José en était la plaque-tournante, petite ville prospère de quelque 70 000 habitants et chef de file mondial de l'industrie de la transformation des fruits, mis en conserve ou séchés.

L'invention de machines due au génie



local avait modifié les méthodes de cueillette et de préservation des fruits. Quand j'étais au lycée et à l'université, la plupart des jeunes de mon âge gagnaient un peu d'argent pendant les vacances d'été à travailler dans les vergers – à la cueillette des pêches, avec les travailleurs migrants venus du Mexique, et au placement des abricots sur des plateaux où ils sécheraient au soleil – ou encore dans les nombreuses usines de mise en conserve qui ceinturaient la ville. De là, des moitiés de poires et du nectar de pêche, des pruneaux entiers ou en purée, de la compote de pommes et de la macédoine de fruits, seraient expédiés aux quatre coins du pays et dans le reste du monde.

L'ATTRAIT DU FAR-WEST

Gagner la vallée aujourd'hui, c'est pénétrer dans un autre monde qui revêt une nouvelle identité, un nouvel aspect, une nouvelle appellation. Certes, elle demeure bordée à l'est et à l'ouest par la longue chaîne côtière de la Californie. Mais Blossom Hill Road et les autres routes, qui reliaient jadis fermes et ranchs, sont aujourd'hui bordées de maisons en rangée et d'immeubles en copropriété où se succèdent pelouses et entrées de cour de centaines de lotissements. La vallée compte aujourd'hui près de deux millions d'habitants. À l'image du comté de Los Angeles, à 480 kilomètres au sud, c'est un patchwork d'agglomérations qui s'égrènent, séparées entre elles par de simples panneaux d'entrée et de sortie. San José, encore la plaque tournante de la région, est aujourd'hui la onzième ville des États-Unis par la taille. La transformation de la région est si complète que, du sommet de Blossom Hill, le regard plonge sur un océan de toits en bardeaux et d'antennes paraboliques, égayé ça et là par l'eau scintillante d'une piscine privée.

L'époque du grandiose spectacle

printanier est depuis longtemps révolue, et il est maintenant trop tard pour en pleurer la disparition, trop tard pour se livrer à des lamentations, trop tard pour en garder la nostalgie. La Californie connaît une croissance tellement débridée que la cadence inexorable du changement a de quoi donner le vertige. Pour ma part, je suis reconnaissant d'avoir pu admirer cet océan de boutons en fleurs avant qu'il ne soit plus.

Entre les années 1950 et 1970, des acheteurs comme mon père continuèrent d'affluer, venus des autres régions de la Californie, des autres régions des États-Unis, des autres régions du monde, tous à la recherche d'une partie du Far-West. Une heure seulement sépare San Francisco de la vallée. Le climat qui avait tant séduit les éleveurs et les cultivateurs souriait aussi aux nouveaux venus. La population de la Californie gagnait un millier de personnes par jour (elle progresse aujourd'hui au rythme de 1 500 personnes par jour, semaine après semaine, année après année), et la vallée a vu le nombre de ses habitants croître en même temps que le reste de l'État, tandis que disparaissaient systématiquement des terres arables parmi les plus fertiles au monde. La valeur des terres cultivées ne faisait tout simplement pas le poids face à la flambée de l'immobilier.

Si mon père était encore en vie, il serait étonné, et probablement fâché, d'apprendre qu'il a contribué à faire de la vallée ce qu'elle est devenue et que son rôle, aussi modeste qu'il fût, n'en était pas moins emblématique. Il aimait ses pruniers en fleurs ; il s'en occupait quand il le pouvait. Mais il n'était pas cultivateur ; il était peintre en bâtiment et père de famille. De temps à autre, il vendait 250 000 mètres carrés de terrain. Au fur et à mesure du rezonage et de la réévaluation des terres, les acheteurs divisaient leur terrain en lots et revendaient des petites parcelles. Quand je circule aujourd'hui dans notre ancien quartier, je constate que les deux hectares

de pruniers de mon père ont cédé la place à quinze maisons avec quinze garages à deux places et à quinze pelouses avec quinze combinés d'arrosage. En bon fermier de l'Oklahoma, mon père aurait certainement ronchonné à cette vue. Mais quand il vendit son premier lot, qui aurait pu imaginer qu'on en arrivât là ? Il avait besoin d'argent, et des rangées d'arbres chargés de fruits s'étendaient encore à perte de vue.

DES DÉCENNIES DE CHANGEMENTS

À l'image du passé de la Californie, l'histoire de la vallée regorge de ces paradoxes qui surgissent dans les milieux sans cesse contraints à se réinventer. À peine une précieuse ressource était-elle devenue la proie du bitume et une industrie de renommée internationale démantelée qu'un nouvel atout voyait le jour. Le boom de l'immobilier fut encore accentué par l'enthousiasme que suscitaient les découvertes techniques, riches de promesses pour l'économie de la région, et qui naissaient dans ce même climat de génie créateur auquel la vallée devait sa place dans l'agriculture.

Là, les ingénieurs qui avaient suivi William Shockley, lauréat du prix Nobel, quand il quitta le laboratoire Bell pour l'Ouest, créèrent le circuit intégré. Des ingénieurs d'Intel inventèrent le microprocesseur. Steve Jobs et Steve Wozniak, installés dans leur garage devenu légendaire, mirent au point l'ordinateur personnel et fondèrent la société Apple Computer. La société Cisco Systems conçut les routeurs, ces échangeurs de l'autoroute de l'information. À la pointe de la révolution « high tech », la Silicon Valley attira un capital-risque qui se chiffrait en milliards de dollars ainsi qu'une nouvelle génération d'aventuriers qui cherchaient fortune.

Alors, si les arbres fruitiers des grands et des petits vergers ont été déracinés et déplacés, pratiquement tout le reste



s'est trouvé multiplié : on voit aujourd'hui plus d'argent et de millionnaires, plus de maisons élégantes perchées sur les collines à la vue panoramique, mais aussi plus de personnes sans domicile fixe, plus d'actes de délinquance, plus de voitures, plus de cas d'agressivité au volant et plus d'étudiants qualifiés que de places disponibles dans les « community colleges » et les universités de la région. Mais cette évolution s'est aussi accompagnée de la multiplication des concerts, des magazines littéraires, des représentations théâtrales et des spectacles de danse (avec la construction d'un nouveau centre des arts scéniques, de nouvelles galeries d'art, de nouvelles bibliothèques), et un nombre croissant de familles viennent d'un nombre croissant de pays, apportant avec elles toutes sortes d'histoires vécues aux quatre vents des quatre bouts du monde. La spécificité géographique de la Californie, bordée par l'Amérique latine et tournée vers le Pacifique, a donné naissance à une culture dynamique, enrichie par son emplacement à la croisée des chemins. Sur ce point aussi, la vallée produit une image miroir des tendances démographiques du reste de l'État.

REGARD SUR LE PASSÉ

Les premiers arrivants furent les Indiens qui sillonnèrent la plaine parsemée de chênes pendant des milliers d'années, vivant de la chasse et de la cueillette. Plusieurs centaines de descendants de ces premières tribus sont encore présents dans la vallée. En 1769, des soldats espagnols arrivèrent à pied du Mexique, bientôt suivis par les colons qui se sont frayé un chemin vers le nord et ont fondé El Pueblo de San Jose de Guadalupe, avant-poste agraire destiné à encourager la colonisation et à subvenir aux besoins alimentaires des missions franciscaines d'évangélisation. L'une d'elles fut baptisée Santa Clara de Asis (en 1777).

Jusqu'en 1848, toute la Californie

UN AMÉRICAIN HORS DU COMMUN L'ESPRIT D'ENTREPRISE À L'ŒUVRE



Persuadé que l'ordinateur personnel sera un outil incontournable à la maison et sur le lieu de travail, **William (Bill) Gates** fonde en 1975 une société de création de logiciels avec son ami d'enfance Paul Allen. Microsoft, puisque c'est d'elle dont il s'agit, ne tarde pas à devenir la plus grande entreprise du genre, au point de faire travailler aujourd'hui plus de 55 000 personnes dans 85 pays. Né en 1955, Bill Gates se lance dans la programmation informatique dès l'âge de 13 ans et, pendant ses études à l'université, il crée le langage de programmation BASIC pour le premier micro-ordinateur. Sa vision sur l'avenir de l'ordinateur, il l'exprime dans des livres publiés en vingt-cinq langues ainsi que par son soutien de la technologie dans l'enseignement et par la création de l'entreprise Corbis, qui est en train de développer l'une des plus importantes banques d'information visuelle au monde. Par le biais de la fondation Bill et Melinda Gates, il a fait don de plus de 3,2 milliards de dollars à des associations qui luttent en faveur de la santé dans le monde et de plus de 2 milliards de dollars au profit de l'accès à l'éducation.

formait une province du nord du Mexique, et l'espagnol en était la langue officielle. (Aujourd'hui encore, c'est encore la première langue qu'apprennent des milliers de Californiens.) La découverte d'or en Californie provoqua une véritable ruée, la promesse de faire fortune du jour au lendemain attirant des foules de gens qui vinrent de l'est des États-Unis et, par bateau, d'Europe, du Chili et du Pérou, de Chine, de Malaisie et des îles du Pacifique. Des immigrants de France et d'Italie ne tardèrent pas à planter des vignes dans la vallée de Santa Clara, dont le sol et le climat leur rappelaient les terres qu'ils avaient quittées. Un nom à retenir est celui de Paul Masson, installé à San José, qui introduisit la production de champagne aux États-Unis.

À partir de la ruée vers l'or, la plupart des colons (les exploitants agricoles, les éleveurs et les petits cultivateurs qui développèrent la vallée) furent d'origine anglo-européenne. Pour autant, lorsque ma famille s'installa dans la région, la diversité culturelle était acquise depuis longtemps. Lorsque j'ai fait mes études secondaires et universitaires, dans les années 1950, j'avais des amis dont les parents venaient de Serbie, des Açores, d'Hawaï, des Philippines, du Mexique, de Chine et du Japon.

Cinquante ans plus tard, c'est un monde que mon père ne reconnaîtrait pas. Comme tant d'autres régions de l'Amérique du XXI^e siècle, c'est maintenant un espace polyculturel et le port d'attache de familles originaires du Guatemala et du Salvador, de Jordanie et d'Afghanistan, des Samoa, de Taïwan et du Cambodge. Les immigrants vietnamiens sont aujourd'hui plus nombreux que ne l'était la population de toute la vallée du temps où j'étais étudiant. La presse locale propose quatre périodiques rédigés spécialement pour les habitants de la région originaires de l'Inde. Dans un grand boulevard, sur une distance de trois pâtés de maisons, la moitié des enseignes des boutiques et des restaurants sont



rédigées en caractères coréens, parfois sans traduction en anglais. Le Cinco de Mayo, le jour où le Mexique commémore la victoire de son armée sur les forces françaises à la bataille de Puebla, en 1862, est l'occasion de festivités populaires et d'un grand défilé ici aussi.

REGARD SUR L'AVENIR

Au bout d'un siècle et demi de colonisation continue, la vallée de Santa Clara et le reste de la Californie présentent un vaste champ d'expérimentation sociale. Jusqu'à une date très récente, peu de régions avaient accueilli autant de personnes aux origines aussi diverses et qui cherchent à coexister. D'aucuns y voient presque une menace, maintenant que les blancs ne forment plus l'ethnie majoritaire. À mon sens, il n'y pas de quoi être sur le qui-vive.

Ma femme vient d'une famille d'origine japonaise. Nous nous sommes rencontrés lorsque nous faisons nos études universitaires et que son père, natif d'Hiroshima qui avait traversé le Pacifique vers l'est au début du xx^e siècle, plus ou moins pour les mêmes raisons qui avaient poussé mon père à se diriger vers l'ouest, était horticulteur maraîcher sur les contreforts des montagnes orientales. Nos trois enfants sont eurasiens. Un repas de fête récent en famille a réuni à notre table la femme de notre fils, qui est moitié chinoise, et le mari de notre fille aînée, qui est juif. Et moi, fils d'un « Okie » dont les ancêtres sont écossais-irlandais, j'étais une minorité ethnique à ma propre table. Je puis vous affirmer qu'on peut survivre à une telle soirée et même apprécier le repas.

Le moment est venu de réexaminer le mot « minorité » puisqu'il englobe beaucoup plus que des données numériques. Pour ceux parmi nous qui ont longtemps fait partie de la « majorité », il sonne comme un mauvais présage, évoque une catégorie inférieure, suggère des relents de marginalisation.

Et pourquoi ne mettrions-nous pas le mot au rebut et ne chercherions-nous pas d'autres façons de nous décrire, nous et nos différences ? S'il n'y a plus de majorité ethnique en Californie, c'est que la diversité est devenue la règle et que nous nous rapprochons tous un peu plus d'une catégorie unique – formée par une collection d'individus qui habitent la même région et parmi lesquels sont représentées toutes les nuances des couleurs de la peau et toutes les origines.

Je ne cherche pas à minimiser les tensions qui existent dans l'air et dans la rue. Quand je retourne sur les lieux de mon enfance, il me semble que, de tous les défis auxquels se heurte aujourd'hui la vallée de Santa Clara rebaptisée Silicon Valley, le plus grand consiste peut-être à apprendre à vivre ensemble dans cet univers polyculturel nouveau et encore en création, à nous mettre à l'écoute les uns des autres, à transcender les frontières qui nous ont si souvent séparés. ■

Note : les opinions exprimées dans le présent article ne reflètent pas nécessairement les vues ou la ligne d'action du département d'État des États-Unis.

UNE PETITE VILLE DE VIRGINIE-OCCIDENTALE

HENRY LOUIS GATES

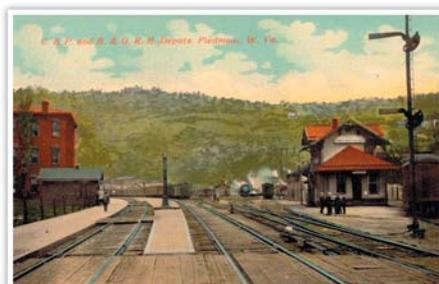
Dans ces extraits de ses mémoires, *Colored People (Gens de couleur)*, publiés en 1994, Henry Louis Gates retrace son enfance passée à Piedmont, petite bourgade de Virginie-Occidentale, dans les années qui ont précédé l'intégration raciale aux États-Unis sous l'impulsion du mouvement en faveur des droits civiques. Les méditations d'Henry Gates s'ouvrent sur des remarques liminaires adressées à ses filles. Dans un addenda, Mark Jacobs évoque sa récente visite à Piedmont, décrivant ce qui a changé et ce qui subsiste dans ce village entre l'époque où Henry Louis Gates était enfant et le présent.

PRÉFACE

Chères Maggie et Liza,

Je vous écris, parce que le monde dans lequel je suis né et j'ai grandi a mystérieusement disparu. Ma plus grande crainte, c'est que Piedmont (Virginie occidentale) vienne à disparaître, si quelques cadres de Park Avenue à New-York décident qu'il serait plus rentable de construire une nouvelle manufacture de papier ailleurs que d'en moderniser une qui est vieille d'un siècle. Ils pourraient mettre la clé la sous la porte, ce qui a été le sort à Cumberland, dans le Maryland, de l'usine de la société Celanese, de celle de Pittsburgh-Plate-Glass et de celle de la société de pneumatiques Kelly-Springfield. La ville mourra, mais nos habitants ne bougeront pas. Rien ne les fera bouger. Parce que pour eux, Piedmont, nichée entre les Alleghany et la vallée du Potomac, c'est la vie.

Je ne suis pas le Noir typique. Je ne viens pas d'une grande métropole noire : New-York, Chicago ou Los Angeles, par exemple. Je ne puis non plus me targuer d'être « un citoyen du monde ». Je suis issu de la rencontre d'un temps et d'un lieu, Piedmont, en Virginie occidentale, et c'est un monde à part, un monde bien différent. Mon histoire n'est pas celle d'une race, mais celle d'un village, d'une famille et de ses amis. Et d'une sorte de paix dans la ségrégation.



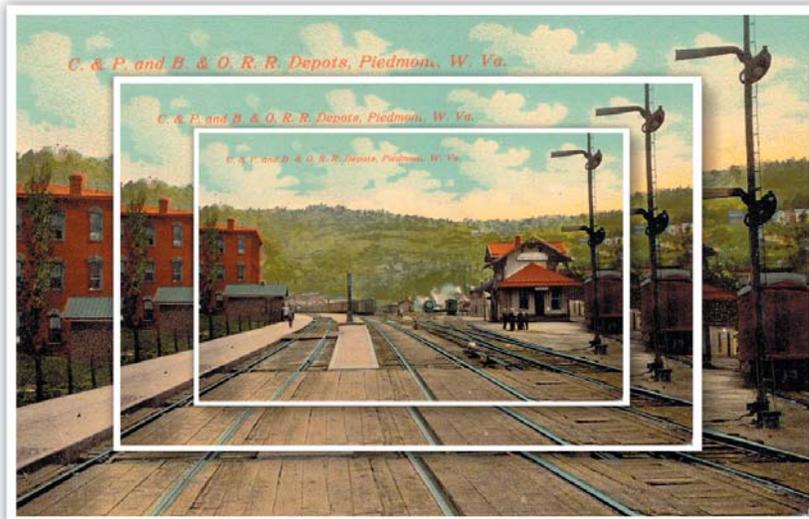
De votre vivant, je suppose que l'on vous collera l'étiquette d'Afro-Américains, puis de « gens de couleur » (« People of color ») et puis de nouveau celle de « colored people ». (La tendance linguistique à la condensation est forte.) Aucun de ces noms ne me dérange. Mais je dois avouer que j'affectionne plus particulièrement le terme « colored », car lorsque je l'entends, je l'entends dans la voix de ma mère et dans les tons sépia de mon enfance. J'ai essayé, aussi ingénument et honnêtement que possible, d'évoquer le monde des gens de couleur des années cinquante, le monde des Noirs au début des années soixante et l'avènement d'un monde noir vers la fin des années soixante, à travers les yeux de l'enfant que j'étais.

GENS DE COULEUR

Sur le versant d'une colline dans les montagnes Allegheny, à deux heures et demie au nord-ouest de Washington et au sud-est de Pittsburgh, étalé le long de la chaîne d'« Old Baldie » comme du beurre sur la partie dentelée d'un petit pain, voilà Piedmont (qui comptait deux mille cinq cent soixante-cinq âmes en 1950, l'année de ma naissance), la deuxième ville de Mineral County par la taille. La Virginie occidentale est réputée pour ses collines, les Alleghany, qui s'étalent le long des rives du Potomac à l'Est, de celles de l'Ohio à l'Ouest, de celles de la Kanawha et de la Guyandotte au Sud. De toutes les chaînes de montagnes que peuvent admirer les riverains, il n'y en a pas de plus belles que la partie méridionale de la vallée du Potomac, surplombant Gates-Point, le promontoire le plus élevé du comté, qui domine le ruisseau de Patterson.

C'est à Piedmont que vivaient la plupart des gens de couleur de Mineral County :

Henry Louis Gates est titulaire de la chaire de lettres W.E.B. Dubois à Harvard et président du Programme d'études afro-américaines de cette université. Essayiste, critique et commentateur social de renom, il est l'auteur, entre autres, de *Figures in Black* et *The Signifying Monkey*.



Cette carte postale ancienne donne une image rustique du Piedmont des années 1920. (Avec l'autorisation de Blackwood Associates)

trois cent cinquante et un, sur une population totale de vingt-deux mille habitants.

Pour mes enfants, Piedmont peut sembler une ville sur le déclin, desséchée, pourrissant brique par brique, comme ma vieille école. Elle

ne compte plus qu'environ mille cent habitants, dont trois cents sont Noirs ; ils forment une population dont la moyenne d'âge augmente d'année en année, de sorte que les personnalités fougueuses qui se distinguaient du temps de ma jeunesse, ceux qui sont toujours en vie, tout au moins, doivent passer aux yeux de mes filles pour des anciens aux tempes grisonnantes. Non, mes enfants ne connaîtront jamais Piedmont, ils ne partageront jamais la magie que je ressens encore dans ce lieu où j'ai appris à être un garçon de couleur.

Les années cinquante à Piedmont se sont déroulées sur un fond sépia, ou c'est en tout cas la couleur que ma mémoire leur a conférée. Piedmont était un village prospère et en expansion, un village aux splendeurs incontestées. Je dis un village, mais c'est un terme qui ne plaît pas à certains. (Les autorités de la Virginie occidentale lui préfèrent l'euphémisme de « ville de classe trois ».)

Village ou petite ville, ou quelque chose entre les deux, qu'importe. Les gens de Piedmont étaient toujours fiers d'être de Piedmont, niché contre un mur de montagnes, petite touche discrète sur les rives du majestueux Potomac.

Nous savions que Dieu n'avait pas créé de plus bel endroit aux États-Unis.

Sa topographie sociale, nous la connaissions comme notre poche. Piedmont était une ville d'immigrants. La partie blanche de la ville était d'origine italienne ou irlandaise, et l'on comptait

une poignée de « WASP » (Anglo-saxons blancs, de religion protestante) cossus dans la rue East-Hampshire, et partout ailleurs des quartiers « ethniques » peuplés par des gens de la classe ouvrière, des gens de couleur et des Blancs.

Aussi loin que remonte ma mémoire, le caractère de Piedmont a toujours été intimement lié à la manufacture de papier Westvaco : son passé prospère et son avenir douteux. Au premier abord, Piedmont est une ville ouvrière typique qui se meurt, tandis que son infrastructure tombe en lambeaux et que sa population se résigne tranquillement au déclin. Beaucoup de bâtiments naguère magnifiques sont aujourd'hui abandonnés. Ils restent là plantés, vides et négligés, témoins du courage et de la fierté des jours passés. Les grandes maisons de la rue East-Hampshire ont perdu leur fierté, celle que je leur connaissais du temps de mon enfance.

Les jours où l'air est pesant, Piedmont dégage la même odeur d'œuf pourri qu'une salle de chimie. L'odeur acre et sulfureuse des produits utilisés pour blanchir le papier se répand dans la vallée, pénètre les murs et les vêtements, le mobilier et la peau. Il n'y a pas un parfum capable de la masquer complètement. Elle fait autant partie de la vallée que le fleuve, et les gens qui vivent là ne s'en incommovent pas. « Si tu veux mon avis, ça sent l'argent », voilà ce qu'on nous apprenait à dire à sa décharge, dès le plus jeune âge.

Juste plus bas que la rue East-Hampshire, comme si une diagonale avait été tracée à un angle de trente degrés, se trouvait la rue Pearl, que les gens de couleur surnommaient « la

route de la queue du rat », parce qu'elle descendait la colline en empruntant un chemin sinueux jusqu'au fond de la vallée, là où la voie de chemin de fer mène à Keyser, le siège du comté. Des Blancs sans le sou y vivaient, comme la famille de Bonnie Gilroy, ainsi que cinq familles noires. Nous nous y sommes installés quand j'avais quatre ans.

À l'instar des Italiens et des Irlandais, la plupart des gens de couleur sont arrivés à Piedmont au début du siècle pour travailler à la papeterie, qui ouvrit ses portes en 1888.

C'est là que travaillaient pratiquement tous les habitants des environs.

Trois villes, de même importance, étaient reliées par deux ponts qui enjambaient le Potomac, à moins d'un kilomètre et demi de distance l'un de l'autre : Piedmont, en Virginie occidentale, Luke, dans le Maryland et Westernport, également dans le Maryland, le point navigable le plus à l'ouest, entre Pittsburgh et la baie de Chesapeake. Les Italiens et les Irlandais (...), avec quelques-uns des autres Blancs parmi les plus pauvres, avaient les bons emplois à l'usine, notamment tous ceux pour lesquels il fallait être membres d'un syndicat d'artisans. Ce détail a son importance parce que l'artisanat suppose un personnel spécialisé et formé, et que les artisans se font bien payer. Ce n'est qu'à partir de 1968 que les corps de métiers représentés à l'usine ont commencé à accepter des Noirs.

Jusqu'à l'été 1968, tous les hommes de couleur à l'usine travaillaient « sur le quai d'embarquement » ; ils mettaient le papier dans des camions... Le produit final de l'usine était empaqueté dans de grosses caisses de bois, qui pouvaient peser plus de trois tonnes. Chaque caisse devait être apportée sur le quai à l'aide d'un chariot élévateur et installée dans les immenses camions qui allaient les emporter ailleurs. Charger le papier, voilà ce que faisait mon père tous les jours où il travaillait. C'est ce que faisaient presque tous les adultes de couleur que je connaissais. Tous les matins, à six heures et demie, papa partait pour l'usine où il restait jusqu'à quinze heures trente, quand la sirène retentissait. L'usine revêtait une telle importance pour la ville que l'école se terminait à la même heure. Nous dinions à seize heures, pour que mon père ait le temps de manger avant de partir pour son deuxième boulot : faire des ménages pour la compagnie de téléphone, à seize heures trente. Sa journée de travail se terminait à dix-neuf heures trente, sauf lorsqu'il y avait un match de base-ball, dans le Verger ou au parc de Westernport, auquel cas il partait avant l'heure.

Presque tous les gens de couleur à Piedmont travaillaient à l'usine de papeterie, et leur salaire était le même, parce qu'ils faisaient tous le même boulot, sur le quai d'embarquement.

Le monde des gens de couleur n'était pas tant un quartier qu'un mode d'existence. Et bien que notre univers formât apparemment un monde à lui seul, il empiétait sur celui des Blancs à presque tous les tournants.

Quand papa était adolescent, des orchestres venaient mettre de l'animation à la salle de bals de Cumberland, le Crystal Palace. Ils faisaient un numéro ou deux en début de soirée pour les Blancs, et ils donnaient une représentation

UN AMÉRICAIN HORS DU COMMUN SURMONTER L'ADVERSITÉ



Faisant preuve du courage et de la détermination qu'il doit à son intense esprit de compétition, **Lance Armstrong** a triomphé des effets d'une maladie mortelle pour devenir le cycliste le plus célèbre de sa génération et peut-être même de l'histoire de ce sport. Né en 1971, il était déjà l'un des meilleurs cyclistes du monde quand il apprit, à l'âge de 25 ans, qu'il était atteint d'une forme virulente de cancer testiculaire. La maladie avait gagné son abdomen et ses poumons et deux lésions cancéreuses menaçaient son cerveau.



Résolu à combattre, il se renseigna activement sur sa maladie et subit plusieurs opérations ainsi qu'un traitement chimiothérapique. Avant même d'être complètement guéri, il créa la Fondation Lance Armstrong pour soutenir les malades du cancer et devint leur porte-parole mondial. Lance Armstrong affirme que, dans la lutte contre le cancer, « la connaissance est une source de pouvoir et l'attitude prime ». Il l'a prouvé en remportant successivement, depuis 1999, tous les Tours de France, principale course cycliste mondiale.

spéciale à minuit pour les gens de couleur. Papa disait qu'on y trouvait tout le monde : les estropiés, les cacochymes, les moribonds et les morts. Duke Ellington, Cab Calloway. Et Don Redman, originaire de Piedmont.

Par la suite, nous avons des endroits à nous pour danser, le club de la Légion américaine des gens de couleur, et plus tard celui des anciens combattants.

J'étais stupéfait de voir comment les nouvelles danses se propageaient dans la communauté noire, même dans de petites villes comme la nôtre. Il suffisait que quelqu'un aille rendre visite à un membre de sa famille, quelque part, qu'il aille à une fête, c'est tout. À son retour, il l'apprenait à tout le monde, en en faisant la démonstration le soir dans les rues ou dans le sous-sol chez un voisin où on allait se distraire.

Avant 1955, la plupart des Blancs n'apparaissent qu'en filigrane dans notre univers, vagues figures d'autorité, comme les patrons de l'usine que l'on voyait de loin ou les employés de banque. Il y avait bien quelques exceptions, quelques Blancs qui évoluaient dans notre monde, dans notre univers au quotidien dont les rituels n'avaient pas de mystère pour nous.

Monsieur-le-facteur, Monsieur-l'agent-d'assurance, Monsieur-le-marchand-de-lait-et-de-lait-au-chocolat, Monsieur-le-propriétaire, Monsieur-l'agent-de-police : nous appelions les Blancs du nom de leur métier, tels des personnages allégoriques d'une pièce à énigmes.

Monsieur-l'agent-d'assurance passait une semaine sur deux pour toucher les primes d'assurance-vie ou d'inscription à l'université, même s'il ne récoltait parfois que cinquante centimes, ou moins encore. Mais le visiteur blanc que je préférais, c'était le « Jewel Tea Man », qui arrivait dans sa camionnette marron foncé et dont



la forme rappelait celle d'un casque ou d'une jeep modifiée.

Comme les livreurs du grand magasin Sears, il venait livrer les appareils ménagers. J'adorais feuilleter ses catalogues. Monsieur-Jewel-Tea-Man, est-ce que je peux voir vos catalogues ? S'il vous plaît ?

Et bien évidemment, nous entrons en contact avec le monde blanc à l'hôpital de Keyser, ou à la coopérative de crédit, ou dans l'un des magasins de la ville. Mais nos quartiers étaient nettement démarqués, tout autant que si on y avait installé des cordes ou des tourniquets. On aurait pu facilement imaginer une grande banderole souhaitant la « Bienvenue dans la zone des gens de couleur ». Et on se sentait à l'aise dans ce milieu, comme on se sent lorsqu'on traîne pieds nus et en sous-vêtements chez soi ou qu'on émet des ronflements sonores, affalé sur le divan devant la télévision, à l'aise et rassuré d'être chez soi, bercé par la chaleur de ceux qui vous aiment.

Les gens de Piedmont étaient de farouches nationalistes ; et Piedmont était leur nation. Notre credo était le suivant :

Tout ce qu'il y a à New-York, on le trouve à Piedmont. La seule différence, c'est que New-York est plus grand. Et les élèves disaient : On peut recevoir une instruction de qualité n'importe où. Ils ont les mêmes livres que nous, pas vrai ? Leurs classes ont plus d'élèves, c'est tout.

À part cela, c'est Piedmont qui gagnait sur tous les plans. Saviez-vous que Kenny House Hill a fait l'objet d'un reportage dans l'émission « Ripley's Believe It or Not » (émission télévisée populaire qui rapporte toujours des événements

incroyables, mais vrais), parce que c'est la seule rue au monde qui donne accès aux trois étages d'un bâtiment ? Cette distinction a valu à cette rue d'être l'endroit le plus célèbre de notre ville « de classe trois » ; d'autres attractions étaient moins connues.

Comme la mortadelle de Dent Davis, qui était si bonne que quand les gens de couleur revenaient à Piedmont pour le pique-nique qu'organisait l'usine tous les ans à l'occasion de la Fête du travail, ils en emportaient des kilos avant de regagner leurs tristes pénates pour lesquels ils avaient abandonné leur ville natale, et avec ça des boîtes rouge vif de mélasse... celles dont le couvercle était un cercle métallique qui ne cédait qu'au pied-de-biche... Il y en avait même, parmi ceux aux papilles gustatives les plus raffinées, qui allaient jusqu'à remporter quelques bouteilles de notre eau du robinet. Et c'était bien avant que personne n'ait l'idée d'acheter de l'eau en bouteille.

Les gens de Piedmont n'arrivent pas à croire cela aujourd'hui. Un dollar pour une bouteille d'eau ! On avait de l'eau qui avait bon goût à Piedmont, la meilleure eau potable au monde, d'aveu général.

La mortadelle de Dent, et notre eau, et notre mélasse, et le pique-nique annuel de l'usine, tout cela contribuait à cimenter les liens entre les habitants, même ceux de la diaspora. Et puis il y avait notre Vallée. Je n'ai jamais connu d'autres gens de couleur qui soient plus fous des montagnes et de l'eau, des fleurs et des arbres, de la pêche et de la chasse. De mémoire d'homme, nous étions meilleurs chasseurs, meilleurs tireurs et meilleurs nageurs que les Blancs de la Vallée. Mais nous nous gardions bien de faire étalage de nos carabines et de nos fusils, de crainte de rendre les Blancs trop nerveux. Les camionnettes et la musique « country », ça, c'était quand même pousser trop loin, au moins dans les années

cinquante. Mais ces jours-là allaient arriver, le moment venu, une fois que l'intégration aurait atteint la deuxième génération. Le prix du progrès, je suppose. ■

Cet article avait paru en août 1996, dans le volume I, numéro 10 de « La Société américaine », une revue électronique publiée par l'USIA. Il a été reproduit avec l'autorisation de M. Henry Louis Gates.

ADDENDA : PIEDMONT AUJOURD'HUI

By MARK JACOBS

Piedmont est un village du nord-est de la Virginie-Occidentale dont la population a diminué depuis l'enfance de l'éminent universitaire Henry Louis Gates. Quand il y naquit, en 1950, Piedmont comptait 2 565 habitants. Les estimations les plus récentes du Bureau américain du recensement fixent leur nombre actuel à 1 014. Le Mineral County, où est situé Piedmont, a une population clairsemée de 27 000 âmes.

Henry Louis Gates a été parmi les premiers élèves afro-américains à fréquenter les écoles publiques de Piedmont, dont la déségrégation venait de faire suite à l'arrêt « Brown v. Board of Education » (Brown contre le Conseil de l'enseignement) prononcé en 1954 par la Cour suprême des États-Unis. Il s'intéressait aux problèmes locaux liés aux droits civiques et, en tant que membre d'un groupe connu sous le nom de « Fearsome Foursome » (les quatre terreurs), il fit pression sur les propriétaires d'un restaurant et night-club local, Blue Jay, pour qu'ils intègrent leur établissement.

Peu de choses ont changé à Piedmont depuis la publication, en 1994, des mémoires dans lesquels Henry Lewis Gates retrace son enfance. Aucune grosse



entreprise ne s'y est installée. La papeterie Westvaco est toujours en activité. Cette fabrique, qui appartient à la Mead Westvaco Corporation, continue à être la principale source d'emploi des habitants de Piedmont, Noirs comme Blancs.

Le révérend Bart Thompson, pasteur de la Trinity United Methodist Church de Piedmont, parle de la nécessité pour le village de s'adapter aux changements de l'économie nationale. Le chef de la police, Paul Karalewitz, qui vit à Piedmont depuis

28 ans, voit dans la création de plusieurs petites entreprises commerciales à Piedmont un signe de progrès. Au journal local, le Piedmont Herald, Mary Lou Kady est tout aussi optimiste. Selon elle, le village n'a pratiquement pas changé depuis la publication des mémoires de H. L. Gates. Mary Lou Kady, qui est née et a été élevée à Piedmont, affirme : « Je ne voudrais pas vivre ailleurs. C'est une petite bourgade très agréable – il y règne une atmosphère villageoise. »

Situés dans les monts Allegheny, Piedmont et le Mineral County sont connus pour la beauté de leur paysage accidenté. Pour ceux qui la connaissent, cette zone rurale de Virginie-Occidentale continue à exercer sur les yeux et sur la mémoire l'attrait qu'elle avait pour l'auteur de « Gens de Couleur ». ■

Note : les opinions exprimées dans le présent article ne reflètent pas nécessairement les vues ou la ligne d'action du département d'État des États-Unis.

BIBLIOGRAPHIE (EN ANGLAIS)

ARTICLES ET PUBLICATIONS PORTANT SUR LES
CARACTÉRISTIQUES DE LA POPULATION DES
ÉTATS-UNIS EN 2005

Alba, Richard D. and Victor Nee. *Remaking the American Mainstream: Assimilation and Contemporary Immigration*. Cambridge, MA: Harvard University Press, 2003.

Barkan, Elliott Robert. *And Still They Come: Immigrants and American Society, 1920 to the 1990s*. Wheeling, IL: Harlan Davidson, 1996.

Barone, Michael. *The New Americans: How the Melting Pot Can Work Again*. Washington, DC: Regnery Publishing, 2001.

Bellah, Robert N. et al. *Habits of the Heart: Individualism and Commitment in American Life*, updated edition with a new introduction. Berkeley, CA: University of California Press, 1996.

Brooks, David. *On Paradise Drive: How We Live Now (And Always Have) in the Future Tense*. New York: Simon & Schuster, 2004.

Cullen, Jim. *The American Dream: A Short History of an Idea That Shaped a Nation*. New York: Oxford University Press, 2003.

D'Souza, Dinesh. *What's So Great About America*. Washington, DC: Regnery Publishing, 2002.

Earle, Robert L. and John D. Wirth, eds. *Identities in North America: The Search for Community*. Stanford, CA: Stanford University Press, 1995.

Garreau, Joel. *The Nine Nations of North America*. Boston: Houghton Mifflin, 1981.

Halberstam, David, ed. *Defining a Nation: Our America and the Sources of Its Strength*. Washington, DC: National Geographic Society, 2003.

Hanson, Victor Davis. *Mexifornia: A State of Becoming*. San Francisco: Encounter Books, 2003.

Himmelfarb, Gertrude. *One Nation, Two Cultures*. New York: Knopf, 1999.

Huntington, Samuel P. *Who Are We?: The Challenges to America's National Identity*. New York: Simon & Schuster, 2004.

Jacoby, Tamar, ed. *Reinventing the Melting Pot: The New Immigrants and What It Means to Be American*. New York: Basic Books, 2004.

Karabell, Zachary. *A Visionary Nation: Four Centuries of American Dreams and What Lies Ahead*. New York: HarperCollins, 2001.

Ledeen, Michael. *Tocqueville on American Character: Why Tocqueville's Brilliant Exploration of the American Spirit Is as Vital and Important Today as It Was Nearly Two Hundred Years Ago*. New York: St. Martin's Press, 2000.

Lindsay, James M. and Audrey Singer. *Changing Faces: Immigrants and Diversity in the Twenty-First Century*. Washington, DC: Brookings, June 2003.
<http://www.brookings.edu/views/papers/lindsay/20030601.htm>

Lubar, Steven D. and Kathleen M. Kendrick. *Legacies: Collecting America's History at the Smithsonian*. Washington, DC: Smithsonian Institution Press, 2001.

McElroy, John Harmon. *American Beliefs: What Keeps a Big Country and a Diverse People United*. Chicago: Ivan R. Dee, 1999.

Matthews, Christopher. *American: Beyond Our Grandest Notions*. New York: Free Press, 2002.

Powell, Colin L. *My American Journey*. New York: Random House, 1995.

Rieder, Jonathan and Stephen Steinlight, eds. *The Fractious Nation?: Unity and Division in Contemporary American Life*. Berkeley, CA: University of California Press, 2003.

Roberts, Sam. *Who We Are Now: The Changing Face of America in the Twenty-first Century*. New York: Times Books, 2004.

Sides, Hampton. *Americana: Dispatches from the New Frontier*. New York: Anchor Books, 2004.

Singer, Audrey. *The Rise of New Immigrant Gateways*. Washington, DC: Brookings, February 2004.
http://www.brookings.edu/urban/pubs/20040301_gateways.pdf

Smolan, Rick and David Elliot Cohen, eds. *America 24/7*. New York: DK Publishing, 2003.

Smolan, Rick and David Elliot Cohen, eds. *America 24/7 (State Book Series)*. New York: DK Publishing, 2004.

Sowell, Thomas. *Ethnic America: A History*. New York: Basic Books, 1981.

U.S. Department of State. International Information Programs. *About America: The Constitution of the United States of America With Explanatory Notes*. Washington, DC: U.S. Department of State, July 2004.
<http://usinfo.state.gov/products/pubs/constitution/>

Wolfe, Alan. *One Nation, After All: What Middle-Class Americans Really Think about God, Country, Family, Racism, Welfare, Immigration, Homosexuality, Work, the Right, the Left and Each Other*. New York: Viking Press, 1998.

Le département d'État décline toute responsabilité quant au contenu et à l'accessibilité des ressources citées ci-dessus. Tous les liens Internet étaient actifs le 30 décembre 2004.

SITES INTERNET (EN ANGLAIS)

DOCUMENTATION EN LIGNE SUR LES ÉTATS-UNIS
ET LEUR POPULATION AUJOURD'HUI

AEI: American Enterprise Institute for Public
Policy Research. Political and Social Studies
<http://www.aei.org/research/default.asp?filter=social>

Brookings Institution. Research Topics
<http://www.brookings.edu/index/research.htm>

Hoover Institution, Stanford University
<http://www-hoover.stanford.edu/>

Kaiser Family Foundation. Immigration in
America
<http://www.kff.org/kaiserpolls/pomr100604pkg.cfm>

Library of Congress
<http://www.loc.gov>

Library of Congress. American Memory
<http://memory.loc.gov/ammem/>

Manhattan Institute
<http://www.manhattan-institute.org/>

Population Reference Bureau. The American
People
<http://www.prb.org/AmericanPeople>

Population Reference Bureau. Race/Ethnicity
<http://www.prb.org/template.cfm?template=InterestDisplay.cfm&InterestCategoryID=244>

Smithsonian
<http://www.si.edu/>

U.S. Census Bureau
<http://www.census.gov/>

U.S. Census Bureau. Census 2000 Briefs and
Special Reports
<http://www.census.gov/population/www/cen2000/briefs.html>

U.S. Citizenship and Immigration Services
(USCIS)
<http://uscis.gov/graphics/index.htm>

U.S. Citizenship and Immigration Services
(USCIS). Office of Citizenship
<http://uscis.gov/graphics/citizenship/index.htm>

U.S. Department of State, International
Information Programs. Diversity in the United
States
<http://usinfo.state.gov/usa/diversity/>

U.S. Department of State, International
Information Programs. U.S. Society, Culture
& Values
<http://usinfo.state.gov/usa/>

U.S. National Archives and Records
Administration (NARA)
<http://www.archives.gov/index.html>

U.S. National Archives and Records
Administration (NARA). Exhibit Hall
http://www.archives.gov/exhibit_hall/index.html

U.S. National Archives and Records
Administration (NARA). The National Archives
Experience
http://www.archives.gov/national_archives_experience/index.html

U.S. National Archives and Records
Administration (NARA). Our Documents
<http://www.ourdocuments.gov/index.php?flash=true&>

The Urban Institute
<http://www.urban.org>

The Urban Institute. Immigration Studies
<http://www.urban.org/content/IssuesInFocus/immigrationstudies/immigration.htm>

The Urban Institute. Research by Topic
<http://www.urban.org/Template.cfm?Section=ByTopic&NavMenuID=62>

*Le département d'État décline toute responsabilité
quant au contenu et à l'accessibilité des ressources
citées ci-dessus. Tous les liens Internet étaient
actifs le 30 décembre 2004.*

REVUE ÉLECTRONIQUE DU DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS
BUREAU DES PROGRAMMES D'INFORMATION INTERNATIONALE

<http://usinfo.state.gov/>

